N° 933 48e Année T. CCLXXV 1er Mai 1937

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



Henriette Psichari	*Renan et la Mort*	449
René de Weck	*La Vie d'une Reine*	465
André Fontainas	*Deux Poèmes et une Odelette*	481
André Spire	*Ponctuation et Poésie*	486
Giacomo Antonini	*La Ronda ou le Retour à la Tradition*	494
Ph. Petit	*Chateaubriand et Delandine de Saint-Esprit*	505
Lt-Colonel Émile Mayer	*Points et Virgules*	518
Luc Durtain	*La Femme en Sandales*, roman (V)	537

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : Littérature, 567 | André Fontainas : Les Poèmes, 576 | John Charpentier : Les Romans, 581 | Pierre Lièvre : Théâtre, 588 | Georges Bohn : Le Mouvement scientifique, 591 | A. van Gennep : Folklore, 595 | Henriette Charasson : Questions religieuses, 598 | Charles-Henry Hirsch : Les Revues, 603 | Gaston Picard : Les Journaux, 611 | René Dumesnil : Musique, 616 | Bernard Champigneulle : Art, 623 | Jacques Crepet : Notes et Documents littéraires. *Une page retrouvée de Baudelaire?* 628 | Pierre Claudel : Notes et Documents politiques. *La politique du bon voisin*, 632 | Nicolas Brian-Chaninov : Lettres russes, 636 | Marcel Coulon : Variétés. *L'imagination de Louis Le Cardonnel*, 641 | Émile Laloy : Bibliographie politique, 646 | Roland de Marès : Chronique de la vie internationale. *Le Saint-Siège et le Reich allemand*, 652 | Mercvre : Publications récentes, 656; Échos, 659; Table des Sommaires du Tome CCLXXV, 671.

—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. — *Étranger:* 1/2 tarif postal, *6 fr. 75*; plein tarif, *7 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

GEORGES DUHAMEL

Le Désert de Bièvres, Roman. . . . . 15 f

Discours de Réception à l'Académie Française. Réponse de M. Henry Bordeaux . . . . . 10 f

Fables de mon Jardin. . . . . 15 f

ERNEST RAYNAUD

En marge de la Mêlée Symboliste. . . . . 15 f

ANDRÉ FONTAINAS

Confession d'un Poète. . . . . 15 f

ÉDOUARD KRAKOWSKI

La France et sa Mission. . . . . 15 f

MARCEL ROLAND

Vie et Mort des Insectes. . . . . 15 f

ELVIRE PÉLISSIER

Jeux de Vilains, Roman. . . . . 15 f

CHARLES-HENRY HIRSCH

L'Apôtre Judas, Roman . . . . 15 f

FERNAND FLEURET

Serpent de Mer et Cie. . . . . 15 f

ANTONIO ANIANTE

Vie et Aventures de Marco Polo . . . . 15 f

OUVRAGES D'ACTUALITÉ

HENRY MASSOUL

La Leçon de Mussolini. Comment meurt une démocratie. Comment naît une dictature 15

ANTONIO ANIANTE

Gabriel d'Annunzio, Saint Jean du Fascisme. 15

La Poésie, L'Action et la Guerre. 15

W. DRABOWITCH

Fragilité de la Liberté et Séduction des Dictatures 15

CRAPOUILLOT

Directeur :
Jean GALTIER-BOISSIÈRE
a publié

le 1er Janvier 1937

LENINE à STALINE

par VICTOR SERGE, numéro sensationnel de "CRAPOUILLOT," 10f.

le 1er Mars 1937






VRAIE ET FAUSSE NOBLESSE

par Henry BELLAMY; la livraison illustrée : 12 fr.

le 1er Mai 1937

LE VATICAN

par Raymond DIOR; le n° spécial : 12 fr.

acun de ces numéros spéciaux est adressé franco ; mais vous avez avan- à vous abonner, car vous recevrez, en sus des 6 Numéros spéciaux els, 6 livraisons littéraires (arts-lettres-spectacles), réservés aux seuls nés de

CRAPOUILLOT

3, place de la Sorbonne, PARIS (chèque postal : 417-26)

nement d'un an (6 nos spéciaux à 12 fr., 6 fascicules littéraires) : France, Belgique, Luxem- et Colonies : 65 fr. Étranger, tarif postal plein : 75 fr; Étranger demi-tarif postal : 70 fr.



EXPOSITION
INTERNATIONALE
PARIS
1937
NOMBREUSES MANIFESTATIONS
ARTISTIQUES SCIENTIFIQUES,
LITTÉRAIRES ET SPORTIVES
Demander la carte de Voyage et renseignements à : Cies de Chemins de Fer, Aériennes, de Navigation, Agences de Voyages.
MAI-NOVEMBRE
1 9 3 7
HAVAS

RENAN ET LA MORT

La mort d'un philosophe est la signature de toute sa vie. Celle de Renan ne faillit point à ce principe. Pour en saisir le sens exact, reportons-nous à l'époque où Paris anxieux attendait la mort de son académicien préféré et récoltons son testament spirituel ailleurs que dans les songes de Prospéro.

Les documents intimes qui nous restent de la fin de la vie de Renan sont d'une pureté d'expression sans égale. Tels les minces feuillets d'un carnet recouvert d'une écriture filiforme, celle de sa femme. Là, elle recopiait patiemment les notes et les lambeaux de notes de Renan dont une partie a été donnée à la Bibliothèque Nationale et, dans l'admiration totale qui l'unissait à son mari, elle transcrivait au jour le jour les thèmes innombrables avec lesquels jouait sa pensée. Ecrites à la volée au cours des causeries familiales, ces pages reflètent dans leur forme incomplète, souvent abrégée, mais toujours harmonieuse, l'expansion quotidienne d'un homme qui pense tout haut. On croirait l'entendre, presque le voir, abordant les sujets les plus divers sans transition apparente, les deux mains lourdement appuyées sur les genoux, ponctuant d'exclamations tristes un souvenir. Ces phrases hachées, on peut les retrouver çà et là, développées et refondues, dans les volumes qui s'échelonnent de 1882 à 1892. A l'état fragmentaire, pleines d'un émouvant désordre, celui de la

vie qui s'éteint, elles gardent une saveur que des textes plus épurés ont perdue. Elles sont exactement l'image du dialogue intérieur dont Renan était coutumier.

Abolissons toutefois de notre étude les innombrables réflexions sur la politique, l'Académie, les souvenirs de son enfance, la famille, la Bretagne, etc. Attachons-nous aux seules pensées indicatrices de sa nuance religieuse. Les contradictions inhérentes à toute sa vie s'y lisent. A peine un souvenir ému au catholicisme est-il lancé que le verso de la page le ruine d'une critique acerbe. Deux constantes cependant : Renan admet, défend, admire la morale chrétienne, il rejette le cléricalisme. Renan est hanté, préoccupé, imbu des problèmes religieux; ils se pressent sous sa plume ou sur ses lèvres.

Au dire de certains de ses commentateurs, Renan aurait usé des mots : « Dieu — Dieu le Père — notre Père céleste — le sein de Dieu, — etc... » comme d'un vocabulaire commode auquel il était depuis longtemps rompu; ce serait un décor factice dissimulant un spiritualisme de plus en plus vague. Quelques-unes de ses *Pensées dernières* (groupons sous cette appellation les notes du petit carnet) donnent raison à cette hypothèse, celle-ci par exemple :

Mes étapes : catholicisme, philosophie spiritualiste rejetés l'un après l'autre. Je vis bien que [la] philosophie [était un] joug aussi lourd que [le] catholicisme, je renonçai également. [J'ai] réussi, quoique rejetant [le] spiritualisme de l'âme, à garder toute ma vie le langage du spiritualisme, âme, etc... Perpétuelle transposition!

Admettons encore que Renan quand il notait — à la façon dont les poètes trouvent tout à coup un hémistiche — une phrase heureusement cadencée, jouât plus avec les mots qu'avec les idées et il est possible que : *Tout est frivole excepté l'éternel...*, ou : *Si j'entre au Paradis,* [*la*] *porte par laquelle j'entrerai n'est pas celle dont les évêques ont la clé,* ne soit qu'un cliquetis de mots auquel les expressions religieuses donnent un sens piquant.

Allons plus loin. L'impossibilité de démêler si la forme

littéraire exprime un sentiment véritablement ressenti est de plus en plus évidente à mesure que grandit la maîtrise de l'écrivain. Cette seconde nature se révèle jusque dans les détails de sa vie journalière. Renan nous a confié : « Etant au lit, il me vient des idées si jolies que je me lève pour les fixer. » Dans le même sens, on trouve une quantité d'assertions dont voici la plus typique : « Il faut être libre de construire à sa manière le roman de l'infini. » Mille autres comparaisons ou aphorismes de ce genre dans les derniers écrits de Renan ont choqué les esprits étroits. Il n'y a là pourtant nulle moquerie, mais la preuve que chez lui le rêve tenait une place capitale, état de demi-éveil dans lequel il élaborait ses traits les plus profonds. Tantôt il imagine un « roman qui se passerait au Purgatoire, dans un paysage de Bretagne, un vert sous-bois » ; tantôt il assure que mille pensées lui sont révélées en songe d'une manière douce et romantique, « à moi, le matin par un ange ». A Rosmapamon surtout, au cœur de la Bretagne, c'est là, dit-il, que les meilleures pensées s'imposent à lui par ses rêves. Souvent même, il cherche à rattraper les plus fuyantes; c'est « un effort inutile, impossible, pour avoir le même rêve! » Enfin, lorsqu'il aborde le problème de l'immortalité, il ne s'arrête pas pour déclarer : « Immortalité. Tout cela est vrai comme dans un rêve. »

Il ne faudrait pas conclure que quelques spirituelles jongleries avec le vocabulaire religieux aient obnubilé chez Renan le sens grave des mots. La forme littéraire cadencée n'exclut pas forcément l'ampleur de la pensée. Renan a connu l'art de donner une forme stylisée à de poignantes amertumes : « Tout ce que j'ai fait n'est qu'une brillante sépulture de ma foi perdue. » Et lorsque par l'effet d'un de ses retournements habituels, il veut contredire la *Prière sur l'Acropole,* il note : « La religion d'Athénée ne m'a pas plus gardé que celle de mon enfance. »

On pourrait arguer ici du rythme intérieur, de la musique de la phrase. Peut-être. Mais la pensée tourmentée reprend ses droits, les problèmes religieux sont

vivants, jamais résolus, le catholicisme toujours combattu : « Le catholicisme n'a qu'un défaut, c'est que ce n'est pas vrai. »

Pourquoi, après cette violente condamnation, qui devrait clore la discussion, ce catholicisme menteur est-il encore bienfaisant? « Tout ce qui n'a pas été attendri par le catholicisme est dur et mauvais » (ou sous une autre forme : est viande dure et mauvaise). Enfin, plusieurs fois, et en mille termes différents, vient le hanter la préoccupation du jugement suprême : « Il n'y a que l'opinion de Dieu qui m'importe. » Peut-on enfin taxer de jeu de l'esprit cette course au-devant de la vérité, dont la sincérité est rendue plus sensible par une écriture fragmentaire?

« Infini. — Parallèles. Signes que l'on peut prolonger sans [qu'ils] se rencontrent jamais et cependant [ils] se rencontrent à l'infini, dans l'infini, *dans l'autre monde.* »

Phrases élégantes qui tombent d'un rythme sonore ou cris jetés à la hâte, mal venus, avec des répétitions de mots, c'est toujours, chez Renan, la même avidité à poser et reposer l'éternel problème; elle ne fait que s'accroître avec l'âge. Les *Pensées dernières* aussi bien que son volume : *Feuilles détachées,* sont une tapisserie de Pénélope où aucune laine ne brode un point définitif. Si l'on pense que Renan était alors aux approches de la mort, une telle course après la certitude apparaît d'une hardiesse plus grande que ne l'eût été une négation obstinée :

« Je veux, disait-il, avoir la liberté de me placer successivement aux différents points de vue opposés, m'y délecter, en voir la raison, la douceur, la vérité, puis passer à d'autres. »

§

Il peut paraître assez curieux qu'une vie agitée de remous ait gardé vivante l'influence de l'éducation religieuse jusque dans ses moindres détails. Renan ne songeait ni à la nier, ni à s'y soustraire. A l'opposé de ceux

qui fêtent leur libération, il a aimé ses premiers bourreaux. Les années en s'écoulant n'ont pas démenti — même dans les apparences extérieures — cette vie seconde où Renan puisait une sorte de joie intérieure. De Goncourt à Barrès, tout le XIXe siècle a parlé de l'aspect ecclésiastique du vieillard aux lèvres rasées. Alphonse Daudet avait trouvé mieux en taxant Renan de « cathédrale désaffectée ». Le célèbre passage des *Souvenirs :* « Si je ne fus pas prêtre de profession, je le fus d'esprit... » leur donna raison. Dans les *Pensées dernières* se trouvent de fréquentes notations : « Je suis né évêque », ou : « Curé de campagne, moi », qui, sous une forme plus lapidaire, expriment une sorte de complaisance de la vocation manquée.

L'abbé Mugnier raconte à ce propos une anecdote typique : Aux funérailles de Littré (1881) qui, on le sait, avait été, sous l'influence de sa femme et de sa fille, baptisé quelques jours avant de mourir, Renan représentait l'Académie française. En habit vert, le bicorne sur les genoux, il était au premier rang de l'assistance. L'abbé Cognat, son ancien condisciple, en officiant, entendait un léger, mais constant bourdonnement : Renan, d'un bout à l'autre de la Messe, murmura toutes les phrases latines. « *Do - na - eis - re - qui - em* », scandait-il en même temps que le plain-chant et d'une voix étouffée. Quelques années plus tard, à son lit de mort, on entendait, raconte Mme Renan, « comme la mussitation d'un prêtre qui lit son bréviaire, le retour d'une habitude lointaine. »

Une autre fois, Renan, très âgé, revoit sa chère ville de Tréguier; il monte les rues étroites où avaient couru ses jambes alertes de petit garçon et s'arrête devant l'hôpital pour y chercher l'ombre de la fille du Broyeur de Lin assise sous l'auvent. Mais l'auvent est désert, seul un bas-relief du granit gris retrace un épisode de la Passion. Sans doute ne l'avait-il pas autrefois remarqué; aujourd'hui ses yeux sont frappés :

« Madeleine, au-dessus de la porte de l'hôpital de Tréguier, offre sa boîte à parfum de courtisane. Ce sont ces

parfums de courtisane qui ont servi à ensevelir le Christ. »

A la recherche des mêmes impressions, Renan parcourt l'Italie. Il s'arrête devant les couvents les plus isolés, tel celui des Eaux Salviennes dans la campagne romaine :

Là, des collines ou mieux les longs dos verts de la prairie ondulée et sans fin. Au fond, un monastère, humide, froid, des eaux de toutes parts. Paysage triste, sombre, fiévreux. Une quinzaine de pauvres trappistes y accomplissent leur lent suicide.

Si Renan renoue si volontiers un lien souvent amer, il se prononce au contraire nettement devant l'écœurement que provoque chez lui la vue des « flottants, des tièdes, des mondains pour lesquels la religion est un accessoire auquel on tient sans savoir pourquoi ». Ce n'est pas ainsi, disait-il déjà en 1848, qu'on traite la religion, « qu'elle soit vraie ou fausse », et il refuse d'être assimilé à ces hommes « incapables d'une rigoureuse logique ». L'horreur d'être enrégimenté, la soumission à un dogme provoquaient chez lui un dégoût farouche, les notes intimes insistent parfois assez brutalement sur ce point essentiel. C'est là le secret du flottement, de l'hésitation renanienne qu'il a spontanément décrits dans sa première jeunesse, alors que nul critique ne s'était encore occupé de lui :

Je veux saisir ma pensée dans son aspect insaisissable; de là mon obscurité et mes impatiences. Les autres font-ils ainsi? Il est de fait que j'ai un incroyable penchant à saisir toujours le côté insaisissable. Cela m'empêchera peut-être de faire fortune auprès du commun, mais qu'y faire?

De cet insaisissable, si justement décrit par Renan, naît cette utopie à laquelle son scepticisme croit à peine : la religion de l'humanité. Se laisse-t-il aller parfois pour en célébrer le culte à une mystérieuse « prière au Dieu inconnu », dite comme il voulait et quand il voulait? Peut-être. Mais la faculté de dédoubler toute affirmation en multi-vérités n'est point oblitérée chez lui. Il trouve la

formule exquise : « Le christianisme et ses délectations infinies... », grandeur qu'il n'a cessé d'affirmer, douceur qui ne saurait l'empêcher de regarder la mort en face. Et celui dont la sérénité ne frissonne devant aucun abîme demande seulement la grâce d'un dernier adoucissement : « Qu'on mette un prie-Dieu près du lit funèbre pour les femmes qui voudraient prier près de moi. »

L'année 1886 fut la première où Renan, ressentant quelques défaillances de mémoire, se rendit compte avec terreur qu'une santé fort négligée jusque-là pourrait atteindre les forces vitales de son cerveau. Il note : « Beaucoup de choses m'échappaient. Je voulus en vue de futurs souvenirs en marquer les traces. »

Ce phénomène de mémoire ralentie, commun après la soixantaine, n'est pas d'ordinaire pris très au sérieux. Renan, lui, le prit au tragique. Deux ans après, sa mémoire n'a pas retrouvé sa souplesse : « En juillet 1888, je m'aperçus qu'une foule de choses allaient mourir en moi. Dernière visite de mes idées. Je voulais les fixer au passage. »

A différents symptômes, pendant ces quatre années qui lui restent à vivre, Renan se voit perdu, sans connaître exactement la maladie qui l'emporte. Etant à Nice en 1891, il confie à Brown-Séquard, son collègue au Collège de France, que, malgré les illusions de sa femme, il se sait condamné. Les phrases consolantes de son ami ne lui enlèvent rien de cette persuasion. D'ailleurs, il est lucide et ne craint aucunement la souffrance, mais redoute par- dessus tout la diminution intellectuelle. Il travaille avec acharnement, mettant la dernière main aux ouvrages en train, achevant même un travail sur les Rabbins pour *l'Histoire Littéraire*. Il commence la correction des épreuves du 4e volume du *Peuple d'Israël*, mais ne peut aller au delà du tiers.

La mort ne l'effraie que si elle doit le surprendre avant qu'il ait achevé son œuvre ou si son corps, physiquement déchu, entraîne la ruine de ses facultés créatrices. Ces deux craintes, comme deux fantômes redoutés, vont cheminer avec lui jusqu'à la fin, — craintes vaines d'ailleurs

puisque aucune mort ne fut plus dépourvue de l'amoindrissement final que la sienne. Il est probable que, si Renan avait été plus positivement mis au courant de son « cas » médical, si l'on avait tout simplement devant lui donné un nom exact à sa maladie et si on lui eût expliqué que dans ces crises rhumatismales et cardiaques, même à l'heure du danger, l'esprit reste entier, il se fût tranquillisé. Mais les lois de la médecine lui avaient toujours été étrangères et, lorsqu'il cherchait les causes d'une santé précocement atteinte, il les attribuait aux privations de son enfance qui lui revenaient à la mémoire :

« Jusqu'à 15 ans, j'ai vécu de pommes de terre », disait-il. Cette pauvreté extrême, à laquelle succédèrent les humides corridors du séminaire d'Issy, la cellule glacée de Saint-Sulpice, plus tard la maigre pitance de la pension Crouzet, auraient suffi à attaquer de plus robustes garçons. Renan n'avait pas besoin de réunir la Faculté pour s'en rendre compte : « J'ai trop négligé mon corps, il se venge » aimait-il à répéter à sa femme pendant les derniers mois de sa vie.

La répugnance de Renan pour les médecins et surtout pour les traitements (« Régime, jamais. Mieux vaut mourir », écrit-il dans ses *Pensées dernières*), ne venait donc pas du désir qu'il aurait eu de s'illusionner sur sa santé. Il avait construit son propre système physiologique, les conséquences se déroulaient pour lui, rigoureuses; qu'avait-il besoin alors des diagnostics d'un Potain ou d'un Lannelongue? Aussi lorsque, poussé par son inquiète amitié, Berthelot amenait à son chevet ces sommités d'alors, Renan, plein de courtoisie pour leurs lumières, entamait une de ces causeries dont il avait le secret et l'heure se passait sans qu'une auscultation ait été possible. A sa manière pourtant, Renan se soignait. S'il ne croyait pas aux drogues, il croyait au soleil de l'Italie; plus encore, il désirait chaque été revoir sa Bretagne. Contre toutes les lois de l'hygiène, les vents marins chargés d'eau le soulageaient, la promenade dans les allées sans soleil du bois de Rosmapamon où sa canne

soulevait, même en été, des feuilles mortes, était pour lui facile. Ces alternatives du mieux et du pire, Renan pittoresquement les décrit : « Passer son temps à boucler sa malle et à la déboucler. » Telle est l'image exacte de ces sursauts de bien-être qui lui venaient brusquement après des crises de tenaillante souffrance. Mi-joviale, mi-résignée, cette phrase est le signe d'une connaissance de la marche de son mal. On comprend assez bien que les médecins et leur attirail consolateur se soient heurtés à une certitude si invétérée chez leur malade qu'elle empêchât toute thérapeutique.

A ses côtés, sa femme vécut longtemps dans une illusion qu'elle devait plus tard se reprocher :

L'année 1891 fut la dernière année de notre vie de bonheur, — écrit-elle dans son Journal, — et ce fut peut-être la plus heureuse. La santé de mon mari me paraissait meilleure que par le passé, le rhumatisme se laissait oublier ou ne se montrait que pour de plus courtes périodes, il était à la fois moins long et moins pénible. Mon mari n'eut jamais plus d'entrain, de douce humeur, de goût à la vie. Le don charmant de se contenter aisément qu'il avait à un si haut degré, rendait l'existence facile et légère.

Averti intimement de sa fin, Renan vivait et agissait comme si l'avenir s'ouvrait devant lui. Mme Renan se pliait heureuse à la variété de ses fantaisies. Tantôt c'était :

Une existence de couvent, solitaire, réglée, silencieuse. Souvent, la soirée était écoulée sans que nous nous soyons pour ainsi dire aperçus de la présence l'un de l'autre. Si nous n'avions pas été ensemble cependant, nous eussions été inquiets et perplexes. Le soir, nous ne sortions jamais l'un sans l'autre, au point que mon mari prétendait que l'on se moquait de nous!

Au printemps de 91, Renan eut une de ces rémissions qui devenaient de plus en plus rares. Il imagina un jour d'aller avec ses petits-enfants à Sceaux-Robinson, où la mode voulait que l'on déjeunât dans un arbre, repas

ordinairement suivi d'une lente promenade à âne. Mme Renan se réjouit du succès de cette équipée :

Déjeûner dans un arbre! voilà un plaisir aussi neuf pour le grand-père que pour les petits. Michel, son préféré en secret, l'amusa. Une de ses notes le peint sur son âne, se faisant son camarade à lui tout seul.

Quelques mois après, Renan est en Bretagne :

Il était, à la lettre, enivré de son travail et de sa communion avec la nature. Contrairement aux habitudes de toute sa vie, il se levait de très bonne heure, descendait se promener dans son jardin, admirait les merles et les geais qui dévoraient le potager, amusé de tout.

L'hiver venu, il entreprend un nouveau voyage, au soleil du midi cette fois. Cela ne l'empêche pas, le 1er janvier 1892, de revenir pour les corvées officielles et de rester debout pendant trois quarts d'heure à l'Elysée au milieu de la foule. Le soir, après s'être évanoui d'épuisement, il assiste quand même au dîner de famille.

Vers le milieu de l'hiver, dit Mme Renan, il eut la voix très affaiblie, à peine l'entendait-on parler. En juin, il eut pendant cinq jours un état de faiblesse tel qu'il ne pouvait relever la tête ni prononcer une parole. Je me jetais à genoux devant lui pour rencontrer son regard et il ne répondait que par des gémissements. Puis tout d'un coup, il se réveilla de cette torpeur pour descendre faire son cours. Car jamais il ne voulut manquer son cher cours; il remontait toujours mieux portant, disant que cela seul lui faisait du bien.

Minutieuse dans son exactitude, retraçant le détail de la quotidienne souffrance et relatant les dernières paroles, la plume de Cornélie Renan, dans ce journal heure par heure qu'elle nous a laissé de la mort de Renan, est d'une fidélité impressionnante. Plusieurs récits ont été faits de cette mort où une génération entière attendait la conclusion du négateur. Un de ceux que l'on peut

croire exacts puisqu'il émanait d'un témoin familial, présent en effet jusqu'à la dernière seconde, porte un caractère nettement romancé, qui ressort à la lecture du Journal de Mme Renan, dont la véracité, l'exactitude, ne peuvent être mises en doute. Au surplus, les détails terminaux de la maladie d'un vieillard sont toujours à peu près les mêmes, et les derniers cris qu'arrache la douleur ne sont significatifs que s'ils ont une portée philosophique. A cet égard, le long récit de Cornélie Renan est un témoignage sûr. Nous y lisons la compréhension parfaite qu'elle eut des désirs et des élans du philosophe mourant, la sincérité d'un esprit dont toutes les fibres, pendant des années, ont été tendues vers le plus grand des problèmes :

Il abandonna alors le travail aimé, écrit sa femme, et se plongea dans ses méditations sur la mort. Ces méditations lui étaient habituelles; c'est l'homme qui a le plus pensé à la mort. C'était pour lui l'acte le plus important de la vie. Avec l'admirable sincérité de la pensée, il oscillait entre l'envie de mourir et le goût de la vie.

Cette mort, Renan en fait sa compagne, il s'accoutume à la voir en face, non seulement pour obéir à une courageuse discipline, mais surtout pour appliquer avec rigueur le principe forgé pendant les années de séminaire et qui jaillit encore sous sa plume de vieillard : « Vérité à outrance! Vérité à tout prix! »

A peu près à mi-chemin entre le négativisme intégral et la croyance à l'immortalité se meut la pensée du philosophe. Çà et là, dans ses *Pensées dernières* éclatent quelques boutades analogues à celles dont la préface des *Feuilles détachées* est pleine. Elles sont souvent les ébauches d'un développement devenu célèbre et rentrent dans le cadre littéraire dont nous avons plus haut cité des exemples. Telles ces notes :

« Je n'aime pas beaucoup ceux qui vont au Paradis droit comme une flèche », ou : « Je verrai cela de l'autre monde, cela me réjouira », ou encore : « Cela empoisonnera mon bonheur dans toute l'éternité. »

Cependant, Renan, plus anxieux, pose et repose au cours de ses songes la perpétuelle question. Sa « vie est suspendue de plus en plus à l'éternel », et, à mesure que la marche de la maladie dégrade son être physique, il frissonne : « Mort, s'écrie-t-il, acte capital et en quel état! » Et le songe oscille entre l'attirance vers la paix de l'au-delà, où la « mort ouvre les passages de l'éternité », et l'impossibilité de fixer sa certitude : « La mort est la chute dans l'infini ou le néant. » L'infini ou le néant, tout est là pour lui : « Dieu, dit-il, nous aurait donc créés pour un affreux supplice : voir la mort venir? » « Serions-nous, en présence de la mort, devant une nuit éternelle? » Philosophiquement, la mort lui paraît inhumaine, non par la souffrance, car il ne gémit guère sur son propre état : « J'ai tant aimé que ce n'est pas trop que je souffre à la fin de ma vie », mais sa pensée, son cœur demandent un délai : « Mon plan de vie était fait pour vivre toujours. Mort absurde. Nous protestons contre la mort. »

Plus tard, la douleur physique deviendra intolérable et il appellera lui-même « ce grand calmant, la mort », il rêvera de « mourir à l'air des Pèlerins de Wagner », ou demandera que l'on fasse sonner pour lui les cloches de Runan.

Ne voyons pas dans ces cris farouchement sincères et étonnemment multiformes les réactions d'un malade diminué. Sa compagne relate, là encore, l'état d'esprit de Renan :

Toute la nuit se passait dans un fauteuil où je l'établissais dès que l'oppression l'empêchait de rester couché. Les jours sombres arrivèrent où l'illusion qui m'avait soutenue jusque-là faisait place à des angoisses encore vagues, mais déjà déchirantes. Il me parlait plus fréquemment de la mort et un jour, le 25 août 1892, je ne pus lui cacher mon désespoir : « Quelle faute j'ai faite, me dit-il (c'était une de ses locutions habituelles), je croyais que vous admireriez ma sérénité. — Ah! c'est aujourd'hui que je l'admire votre sérénité, ô mon bien-aimé. » Puis il ajoutait : « J'ai bien mérité de mourir

dans un beau rayon de soleil. » Parfois, il avait encore confiance dans les retours étranges qui se produisaient souvent dans sa santé : « Cela peut se passer subitement, me disait-il, et prendre un autre tour. Nous aurons encore de douces heures et elles seront pour vous. »

Phases d'espoir et de découragement. A chaque répit, Renan se rattachait encore avec une incroyable illusion à son activité cérébrale. Le 14 septembre, dix-sept jours avant de mourir, il eut des visiteurs assez nombreux (aucun ami de Renan ne passait en Bretagne sans aller le voir à Rosmapamon). Il y avait là Cherbuliez, les Lippmann, Anatole Le Braz, Luzel. Renan reçut ses amis « avec une joyeuse animation, causant avec un esprit libre et brillant, il parla de l'hagiographie des saints en Bretagne, charma ses auditeurs ». Le soir, on retint Cherbuliez à dîner et Renan, dans un élan vers sa jeunesse où l'on pouvait deviner la fin prochaine, retraça l'histoire de ses relations avec Victor Cousin, évoqua avec émotion les années de sa libération dont il ne parlait jamais. Ce fut la dernière fois que le monde le vit et l'entendit.

Sur le plan spirituel, mêmes alternatives :

Avec l'admirable sincérité de la pensée, il oscillait entre l'envie de mourir et le goût de la vie. Ces opinions qui embrassaient tous les côtés d'une question lui ont souvent été reprochées comme des contradictions. En réalité, ce n'était là que le résultat de l'étendue de son esprit. La vie pour lui, c'était l'amour et la mort, il y pensait sans cesse.

La fin cependant approchait, elle semblait amplifier les forces sentimentales du penseur, réduire de minute en minute le règne du temporel pendant qu'il en avait encore le contrôle. Le ciel pur, le soleil assez fort réchauffaient la chambre minuscule où perdu dans ses réflexions Renan profitait de la rémission qui précède l'agonie :

Il appartenait à l'amour, à la résignation, à l'obéissance. Sa tendresse était débordante. Ses yeux émus et humides ne nous quittaient pas, son sourire bon et tendre accompagnait le regard aimant. C'était un long adieu muet, nous n'avions

pas besoin de parler pour sentir à l'unisson. Il pensait sans fin, sans précision, et toute notre vie semblait repasser dans ses yeux : « Mon petit être, je vous adore... Toujours d'accord sur les grandes choses. Toujours d'accord ! » Il ajouta un instant après : « Je meurs dans la communion de l'humanité et de l'Eglise de l'avenir... » A un moment, ma figure navrée le toucha : « Courage, me dit-il, mon pauvre petit être, il faut bien subir les lois de la nature dont nous sommes les manifestations. Nous passons tous, les cieux seuls demeurent. »

Ces paroles, les dernières ou à peu près de Renan lucide, font penser sous une forme familière au thème de la religion de l'univers qu'il s'était forgé, religion qu'il résume dans ses *Pensées dernières :* « Morale sans le dogme. Nous nous conduisons en tout comme des catholiques, moins la croyance. » Le jour suivant (1er octobre), les douleurs reprirent avec violence. Le combat physiologique d'un homme d'essence robuste, qui lutte avec l'urémie, nous empêche de considérer autrement que comme des reflets quasi inconscients du passé les phrases détachées qu'il murmurait de temps à autre sur la mosquée et la synagogue, ou sur l'architecture musulmane. De même il ne faut tirer aucune conclusion de l'exclamation qui a donné lieu à divers commentaires : « Otez ce soleil de dessus l'Acropole ! » proférée nous dit sa femme alors que, sortant d'une syncope, « sa vie intérieure était pleine d'images qui se confondaient ».

Renan condamné et le sachant, bien avant d'entrer dans les vingt-quatre heures du délire final, fixe sa pensée sur le seul problème avec lequel, toute sa vie durant, il s'est débattu. Cette croyance d'autrefois, — qu'il a regrettée à tant de reprises, — aux abords de la mort, elle ne lui semble plus souhaitable :

« La croyance religieuse est bien plus nécessaire pour vieillir que pour mourir », avoue-t-il en nous livrant en quelques mots définitifs la raison de son choix : « Mieux vaut la tristesse sombre de la mort chrétienne que le néant. J'aime mieux la chance de l'enfer que le néant. »

Laissons sur cette délicate question parler Cornélie Renan :

Parfois, il lui prenait aussi comme une impatience de savoir ce qu'il y a au delà de ce que nous appelons la mort. A cet égard, il pratiquait le doute absolu, le doute honnête qui ne penche ni à droite ni à gauche, il se résignait à ignorer. Toute certitude sur ces questions dont nous ne pouvons rien savoir est, il me semble, une illusion. Affirmation = contradiction, est la note que je trouve le plus souvent dans ces précieux petits bouts de papier où il écrivait ses pensées au fur et à mesure qu'elles lui venaient à l'esprit...

L'obsession de la nuit éternelle où son sens chrétien lui interdit de glisser, c'est sans aucune aide extérieure qu'il entend la dominer; le point d'interrogation qui le hante, ce ne sera pas avec l'aide d'un prêtre qu'il y répondra. « Se préparer à la mort par la solitude, disait-il parfois, et par l'accoutumance. » Une obscure méfiance lui reste-t-elle? Son vieil anticléricalisme se redresse-t-il au souvenir de Littré et de Claude Bernard, circonvenus aux derniers hoquets de l'agonie? A-t-il un sourire au bord des lèvres en pensant à la mort de Talleyrand, si brillamment décrite par sa plume ironique? Sans doute, car il s'écrie : « Seul, seul à ma mort », comme s'il écartait les faiblesses qu'on pourrait arracher à une famille en larmes, dont il connaissait pourtant la rigueur. D'avance, il se défend contre une bénévolence religieuse tard venue, il met en garde les siens ; « C'est le moment, leur dit-il, où l'Eglise s'empare des mourants. » Déjà, il avait formulé sa volonté dans une note inachevée : « Si ma vie a été mauvaise dans son ensemble, il ne serait pas juste que quelques simagrées... » Et, se plaçant d'emblée sur un plan plus élevé, il ordonne : « Laissez la justice de Dieu suivre son cours... »

Ce n'est pas celle qui a partagé toutes ses pensées qui aurait manqué de respecter le plus sacré des scrupules; nous la trouvons, ici encore, totalement compréhensive dans sa conclusion finale :

Sa fin, sans retour aux idées de sa jeunesse, n'a surpris

ni ses amis, ni ses adversaires. En 1845, mon mari a cessé d'être catholique. Cette crise religieuse, il l'a dite en un livre inoubliable. Mais, loin de cesser d'être chrétien, il l'est devenu de plus en plus. Il a aimé la personne de Jésus et aussi la doctrine de l'Evangile, il a rejeté les dogmes des religions révélées. Comment aurait-il appelé un prêtre à son lit de mort? Il eût été difficile d'en trouver un qui fût plus haut, plus pur, plus religieux qu'il ne l'était lui-même.

Renan est mort comme il l'avait souhaité : « *Moriamur in simplicitate nostra.* » Son indépendance a été respectée jusqu'au bout et sa lucidité ne s'est pas voilée un instant. Les souffrances déchirantes que n'adoucirent aucun stupéfiant lui arrachaient pendant son agonie une plainte incessante : « Ayez pitié de moi, mon Dieu! Ayez pitié de moi! » Etait-ce un appel au vrai, à la réalité, à l'absolu, à Dieu selon la formule d'une de ses notes? était-ce la faiblesse d'un organisme vaincu où les réflexes seuls agissent encore? Voyons plutôt dans ce cri lourd de réminiscences, les syllabes de cette oraison qu'il s'était promise à lui-même et qu'il faut entendre dans le sens le plus large des mots : « Je prierai au moment de ma mort. Nous prions sans cesse sans nous en douter. »

HENRIETTE PSICHARI.

LA VIE D'UNE REINE

—

Il est de grandes existences. Le commun des mortels les envie à ceux qui les vécurent.

Ah! que la vie est quotidienne,

s'écriait naguère Laforgue. Par contraste avec la creuse monotonie dont il souffrit à en mourir, certaines destinées semblent n'avoir connu que des heures de plénitude. De quoi sont-elles faites? Peut-être d'un harmonieux accord entre l'action et la pensée. Aux conquêtes de la poésie, elles ajoutent les victoires de la force : c'est le *Commandante* de Fiume réalisant de ses mains sa vision de prophète.

Racontées par l'homme lui-même, de telles rencontres émeuvent davantage : je pense aux *Mémoires d'Outre-Tombe* et, plus près de nous, à certaines pages de D'Annunzio, de Lyautey, de Hitler ou de Mussolini. Quel ouvrage sur Napoléon vaut le petit livre (1) où, pour expliquer sa vie, on a rassemblé par ordre chronologique des textes empruntés à ses lettres, à ses proclamations, à ses écrits de toute sorte? Où Georges Clemenceau apparaît-il plus vivant que dans les propos saisis au vol par Jean Martet?

Comme toute œuvre d'art, l'autobiographie obéit à des lois. Sa beauté, sa puissance d'émotion naissent de sa matière et de sa forme. L'être humain ne nous intéresse que s'il a quelque chose à nous dire, un exemple à nous proposer. Son message nous touche dans la mesure où le bonheur de l'expression répond à la qualité de

(1) *Vie de Napoléon par lui-même*, Paris, Gallimard, 1930.

l'aveu, se porte garant de son importance et de sa vérité.

Les grandes existences qui nous font rêver, que nous eussions souhaité de vivre, nous les situons le plus souvent dans un lointain passé. Notre esprit a tendance à les rejeter loin de nous, dans une autre portion de l'espace, dans un autre moment de la durée. Notre époque, cependant, a vu paraître des héros qui ne le cèdent en rien à ceux de la légende et de l'histoire. Elle entendra peut-être, d'eux-mêmes ou de quelque inspiré, le chant dont il faut que toute grande démarche s'accompagne pour demeurer présente à la mémoire des hommes. Si nous avions des oreilles et des yeux, nous dirions avec Joad :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

De combien d'aventures prodigieuses n'avons-nous pas été les témoins? Comment se peut-il que l'art et la littérature n'en tirent pas un plus large profit?



Nous sommes ainsi faits. Nous doutons que notre siècle puisse l'emporter, en romanesque ou en poésie, sur les âges révolus. C'est assurément une opinion absurde. Si nous admettions que, de nos jours, il y ait encore de beaux destins, la pensée ne nous viendrait pas de les chercher dans les palais royaux de notre Europe. Les souverains d'aujourd'hui, presque tous constitutionnels, sont pour nous des fonctionnaires de haut rang, prisonniers de leur fonction, réduits à un rôle d'automates. Quand ils parlent, nous avons le sentiment qu'ils récitent une leçon apprise. Nous imaginons volontiers que les obligations protocolaires occupent la plus grande partie de leurs journées et que, dans leurs rares instants de liberté, ils n'aspirent qu'à des joies médiocres, à des plaisirs de bourgeois. Si nous étions à leur place, sans doute n'aurions-nous rien de plus pressé, les « affaires courantes » et les corvées officielles expédiées, que de nous asseoir au coin du feu, en robe de chambre et en

pantoufles. Il existe peut-être des rois de cette sorte. Il en est sûrement qui possèdent le sens de la grandeur, qui sentent palpiter en eux la flamme de l'héroïsme. Pour ne parler que des disparus, il suffit de rappeler Albert Ier de Belgique et Alexandre de Yougoslavie.

A ces deux grands soldats, la guerre, dira-t-on, permit de prouver leur vaillance. Sans elle, rien, peut-être, ne les eût imposés à l'admiration de leurs peuples et du monde. Je réponds qu'ils ne furent pas seulement des guerriers et que de telles âmes eussent trouvé en tous lieux, en toutes circonstances, l'emploi des vertus qui firent leur grandeur.

Il est plus difficile de concevoir qu'une femme, placée par la raison d'Etat sur le trône d'un pays qui n'était pas le sien, destinée non pas à tenir elle-même le sceptre, mais à pourvoir d'héritiers le roi son époux et de princes la nation qui l'avait adoptée, ait pu, en plein XXe siècle, jouer dans l'histoire de sa nouvelle patrie un rôle providentiel, tout en vivant la plus passionnante, la plus tragique, la plus glorieuse des aventures.

Telle est pourtant l'extraordinaire fortune qui échut à Sa Majesté la Reine Marie de Roumanie.

Elle en retrace les phases dans un récit fort long, intitulé simplement : *Histoire de ma vie* (2).



Il n'est pas permis à une reine de tout dire. Des mémorialistes d'un rang beaucoup plus humble, qui ne représentent rien et ne doivent de comptes à personne, se retiennent souvent d'exprimer toute leur pensée, s'interdisent de ranimer certaines querelles, d'irriter l'amour-propre des uns, de réveiller la rancune des autres. A plus forte raison, une Majesté doit-elle se montrer prudente. Elle ne peut livrer à la foule ni tous les secrets de son âme ni tous ceux que sa haute mission lui a permis de connaître. Si elle prétendait s'affranchir de toute ré-

(2) Marie, Queen of Roumania : *The Story of my life*, London, Cassel & Co.; trois volumes in-8°, nombreuses illustrations. Le présent article s'inspire de cette édition, qui est, croyons-nous, la seule absolument complète. Signalons cependant que la librairie Plon vient de publier le premier volume d'une traduction française : *Souvenirs de ma vie*.

serve, son entourage, avec une respectueuse fermeté, ne manquerait pas de la rappeler au sentiment du devoir d'Etat. Alors, dira-t-on, comment croire à sa sincérité?

Le mérite essentiel des mémoires de la reine Marie, c'est précisément qu'ils allient la franchise à la discrétion. Je suis persuadé que l'auteur n'a guère éprouvé le besoin de solliciter des conseils pour savoir ce qu'elle pouvait confier à ses lecteurs et ce qu'elle devait leur cacher. La plupart des femmes possèdent d'instinct cette divination qui manque si souvent aux hommes et qui s'appelle le tact. Celui de la reine Marie est d'une rare finesse. A aucun moment, il ne l'empêche d'être véridique. Sans doute ne dit-elle pas tout ce qu'elle pense, mais elle pense tout ce qu'elle dit.

Son livre n'est pas une suite d'aveux chuchotés dans l'ombre du confessional, en réponse aux questions d'un directeur de conscience. Pas davantage le procès-verbal d'une psychanalyse pratiquée par quelque disciple de Freud. La reine se raconte, elle ne s'abandonne jamais. Elle parle en grande dame, qui veut bien rêver tout haut devant des amis inconnus, mais qui entend décider seule des sujets qu'elle abordera. Cette retenue, cette maîtrise de soi ne laissent jamais s'égarer la confidence. Une tranquille assurance va au devant des indiscrets pour leur fermer la bouche : il est des choses que l'illustre narratrice leur permet de lire entre les lignes, mais à la condition de garder pour eux leurs commentaires. Dans tout cela, il faut admirer le *self control* britannique, mais aussi l'expérience acquise dans l'exercice de la fonction royale.

Ce qui frappe d'abord, c'est la simplicité du ton. L'anglais ne distingue pas comme le français la langue écrite de la langue parlée. Il ignore ce que nos vieux traités de rhétorique appellent le style « tempéré » ou « soutenu ». Il ne cesse d'être familier que pour se hausser à la grande poésie. A nous autres, il nous semble parfois puéril, tant il est direct et sans malice. La reine Marie, Anglaise de naissance et d'éducation, avoue que, dans son jeune âge, elle n'aimait pas le français, « langue affectée, faite pour

les grandes personnes ». Son écriture, conforme en cela au génie national, ne connaît pas de transition entre le simple et le sublime.



Ses mémoires forment — jusqu'à ce jour, car ils auront peut-être une suite — trois gros volumes in-octavo, environ 1200 pages. Ils racontent sa vie, des années d'enfance et de jeunesse à la fin de 1918. Autour de cette vie, c'est tout un monde, aujourd'hui disparu, qu'ils évoquent, jusqu'à la tragédie sanglante, qui, lentement, douloureusement, mystérieusement, par des répercussions dont nous n'entrevoyons pas la fin, nous prépare un monde nouveau.

Dans un ouvrage aussi vaste, l'historien, le critique, le philosophe trouveront beaucoup à glaner. Pour ma part, je n'y veux chercher que l'esquisse d'un roman, — le roman vrai d'une grande existence, — et, tout d'abord, le portrait de l'héroïne.

Tout cela, peu à peu, se transformera en légende. Les peintres roumains des prochains siècles donneront à la première souveraine de la Grande Roumanie les traits que leurs ancêtres, dans les fresques d'église, attribuaient à des princesses de rêve, contemporaines d'Etienne le Grand ou de Michel le Brave. Les poètes — les vrais, ceux qui naissent parmi le peuple des campagnes — la chanteront en cadences latines que les paysannes répéteront aux générations nouvelles.



En attendant, voici, peinte par Millais, une petite fille aux cheveux blonds et aux grands yeux, qui tricote un bas vert. Elle est jolie et ne l'ignore pas. Son innocente coquetterie s'allie à cet air de franchise et de santé qui distingue les enfants de son pays. Son regard clair, fixé droit devant elle, interroge sans effronterie, mais sans timidité. Si elle ne sait rien encore de ce que l'avenir lui réserve, on devine que, lorsqu'il s'agira de prendre une décision, elle n'hésitera pas.

La future reine de Roumanie est déjà tout entière dans cette image. Sa grâce enfantine s'épanouira en beauté rayonnante, sa robuste constitution lui permettra de résister victorieusement aux fatigues et aux épreuves que lui prépare le destin. Elle a toujours eu conscience — son livre n'en fait point mystère — que ces dons innés lui seraient précieux en toutes circonstances. De fait, ils l'ont puissamment servie. Surtout, elle a su s'en servir.

Dès l'âge le plus tendre, sa personnalité s'affirme : indépendante, rebelle aux contraintes, enthousiaste, optimiste et tenace. Elle voit juste et retient ce qu'elle a vu. Les portraits bien enlevés qui abondent dans ses mémoires en fournissent la preuve. Ses facultés d'observation ne l'empêchent ni d'être émue ni d'émouvoir.

Le sens des réalités ne la prive jamais de celui de l'humour, qui, aux heures les plus douloureuses, lui fait apercevoir, même à travers ses larmes, l'aspect comique de certaines situations. On en relève un exemple frappant dans le passage où elle rappelle la visite d'adieux que lui fit, en mars 1918, le général Berthelot. L'instant était tragique. Abandonnée par les Russes, ne pouvant plus attendre aucun secours de ses autres alliés, la Roumanie capitulait. En vain la reine, avec une énergie farouche, avait-elle proclamé, jusqu'à la dernière minute, que mieux valait mourir en combattant. Tout était consommé. Une à une, les missions militaires alliées, dont l'ennemi avait exigé le départ, s'en allaient. Le dernier à prendre congé de la souveraine fut le Français. Emouvante rencontre. « Moi aussi, à ma façon, dit la royale guerrière, vaincue mais indomptée, moi aussi, j'ai été un bon soldat qui a fait son devoir : ne pourriez-vous pas me donner l'accolade? » Le général, profondément ému, l'embrasse sur les deux joues. Voilà, certes, qui ne prête pas à rire. Mais où l'humour reprend ses droits, c'est lorsque la reine, notant la scène dans son journal, en revoit toutes les images. Elle ne peut s'empêcher de penser à la majestueuse corpulence de Berthelot, elle entend résonner dans le silence deux baisers « cordiaux et retentissants », un sourire illumine pendant quelques

secondes son visage douloureux et voici les mots qui viennent sous sa plume : « Jamais je n'avais été pressée sur une aussi vaste poitrine (3). »

★

Russe par sa mère (4), Anglaise par son père (5) et par le lieu de sa naissance, la princesse Marie de Saxe-Cobourg et Gotha, Princesse royale de Grande-Bretagne et d'Irlande, avant d'épouser le prince Ferdinand de Hohenzollern-Sigmaringen, plus tard roi de Roumanie, ne se connaissait pas d'autre patrie que l'Angleterre.

Sans doute l'ascendance russe est-elle pour quelque chose dans ce pouvoir de séduction que la reine semble avoir possédé de tout temps. Quand on lit l'*Histoire de ma vie,* l'hérédité maternelle ne se manifeste guère que par un souvenir ému et reconnaissant donné à l'ancienne Russie : l'auteur n'oublie ni les splendeurs de la cour impériale, ni la beauté des chants liturgiques, ni les magnificences de l'hospitalité reçue dans les palais de Pétersbourg et dans les châteaux campagnards des grands-ducs.

Le côté anglais l'emporte de beaucoup. Sang-froid : cette princesse de Grande-Bretagne saura s'abstenir de toute démarche précipitée ou inutile, se contraindre au silence tant qu'elle ne sera pas sûre de pouvoir passer des paroles aux actes. Esprit de décision : quand elle jugera le moment venu de prendre parti et d'agir, elle n'hésitera pas une seconde. Persévérance : toute entreprise commencée, elle la poursuivra jusqu'au bout.

Anglaise, elle l'est aussi par son sentiment du *fair play,* par son amour des sports et, plus particulièrement, du cheval, par une certaine défiance à l'égard des intelligences trop brillantes et des discours trop éloquents, par une foi inébranlable dans le triomphe final des causes où l'Angleterre s'engage. Ses idées sur les autres peuples

(3) *The story of my life,* III, 344.
(4) Marie-Alexandrovna, grande-duchesse de Russie, fille du tsar Alexandre II.
(5) Alfred de Saxe-Cobourg et Gotha, duc d'Edimbourg, fils de la reine Victoria.

sont spécifiquement anglaises et semblent suivre les fluctuations de l'opinion britannique. Pendant assez longtemps, la famille, la nation, le pays qui l'avaient adoptée lui sont demeurés étrangers.

Pour éveiller son patriotisme roumain, il a fallu que la Roumanie, en 1913, entrât dans la guerre balkanique. La princesse héritière fit alors ses preuves, comme le rappelait seize ans plus tard M. de Saint-Aulaire, ambassadeur de France (6), « en dirigeant sur place, avec un mépris complet de la mort, la lutte contre le choléra qui sévissait dans l'armée roumaine ». Dans ses mémoires, la reine, abordant à son tour ce sujet, s'oublie elle-même pour exalter, avec une juste fierté maternelle, la belle conduite du prince Carol (qui avait alors vingt ans), pour remercier tous ceux et toutes celles qui se dévouèrent à ses côtés. Mais à l'époque où les troupes de son époux envahissent la plaine bulgare, elle est Roumaine comme Byron était Grec à Missolonghi. Pour l'unir complètement, définitivement à son royaume, pour la fondre en lui comme la cire au feu, il faudra les épreuves, combien plus terribles, de la grande guerre, le douloureux calvaire qu'elle gravira pas à pas, portant, ainsi qu'une croix sur l'épaule, les souffrances de tout un peuple; il faudra le poids de la défaite, la morsure de la trahison et, enfin, ce miraculeux retour de fortune, la victoire, ressuscitant après plus de trois siècles la Grande Roumanie de Michel le Brave.

En religion, la reine professe un déisme tolérant, une sorte de syncrétisme chrétien. N'est-ce pas l'attitude que la raison d'Etat impose bien souvent aux princes? L'héroïne de l'*Histoire de ma vie* semble s'y trouver fort à l'aise. Elle reste fidèle, pour son usage personnel, au protestantisme de son père et de son île natale, mais elle ne témoigne aucune aversion ni pour l'orthodoxie russe de sa mère, ni pour l'Eglise roumaine qui a baptisé ses enfants, ni pour le catholicisme que pratiquèrent les rois Carol Ier et Ferdinand Ier, Hohenzollern de la branche

(6) *La Reine Marie*, dans *La Grande Roumanie*, album édité par l'*Illustration*, 1929.

aînée. Là encore se révèlent des influences anglaises : l'Angleterre — celle d'aujourd'hui du moins — se flatte de respecter toutes les religions et de réprouver le fanatisme sous toutes ses formes (7).



J'ai parlé d'un roman, d'un roman vrai.

Pour en faire sentir la grandeur, suffira-t-il de rappeler la donnée, de résumer les péripéties les plus émouvantes? Je n'ose l'espérer, mais j'essaierai tout de même.

Un château du comté de Kent. La mère de l'héroïne y possède son petit oratoire, où des veilleuses brûlent devant les icones de la sainte Russie. Le père, marin, surgit parfois en coup de vent pour embrasser son fils et ses trois filles. Les enfants jouent dans un grand parc. Comme tous ceux de leur âge, ils aiment le plaisir et détestent l'étude.

Les premières années de la princesse Marie se passent dans une atmosphère d'innocente liberté. Pour rompre la monotonie des jours, pour rendre plus sensible le bonheur de vivre et de se bien porter, il y a des séjours dans l'île de Wight et en Ecosse, où apparaît l'inoubliable grand'mère, la « grande vieille petite dame », la reine Victoria. Un peu plus tard, ce seront des voyages en Russie. Puis, le duc d'Edimbourg ayant été nommé commandant en chef des escadres britanniques dans la Méditerranée, toute la famille s'installe à Malte. C'est, pour l'adolescente, un paradis terrestre. Elle s'y adonne passionnément à son sport favori, l'équitation. Son charme commence à opérer sur tous ceux qui l'approchent et, en particulier, sur le duc d'York, le futur George V.

L'aîné des enfants, Alfred (qui devait mourir jeune),

(7) Il y a quelques années, M. Lloyd George, assistant, dans le pays de Galles, à l'inauguration d'un édifice construit à frais communs par quatre confessions différentes pour les besoins de leur quatre cultes, prononça un discours sur la tolérance. Il dit à peu près ceci (je cite de mémoire) : « Au temps de ma jeunesse, quand il s'agissait, le dimanche matin, de conduire les soldats à l'église, le sergent-major rassemblait ses hommes dans la cour de la caserne et s'écriait d'une voix tonnante : « Ceux de l'Eglise d'Angleterre, serrez à droite; les catholiques romains, serrez à gauche; les religions de fantaisie, allez où vous voudrez. » Nous avons fait des progrès : la cérémonie de ce jour montre qu'il n'y a plus chez nous de *fancy religions*. »

était destiné à devenir duc de Cobourg. Il fallait donc lui donner une éducation de prince allemand. Comme on ne voulait pas le séparer de ses sœurs, ce furent les jeunes princesses qui le rejoignirent à Cobourg.

Trois climats différents les avaient vus grandir, avaient contribué à les former : d'abord, l'Angleterre, la grande maison seigneuriale d'Eastwell, avec ses arbres et ses pelouses, sous le vaste ciel des pays plats; ensuite, Malte, îlot presque africain, rocher fleuri, cerné par tout le bleu de la mer latine; enfin, le romantisme, embourgeoisé de mangeailles et bruissant de bottes, d'une petite cour allemande.



Marie n'a pas encore dix-sept ans lorsqu'elle se fiance, à Berlin, sous l'œil de Guillaume II, au prince héritier de Roumanie.

C'est ici un des plus puissants ressorts que présente, au point de vue romanesque, l'histoire de sa vie.

Cette princesse à peine sortie de l'enfance, on va, tout de suite après le mariage qui sera célébré à Sigmaringen, l'emmener dans un pays dont, avant ses fiançailles, elle connaissait tout juste le nom. Si jeune qu'elle soit, c'est une tendresse toute maternelle qu'elle voue à son futur seigneur et maître. De prime abord, elle a deviné en lui un timide, dominé, presque terrorisé par son oncle, le roi Carol Ier. Dès ses premières rencontres avec ce monarque austère, puis avec la reine Elisabeth, — Carmen Sylva, — dont elle observe avec une perspicacité presque cruelle les poétiques extravagances, elle comprend que sa nouvelle famille ne ressemble guère à l'ancienne. Sans doute prévoit-elle qu'il ne lui sera pas toujours facile de s'en accommoder. Mais elle a confiance. Et les Roumains de la suite royale sont si charmants! Ils lui disent l'accueil enthousiaste qui l'attend là-bas, lui montrent tout un peuple en adoration devant elle. Cette éloquence chaleureuse, ces compliments trop bien tournés l'étourdissent un peu. Elle répond par des sourires, en déplorant d'avoir trop négligé, aux heureux temps d'Eastwell,

l'artificieux langage français dont ils se servent pour lui adresser leurs hommages.

Après les fêtes du mariage, après la bienvenue de Bucarest, tumultueuse et grisante, la vie, très vite, change de rythme. Finis, les jeux innocents. C'est de choses sérieuses qu'il faudra s'occuper désormais. La princesse a le sentiment qu'on la traite en captive. L'oncle, qui ne plaisante jamais, redoute pour elle les embûches du monde et lui défend de s'y exposer. Recluse, elle se rend compte que, pour l'instant du moins, on ne lui accorde pas d'autre rôle que celui d'une reine de rucher. Elle ne s'y résigne pas sans protestations. Le prince Ferdinand, soumis, persuadé que son seul devoir est d'obéir aveuglément à tous les ordres du roi, ne peut pas être un allié. D'ailleurs, ses obligations de soldat le tiennent presque toujours éloigné de sa jeune femme. Elle sera donc seule à se révolter. Un jour, elle osera écrire à l'oncle : « Si l'on me vole ainsi ma jeunesse, rien ni personne ne pourra jamais me rendre les plus belles années de la vie. » L'oncle répond : « Il n'y a que les personnes frivoles pour considérer la jeunesse comme le meilleur temps de la vie. »

Plus tard, la tyrannie de ce trop sage Mentor se relâchera peu à peu. Il sera reconnaissant à sa nièce d'avoir rempli le devoir d'Etat par excellence en donnant à la dynastie les enfants qui assurent l'avenir. Il autorisera le jeune couple à le représenter en certaines occasions auprès des Cours étrangères. Les couronnements de Nicolas II de Russie, d'Edouard VII et de George V d'Angleterre seront, pour Ferdinand et sa femme, des évasions bienvenues. Dans un long et parfois dur apprentissage de son futur métier, la princesse découvrira, petit à petit, la vie réelle, les hommes et les femmes tels qu'ils sont. Avec le don d'observation de sa race, elle saura tirer profit des expériences les plus diverses.

En 1913, je l'ai déjà dit, la guerre contre les Bulgares lui apporte une première occasion de faire œuvre vraiment royale. Elle ne règne pas encore, mais on sait désormais qu'elle possède les vertus qui font reculer la

mort : le courage et la charité. Le peuple roumain ne s'y trompe pas. Déjà, le voile blanc de l'infirmière entre dans la légende.

Mais le grand drame, c'est en 1914 qu'il s'ouvre.

Le prologue, presque silencieux, se joue dans quelques âmes. Le roi Carol Ier de Hohenzollern, la reine Elisabeth de Wied, obéissent avec passion à leur race, à leur sang. Le cœur de la princesse Marie bat pour les Alliés : comment pourrait-elle douter d'une cause soutenue par l'Empire britannique? Le prince Ferdinand, témoin des ardeurs ennemies qui déchirent sa famille, ne peut que souffrir et se taire.

Dans la nuit du 9 au 10 octobre, le vieux roi meurt subitement, tué, nous dit sa nièce, par la victoire de Joffre sur la Marne. Cette mort, qui la fait reine, la jeune femme l'accueille avec des sentiments d'une rare noblesse. Sans oublier que l'oncle fut souvent tyrannique, elle lui pardonne : puisqu'il croyait bien faire! Elle le remercie même des sévères leçons qu'il lui a prodiguées. Elle ne lui en veut pas d'avoir désiré la défaite de ceux dont elle espère le triomphe, car elle comprend que, pour lui comme pour elle, le cœur ait ses raisons... Agenouillée devant le lit funèbre, elle jure à celui qui ne l'entend plus de poursuivre son œuvre, d'aimer son pays, de lui être fidèle jusqu'à la mort. Son pays, désormais, c'est la Roumanie. Parce qu'elle se sent unie par la même passion à tout un peuple frémissant, elle ne doute pas une seconde que, pour continuer en vraie Roumaine le monarque défunt, il ne faille engager la nation dans une voie opposée à celle qu'il eût aimé à la voir suivre.

Quand les nouveaux souverains affrontent pour la première fois le Parlement du royaume, on acclame le roi. Sans le connaître, on lui fait confiance. Mais la reine!

Il faut, ici, lui laisser la parole :

Alors, soudain, mon nom courut à travers tout l'espace :
— *Regina Maria!... Regina Maria!...*

Dans la manière dont ils criaient ce nom, il y avait comme le son de l'espérance.

— *Regina Maria!*

Je sentis tout à coup que je devais leur montrer à tous mon visage nu, que je ne devais laisser flotter entre eux et moi aucun voile de deuil. Je me tournai vers eux.

Une grande clameur monta vers les voûtes, quelque chose de longuement appuyé, quelque chose d'énorme, qui jaillissait irrésistiblement de tous leurs cœurs :

— *Regina Maria!*

Et nous nous regardâmes face à face, mon peuple et moi.

C'était mon heure, mon heure! Il n'est pas donné à beaucoup de vivre ainsi la leur. En cet instant, ils n'acclamaient pas seulement une idée, une tradition, un symbole, mais une femme, une femme qu'ils aimaient.

Je compris à cette heure que j'avais gagné ma partie : l'étrangère, la fillette venue d'au delà des mers, n'était plus une étrangère; je leur appartenais, à tous, jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

L'heure de la reine avait sonné. Celle du pays, pas encore. Le gouvernement libéral de Jean Bratiano n'ignorait pas les sentiments du peuple, dont les vœux allaient à la France. Il voyait dans l'entrée en guerre aux côtés des Alliés le moyen de réaliser enfin le rêve effondré de Michel le Brave, la grande Roumanie. Pour aborder la terrible aventure avec les plus grandes chances de succès, il fallait, le plus longtemps possible, rester neutre. Il fallait cacher son jeu, résister aux tentations et aux menaces des deux lignes ennemies, utiliser les surenchères auxquelles se livraient à Bucarest les diplomates de l'Entente et ceux des puissances centrales.

Bien qu'elle appelât de ses vœux le signal qui lui permettrait de se jeter à corps perdu dans la mêlée, la reine comprenait tout cela. Son patriotisme, sa raison dominaient les élans de son cœur. Elle sentait s'aggraver de jour en jour, dans l'âme du roi Ferdinand, un conflit dramatique entre la voix du sang et celle du devoir royal, qui est de servir. Avec une tendre patience, elle s'efforçait de préparer peu à peu son époux aux décisions irrévo-

cables, de sorte que, lorsqu'il faudrait se résoudre à les prendre, le sacrifice ne fût pas trop cruel. Elle s'employait en même temps à défendre le souverain contre les patriotes impatients qui lui reprochaient d'hésiter, de temporiser ou même de tendre avec joie ses poignets aux chaînes de la famille et de la race au lieu de brandir, comme le souhaitait son peuple, l'épée de la délivrance.

Lorsque arriva enfin, en août 1916, le moment décisif, le roi Ferdinand eut à défendre, contre ceux de ses conseillers qui lui étaient le plus chers, la décision prise par son gouvernement de déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie, à l'alliée du roi Carol Ier. Cela lui fut d'autant plus douloureux sans doute que les risques étaient plus grands. Les Roumains, en effet, allaient combattre sur deux fronts : au nord contre les Allemands et les Austro-Hongrois, au sud contre les Bulgares. Les Alliés leur promettaient l'aide de la Russie, mais on sait comment s'écroulèrent les espoirs qu'ils avaient fondés sur cet immense empire.

Au moment où la lutte s'engage, la reine est calme et grave. Elle sent tout le poids des responsabilités qui pèsent sur ses épaules et sur celles du roi. Elle ne hait pas l'ennemi. Elle ne pense qu'à ses sujets. Si le sort des armes leur est contraire, la nation et la dynastie perdront tout. Or, raisonnablement, le succès n'apparaît pas plus probable que l'échec. La reine le sait. Cette femme qui hait la guerre ne devrait-elle pas tout mettre en œuvre pour l'empêcher? Non, car elle a conscience que rien ne peut plus arrêter le Destin. Cette guerre de libération, son peuple la veut. Elle s'identifie à son peuple. Et, tout au fond de son cœur, elle est sûre que la victoire viendra couronner leurs communes espérances. Aux heures les plus désespérées, cette conviction, cette foi, fondées sur un instinct puissant, ne l'abandonneront jamais.

Heureusement, Carmen Sylva est morte avant que les dés fussent jetés. Sa nièce en remercie le Ciel miséricordieux. Affranchie des contraintes que lui avait imposées une longue période de neutralité, elle va se donner tout entière à sa tâche écrasante.

La guerre commence par quelques escarmouches heureuses, bientôt suivies de graves revers. L'Olténie, la Dobroudja s'ouvrent à l'invasion. Tandis que le gouvernement se prépare à évacuer Bucarest, la reine perd son dernier-né, le jeune prince Mircea. Refoulant ses larmes, elle part pour Jassy. La tâche quotidienne l'arrache à sa souffrance.

Un temps, la victoire de Marachesti ranime les courages : avec le secours des Russes, on pourra défendre la Moldavie, reprendre l'offensive. Hélas! les difficultés politiques et militaires ne cessent d'augmenter. La maladie décime les troupes. Le désordre s'installe, les intrigues vont leur train. Au printemps de 1917, la révolution éclate en Russie. Ceux qui avaient espéré qu'elle donnerait une impulsion nouvelle à l'énergie guerrière des Moscovites ne tarderont pas à déchanter.

Au milieu des horreurs de la guerre, auxquelles s'ajoute une épidémie de typhus, la reine, avec un héroïsme de tous les instants, fait son devoir : elle est partout où il y a des blessures à panser, des misères à secourir, des douleurs à bercer, des combattants à encourager d'une parole, à récompenser d'un sourire.

Avec l'été, les premiers effets de la débâcle russe commencent à se faire sentir. Journées d'angoisse, journées épuisantes. Travail acharné, surhumain, pour la souveraine qui cherche dans la fatigue, dans le péril, un dérivatif à son anxiété. Elle s'obstine à espérer contre toute espérance. Après un deuxième hiver plus terrible que le premier, le jour vient où l'agonie ne peut plus être prolongée. L'amazone trahie demeure superbement insoumise. Sourde aux arguments de ceux qui essaient de lui parler raison, elle refuse de s'avouer vaincue. Lorsque la paix de Bucarest livre la nation roumaine, pieds et poings liés, à l'ennemi triomphant, la reine rougit de honte, frémit de rage, mais ne doute pas que la revanche ne soit prochaine.

En 1918, isolée, presque prisonnière, elle aperçoit néanmoins chez ses adversaires les premiers signes d'inquiétude, les premiers symptômes de faiblesse. Des nouvelles

filtrent à travers le réseau de surveillance dont elle est entourée. A partir du 18 juillet, Foch attaque sans relâche, marche de victoire en victoire. L'armée de Franchet d'Esperey reconquiert la Serbie. En septembre, la Bulgarie capitule. A la fin d'octobre, c'est le tour de la Turquie, suivie le 3 novembre par l'Autriche, le 11 par l'Allemagne.

Cela, c'est de l'histoire récente et qui déjà semble lointaine, mais toute chargée encore de souvenirs tragiques. Il en émane une force d'émotion singulière, lorsque, d'après les notes prises au jour le jour par la reine Marie, on imagine l'aspect que prenaient pour elle ces grands événements.

Où elle se montre fidèle à l'esprit sportif de sa race, c'est lorsque, voyant ses ennemis abattus, elle s'apitoie sur leurs malheurs. Pour un peu, elle s'en accuserait. On dirait qu'elle cherche à consoler les vaincus en leur montrant que les vainqueurs aussi connaissent l'affliction et les larmes.

Certes, elle se plaît à évoquer, avec un magnifique et légitime orgueil, le retour victorieux des souverains dans leur capitale, la chevauchée, sous les arbres de la Chaussée Kisselef dépouillés par l'hiver, du roi, de la reine, du prince Nicolas, du « cher vieux Berthelot » et, derrière eux, dans le soleil, les troupes roumaines et alliées, drapeaux déployés et trompettes sonnantes.

Mais ce n'est pas sur cette vision d'apothéose qu'elle achève son récit, c'est sur un souvenir douloureux : après la journée triomphale, elle se réfugie dans l'église de son palais de Cotroceni, sur la tombe du petit Mircea.

Un jour, peut-être, ajoutera-t-elle un épilogue à la prodigieuse aventure. Pour le moment, elle a voulu que la dernière phrase fût empruntée à l'Ecclésiaste : « J'ai vu tous les travaux qui se font sous le soleil. Et voici : tout n'est que vanité et poursuite du vent. »

RENÉ DE WECK.

DEUX POÈMES
ET UNE ODELETTE

—

CHOSE DU JOUR

Fuyons, sans plus tarder, la vapeur infernale
Que ce dragon affreux de son gosier exhale;
La valeur ne peut rien contre un air empesté.
. . . .
Ne laissons pas ainsi la victoire imparfaite;
Par le milieu des airs courons à leur défaite.
. . . .
Elevons-nous, mon frère, au-dessus des nuages.

PIERRE CORNEILLE,
La Conquête de la Toison d'or, acte V, sc. 5.

Sors, ami, de l'abîme où craintif tu rampais.
On menace, on est prêt; mensonge et simulacre.
Reste sourd aux rumeurs de meurtre et de massacre,
Car, même l'arme au poing, l'arrogant veut la paix.

Les contraintes du droit, prétextes qu'on s'invente,
Ne pèsent pas sur ses desseins de conquérant;
Il est le maître, il veut; ce qu'il veut, il le prend;
Il fait sonner sa force et brandit l'épouvante.

L'entière nation vouée à son appui
Frémit d'orgueil dès qu'il projette de l'estrade
L'éclat de sa puissance ou brame une bravade
Aux peuples fiers encore et dressés devant lui.

Chaque mot vise un but; sa grandeur sans scrupule
Malgré tous les « holà! » qui se déchaîneront
Suppute le profit à tirer d'un affront
Infligé, s'il lui plaît, au monde qui recule,

Qui renonce, et recule, et tremble, avec dégoût,
A voir toujours sanglant des hontes de naguère
Renaître et s'implanter le démon de la guerre,
Faucheur saoul de carnage, implacable et debout.

On veille, on se concerte, on arme, on se devance.
Tant d'hommes cantonnés, les plus jeunes, font corps
Obstinément avec la tranchée et les forts...
Jamais un assaillant ne rompra leur défense;

Un mur infranchissable, une herse de fer,
L'attente. A la frontière une armée est dissoute,
Comme, au large, d'avance est prête la déroute :
Croiseurs et torpilleurs, leur guet garde la mer.

Mais une attaque brusque! — et sur la ville inerte
Soudain le ronflement des moteurs d'avions :
Femmes, enfants, viellards... bombes, destructions,
Décombres, rien ne reste. Un effroi déconcerte

L'ample pays sanglé dans l'horreur. On s'enfuit
Loin des maisons, laissant les cadavres sans tombes
Et les cités... Les cieux sont crispés sous les bombes
Qui se croisent et qui s'emmêlent dans la nuit.

Et tu songes à ceux que tu chéris. L'angoisse
T'écrase l'âme à ce destin que tu pressens.
Quoi! nos travaux sont vains, nos efforts impuissants,
Il faut la guerre, et que toujours la haine croisse,

Il faut qu'on se haïsse, il faut semer la mort
Autour de soi, partout; il faut broyer la vie
Des faibles, des vaincus; à la terre asservie
Forger sa discipline, être brutal et fort!

O poète, prions « que Dieu nous vueille absouldre! »
Le courant t'engloutit où tu n'es qu'un fétu,
Un homme d'entre les hommes; redoutes-tu
Que le torrent t'enlève ou te brûle la foudre?

Or donc, que l'ouragan s'effondre un jour sur nous,
Succombons, le cœur haut et ferme. Notre tâche

Est de grandir, ami, par l'exemple, et le lâche
Seul étale sa peur ou fléchit les genoux.

Quiconque exige obtient, s'il persiste; un carnage
Risque au sang répandu d'amoindrir le butin;
Soi-même on s'affaiblit d'un triomphe incertain.
La Victoire, déesse indécise et volage,

N'accorde pas à l'arrogant mieux qu'une paix
Armée et menaçante; aucune n'est plus sûre.
Pourquoi risquer la guerre et tenter l'aventure?
— Ami, sors de l'abîme où, craintif, tu rampais.

Septembre 1936

—

L'OISEAU BLEU.

L'automne, la Seine et les saules
Que tu frôles
En t'élançant, martin-pêcheur,
Eclair soudain sur l'eau du fleuve
Où s'abreuve
Ton bec plongeant dans sa fraîcheur,

Entre les herbes du rivage
Ton plumage,
Azur et feu d'un frêle corps,
Clarté d'opale au crépuscule
Par qui brûle
Le buisson d'ombre dont tu sors,

Le pur silence de l'automne
Charme, étonne
Notre âme paisible, et se fond
Aux mille nuances de l'heure
Qui effleure
Nos rêves guettant sur le pont

Vers ce grand site de lumière
Calme, entière
Malgré la tardive saison,
Les champs, les bois, cette colline

Où s'incline
Et meurt en douceur l'horizon.

La nuit tâtonne, emplit l'espace,
Le vent passe,
Efface tout; à peine un peu
La Seine en la brume s'allonge
Sans qu'y plonge
L'oiseau rapide, roux et bleu.

—

LE BONHEUR

Un songe, disais-tu, rien qu'un songe; des nuits
Sans merveilles, des jours sans prestiges, détruits
Et reconstruits selon qu'une brise au feuillage
Frémit, s'enfle, s'apaise au soir, où se propage
Par l'unanime paix dont ruisselle midi.
Mais peut-être en l'air sourd guette un faune engourdi
Dans l'extase, et qui sache allumer aux ramures
Une joie en éclairs éparse et les murmures
De sources et d'oiseaux qu'élance vers les cieux
L'enthousiaste ardeur d'un cœur silencieux.
Il se sent embrasé de rêve et d'harmonie;
Il est l'aurore, il est la flamme; il communie
Avec tout ce qui passe et chante, avec l'Amour.
Il se dresse. Il hésite et revient, tresse autour
De la fuite d'une Heure frêle la guirlande
Vaporeuse de fleurs flexibles qui s'épande
A ses pieds, s'efforçant d'entraver de nœuds doux
Et très souples l'élan ailé de ses genoux
Et d'immobiliser leur danse et leur lumière.
— « Arrête-toi! Suspends ta course coutumière.
Tu t'envoles! Les dieux te pressent sans répit... »
Le faune, déçu, las, dans l'ombre se tapit,
Ferme les yeux, renonce à ses désirs, et plonge
Aux eaux mornes de sa stupeur. Etait-ce un songe
Ou non, l'affolement des sens, cette clarté?

Le temps s'écoule. Il se réveille, et, tourmenté
Par la sève qui gonfle ses veines, redresse

Le torse, ouvre les bras à la fausse caresse
Des feuilles ou du vent qu'il frôle et qu'il poursuit.
Elle est là, l'Amoureuse! Il la voit. Elle fuit
Et danse... Aucun regard vers lui, qui l'idolâtre.
— « Je te maîtriserai, nymphe ardente et folâtre,
Enfant rieuse et grave, experte aux trahisons! »
Hélas, mêmes transports, mêmes jeux. Les saisons,
L'heure, l'une après l'une, à jamais sont passées.
N'est-ce qu'un songe, un bref frisson dans nos pensées,
Rien de plus, cette écume, un souffle, rien de plus?

Mais, alerte! La lune anime le talus.
Regarde, espère, sors de la fosse où tu sombres,
Echappe aux ossements sans fièvre, aux vains décombres,
Aux hontes de l'oubli hanté par le néant.
Un fil d'azur à lui sur l'abîme béant;
Faune, renais à ton destin, aime et désire!
L'Heure, une vision enchantée, un sourire
Qui s'offre, la promesse en fête, juin en fleurs,
Cet éblouissement sensuel des couleurs
Mouvantes, les eaux vivaces, les fruits, les herbes,
Et de pleines moissons, des corbeilles, des gerbes
D'épis, et l'or juteux des grappes, un sein nu
Parmi les lys teintés de rose, l'ingénu
Rire qui glisse, heureux, des yeux au coin des lèvres
Dans la pénombre... Et tu bondis, et tu t'enfièvres,
O vertige, ô parfums, délices vierges! Rien
Qui ne cède, rien qui d'un souffle aérien
Ne te saisisse, et ton étreinte tient un monde,
Ame et chair, fusion absolue et profonde,
Don de soi, fol échange, appétit, pourpre, orgueil!
O Faune, tout aimer, être aimé! Nul écueil,
Nul naufrage : la mer à l'infini, des voiles,
La splendeur impalpable et fixe des étoiles...
Souviens-toi, Faune; sois fidèle, avec ferveur,
A tes songes. Et vis pensif. — Tel le bonheur.

ANDRÉ FONTAINAS.

PONCTUATION ET POÉSIE

—

On sait que, depuis une vingtaine d'années, certains poètes ont pris l'habitude non seulement de supprimer les majuscules au début des vers, mais aussi, dans l'intérieur des vers, tout signe de ponctuation.

La suppression d'une ornementation typographique comme la majuscule, survivance, sans doute, de l'époque où les miniaturistes décoraient et doraient certaines lettres initiales, n'a qu'une valeur visuelle tout à fait indifférente à la compréhension du texte, tant que chaque vers occupe à lui seul une ligne. Quant à la suppression de la ponctuation, H. S. raconte dans l'*Œuvre* du 5 février 1935 qu'Apollinaire la justifiait ainsi :

C'est une nouveauté, dit-il. Il m'a paru que la ponctuation alourdissait singulièrement l'essor d'un poème. Celui-ci d'un seul trait poursuit sa course ailée. Evidemment on ne comprend pas. Mais n'est-ce pas, cela n'a aucune importance. Rien ne doit arrêter la marche libre du vers. Une virgule, un point, n'est-ce point là l'obstacle où la pensée se heurte? J'ai supprimé la ponctuation.

Et il était « parfaitement visible, ajoute H. S., qu'Apollinaire ne pensait pas un mot de ce qu'il disait » (1).

Je n'en suis pas si sûr, car l'auteur de *Calligrammes* paraît avoir été plus visuel qu'auditif ou verbo-moteur. Et il est certain que, contre les signes de ponctuation les yeux butent. Et cela d'autant plus que les poètes ne

(1) Il paraît qu'Apollinaire aurait rendu la première épreuve d'*Alcools* (édition du « Mercure de France ») régulièrement ponctuée. Mais en rendant la seconde, il demanda la suppression totale de la ponctuation.

savent pas le plus souvent si leurs signes marquent des arrêts de la voix ou des arrêts de la pensée, et que leur ponctuation écrite est souvent déficiente ou arbitraire. Mais les poètes qui suppriment une ponctuation réfléchie et juste se privent d'un procédé commode, élaboré au cours des siècles, en vue de faciliter la communication, par l'écriture, des écrivains et du public.

Il est certain que si Victor Hugo avait écrit sans le ponctuer ce vers de la *Légende des Siècles :*

> J'ai tout, le temps, l'esprit, hier, aujourd'hui, demain,

Il aurait proposé au lecteur une énigme incompréhensible (2).

Mais ce cas limite est rare. Après quelques instants d'hésitation, de déchiffrement, le lecteur sépare mentalement les divers moments de la pensée qu'aurait dû lui indiquer la ponctuation écrite, ou supplée à ses insuffisances, et comprend.

Quant à l'auditeur, par quels moyens le lecteur à haute voix, le diseur ou l'acteur, lui font-ils sentir les divers moments ou nuances de la pensée, qui, par leur déroulement successif, donnent le sens total des grandes divisions d'un poème?

Par le rythme, qui, image matérielle du mouvement de la pensée, bat la mesure du vers en posant ses accents sur les arêtes du sens.

Dans les cas les plus simples, dans les cas de rythme le plus carré, ces accents sont à la fois de *durée*, de *hauteur* et d'*intensité.*

Prenons cet exemple de Hugo, *Les Pauvres Gens,* vers 26 :

> Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,

Le tracé phonétique donne :

(2) M. Henri Sensine raconte, dans son ouvrage : *La Ponctuation en français,* Payot, Paris, 1930, qu'un paysan ayant été condamné à mort demanda sa grâce au Roi. Celui-ci jugeant la faute vénielle, dicta à un secrétaire l'ordre laconique suivant : « Grâce, pas pendre ». Mais le secrétaire ayant écrit : « Grâce pas, pendre », le pauvre diable fut pendu.

	Lwi		sœl		ba	tu	de	flô	ki
Durée :	41	7 50	55	7 30	22	24	17	47	18
Acuité	200 280		240 280		200 260	340	300 340	360 360	320
Intensité	5 35		20 45		25	70	80	85-200	90

tu	jur	sœ	r(œ)	for	m(œ)
18	30	15	17	58, 7	29
340	280 360	320	290 340	320-360	360 360
90	200	80	80	155-255	

Ici les accents de *durée*, de *hauteur* et d'*intensité* (2) frappent ensemble les syllables *Lwi, sœl, flo, jur form* (œ). Mais, dans beaucoup d'autres cas la *durée* seule bat la mesure, et la *hauteur* et l'*intensité*, par leurs jeux sur, et autour, de la durée, apportent au rythme poétique les éléments de variété qui lui feraient défaut si la concomitance des accents écrasait sans cesse le poème sous sa carrure (4).

Quand la *durée* a accompli sa fonction, en quelque sorte mécanique, qui est de séparer les groupes rythmiques, les plus simples mouvements de la pensée, de marquer la subordination de certains d'entre eux aux autres, le rythme et ses nuances est perçu.

C'est là une ponctuation élémentaire, que l'écriture est loin de marquer toujours par des signes. Dans l'exemple précité, il n'y a que deux virgules : après *lui* et *seul*. Et cependant le rythme fait ressortir l'existence de trois autres groupes rythmiques (dont les sommets se trouvent sur *flots, jours, form*(*ent*) et qui n'ont pas besoin d'être séparés visuellement des autres groupes pour être sentis comme groupes. Mais en dehors des groupes, un texte montre de nombreux plans de pensée

(3) Dans ce tracé, les accents de durée = —, de hauteur = O, d'intensité = Δ. En alphabet phonétique, *lwi* = lui, *sœl* = seul, *ki* = qui, *de* = dés, *fló* = flots, *tu* = tou, *jur* = jour, *sœ* = se, *œ* = *e* dit muet. Les chiffres du tracé représentent, pour la *Durée* des centièmes de seconde, pour l'*Acuité* le nombre de vibrations simples à la seconde et, pour l'*Intensité*, la distance en mètres à laquelle le son est perçu.

(4) Voir mes articles : « Le Vers français d'après la Phonétique expérimentale » et « Sur la Technique du Vers français », *Mercure de France*, 1er août 1912 et 16 juillet 1914.

qui doivent être indiqués à l'auditeur par des flexions de voix que l'orthographe dicte aux lecteurs par des signes de ponctuation : virgules, points, points et virgules, deux points, points de suspension et d'exclamation, d'interrogation, tirets, parenthèses. Cette ponctuation, le lecteur la transmet à l'auditeur au moyen des sommets de l'*acuité* ou de l'*intensité* concomitants, et dans de nombreux cas de l'*acuité* seule. C'est ce que les tracés montrent avec évidence, révélant que l'instrument le plus sensible dont dispose la voix humaine pour marquer la suspension de la pensée, donc l'interrogation, les parenthèses, les incises, les vocatifs, etc., est l'accent d'*acuité*.

La *durée* et l'*intensité*, dit Georges Lote (5) ne « jouent qu'un rôle secondaire et presque négligeable » pour indiquer les parenthèses, les incises, ou les vocatifs « qui coupent la subordination syntaxique et traversent un développement. Si le diseur veut faire sentir que l'ordre naturel des mots se trouve dérangé par l'introduction d'un de ces éléments », il abaisse la voix sur le début de la parenthèse ou de l'incise, « à la fin desquelles la voix peut se retrouver au même niveau que le dernier accent musical dont leur syllabe initiale est précédée ». La mélodie du langage marque aussi les conclusions par une descente de la voix et ici aussi les éléments de *durée* et d'*intensité* peuvent renforcer l'accent de hauteur, mais ne sont pas toujours concomitants. Bref, par des montées et des descentes, qui n'ont jamais une valeur fixe, mais dont l'auditeur sent parfaitement les valeurs relatives, l'intonation, toujours fonction du sens, traduit les plus minimes nuances de la pensée. Et cela sans être jamais esclave du signe écrit, c'est-à-dire sans qu'il soit nécessaire que le poète ait indiqué la ponctuation ou si par négligence ou mode littéraire il l'a omise dans son texte.

Cependant à cette ponctuation écrite et non écrite, ne correspondent pas seulement de simples sommets sonores, des variations dans l'*intonation*, l'*accent temporel*

(5) *L'Alexandrin d'après la Phonétique expérimentale*, p. 90, librairie E. Droz, Paris.

et l'*intensité*. On a vu que, dans le vers de Hugo cité ci-dessus, les deux premiers accents portant sur *lui* et sur *seul,* et l'accent final du vers portant sur *form*(*ent*) sont suivis sur le tracé du signe 7 accompagné des chiffres 50, 30 et 29. Ce qui veut dire que pendant 50, 30, 29 centièmes de secondes, les styles des instruments d'enregistrement sont restés à l'état de repos, constatant ainsi une pause, un *silence* pendant lequel il ne s'est produit aucune émission de voix.

« De même que les silences font partie du rythme musical au même titre que les notes, il se peut qu'en amitié il soit bon parfois de se taire un temps. » Cette sentence de Gœthe est-elle seulement une belle image, ou correspond-elle plus à une réalité poétique qu'à une réalité musicale (6)? Bien des théoriciens l'ont prétendu, et cela a pu paraître vrai à une époque où aucun instrument de mesure ne permettait une vérification précise de leurs intuitions auditives (7).

Certains croyaient que le silence rendait longue la syllabe à laquelle il succède. D'autres, comme Sully Prudhomme, croyaient qu'il y avait une pause très petite entre chaque mot, une autre plus considérable entre chaque groupe rythmique. Il suffit de regarder un tracé phonétique d'un vers quelconque pour voir qu'il n'y a jamais de silence entre les mots d'un groupe rythmique, et que, s'il y a des pauses entre certains mots, il y a de nombreux cas où les mots ne sont séparés par aucune pause.

Pour Becq de Fouquières, le silence ou pause correspond au temps *d'aspiration* pendant lequel le diseur renouvelle la provision d'air nécessaire à l'émission de la voix. C'est là qu'il faudrait voir le principe fondamental

(6) Il semble en effet téméraire de dire, dans une langue exacte, que le *silence*, qui est un magnifique moyen d'expression, appartient au rythme musical.

(7) Et malgré tous les moyens de vérification dont nous disposons aujourd'hui, le silence est considéré encore comme élément du rythme poétique par certains « hardis captureurs de l'Hydre poétique » moins physiciens que métaphysiciens. « Ce que la science des rythmes appellera vers, c'est une unité naturelle comprise entre deux silences consécutifs. » Pius Servien, *Les Rythmes comme Introduction physique à l'Esthétique*, p. 199. Boivin, Paris, 1930.

du vers français, lequel est réglé sur le temps de l'expiration.

> Le vers, unité de mesure du langage poétique, dit-il, est le nombre de syllabes émises par la voix dans le temps de l'expiration, et chaque vers est séparé du suivant par le temps aspiratoire, temps muet, si court qu'il soit.

Ce temps expiratoire paraît à Claudel, lui aussi, la mesure du vers, ou plutôt de son vers, qui le plus souvent a beaucoup plus de syllabes que le grand vers français traditionnel, l'alexandrin, et s'étire le plus souvent en versets de plusieurs lignes.

> J'inventai ce vers qui n'avait ni rime ni mètre,
> Et je le définissais dans le secret de mon cœur cette fonction double et réciproque
> Par laquelle l'homme absorbe la vie, et restitue, dans l'acte suprême de l'expiration
> Une parole intelligible.

Malheureusement la physiologie et la phonétique expérimentale sont loin de confirmer cette magnifique affirmation.

D'abord de quel balancement du souffle s'agit-il? Du mouvement aspiratoire-expiratoire de l'homme au repos, ou de l'homme qui déclame, ou de l'auditeur dont la parole intérieure mime, sans qu'il s'en aperçoive, la respiration de celui qui déclame?

Si pour l'homme au repos, l'aspiration et l'expiration, sensiblement égales en durée, ne durent qu'environ trois secondes qui correspondent à peu près à la durée moyenne de l'alexandrin, pour l'homme qui déclame elles deviennent inégales, l'aspiration étant brève, parfois presque instantanée et l'expiration se prolongeant d'autant plus. Il existe des exemples d'expiration pouvant durer près de 15 secondes. Dans une déclamation normale, sans aucun souci de régler le souffle et sans gêne, elle dure environ 7 à 8 secondes. Or, comme les alexandrins ne sont pas du tout isochrones et durent non uniformément 3 secondes, comme le croyait Becq de

Fouquières, mais s'échelonnent, d'après G. Lote, entre 1 seconde 75 et 6 secondes 12, une émission de voix peut couvrir la durée de deux ou trois vers. C'est ce que confirme l'expérience montrant plusieurs centaines d'alexandrins prononcés sans que leur accent final ni leur rime, soient accompagnés de silences. Elle montre de plus que le silence ne tombe pas forcément à la césure, et qu'il est possible de respirer ailleurs qu'à la césure et à la rime, que le silence, enfin n'apparaît jamais entre deux groupes rythmiques fortement unis par le sens. Bref, le silence apparaît plus ou moins fréquemment, et à des places qui ne peuvent être déterminées à l'avance (8). De sorte que lui manquent ces éléments de permanence, cette périodicité, ces retours qui sont la caractéristique même du rythme. *Le silence ne peut donc remplacer l'accent comme élément essentiel du rythme,* qui lui seul, du moins par ses accents de *durée,* apparaît à des intervalles sinon isochrones, du moins assez fréquents et assez rapprochés pour jouer un rôle ordonnateur.

Quel rôle joue donc le silence dans le poème puisqu'il n'est pas rythme, et ne peut comme les montées et descentes de voix indiquer à lui seul la ponctuation écrite ou non écrite?

D'abord son rôle est essentiellement physiologique, dans la plupart des cas. Il est un temps dans le mouvement de la soufflerie, qui met en branle tout l'appareil producteur de la voix. Il accompagne ensuite toutes les fortes intensités vocales, lorsqu'après un violent effort d'expiration les poumons, brusquement vidés, ont besoin de renouveler leur provision d'air, comme dans ce vers d'*Andromaque :*

(8) Il en est de même pour le verset claudélien. Quelques expériences de diction montreront que ce n'est pas à la fin de chaque fragment du verset cité page 491 que se termine l'expiration et que se trouve le silence inspiratoire. Chaque diseur choisit la place qui lui paraît la plus propice à sa respiration, sans que le sens soit déformé. Pour mon souffle, le verset ne comporte que trois silences, qui se placent après la 14e syllabe du 2e fragment (cœur), après la 21e syllabe du 3e fragment (vie) et la dernière syllabe du dernier fragment (intelligible). Le temps expiratoire a donc couvert 28 syllabes la première fois, 18 syllabes la seconde fois, 24 syllabes la troisième fois, soit un peu plus, un peu moins, et le même nombre de syllabes que deux alexandrins.

Quoi? Sans que ni serment ni devoir vous retienne,

dont le tracé montre le mot *quoi* durant 44 centièmes de seconde suivis d'un silence de 104 centièmes de seconde, lesquels ont été utilisés pour l'inspiration. Mais 104 centièmes de seconde ne sont pas indispensables au remplissage des poumons, et de nombreux exemples montrent des silences aspiratoires d'une durée beaucoup moindre, par exemple 50, 30, 29 centièmes de seconde comme dans le vers de la *Légende des Siècles* analysé ci-dessus, pages 487-8. De plus de nombreux exemples montrent de petites pauses d'une durée inférieure à 20 centièmes de seconde, durée insuffisante pour une reprise d'haleine.

Ici la cause du silence n'est point physiologique ou uniquement physiologique. C'est l'effort volontaire ou involontaire que fait le poète ou le diseur pour ajouter quelque chose en vue d'un effet intellectuel ou affectif, à l'importance de l'accent.

C'est que, si le silence n'a pas une valeur rythmique, il y a dans le vers des moments plus favorables que d'autres à la reprise du souffle, d'autres où, pour des raisons d'émotion ou d'insistance, le flot expiratoire est légèrement suspendu. Ces moments sont ceux où se termine une des grandes divisions du sens. C'est pourquoi le silence se rencontre très fréquemment aux points, et points-et-virgules, aux deux points. On le retrouve aussi aux virgules quand elles correspondent à un arrêt important de la pensée. On le rencontre encore quand, même sans signe écrit, il y a séparation ou forte suspension de sens. Dans tous ces cas, et surtout lorsqu'il apparaît après un accent *d'intensité* comme dans les exclamations et les interrogations, il complète le rôle des accents qui suffisent à eux seuls à indiquer les arêtes du sens, et les double, les renforce. Il est un des éléments par lequel la voix humaine manifeste la gradation, les sursauts, les reprises, l'agitation des sentiments, les nuances les plus fines de la pensée. Il a une *valeur expressive* que j'aurai, je l'espère, l'occasion d'étudier un jour.

ANDRÉ SPIRE.

LA RONDA

OU

LE RETOUR A LA TRADITION

—

Parmi les écrivains italiens qu'on peut considérer comme arrivés aujourd'hui à leur pleine maturité, comptent ceux qui formèrent jadis le groupe de la « Ronda ». Très caractéristique déjà dans son aspect extérieur, qui rappelait celui des périodiques d'il y a cinquante ou cent ans, la revue littéraire romane, *La Ronda,* dirigée par Aurelio Saffi et Vincenzo Cardarelli, joua un rôle assez important dans la vie littéraire italienne des premières années d'après guerre.

Tandis qu'une partie des écrivains jeunes recherchaient la faveur du grand public avec des livres d'une extrême banalité, et que d'autres tâchaient de s'imposer à l'attention des critiques par des œuvres d'une factice originalité, un certain nombre d'auteurs encore peu connus, — parmi lesquels il faut citer comme les plus doués Riccardo Bacchelli, Antonio Baldini et Emilio Cecchi, — ont voulu réagir contre le manque de discipline, le désordre et une certaine facilité de plume, caractéristiques de l'époque. Ils se sont groupés autour de la revue *La Ronda* et ont lutté pour bannir le débraillé littéraire, très répandu alors en Italie. Les écrivains de la « Ronda » ont combattu l'imitation fade des écrivains étrangers à la mode, pour rappeler la grande tradition italienne du passé et les responsabilités qu'elle impose à nos littérateurs d'aujourd'hui.

Tout en prenant Giacomo Leopardi, le plus grand peut-être de nos poètes lyriques, comme leur idéal suprême, les rondistes s'occupèrent plutôt de problèmes de forme,

sans s'engager dans la création d'une grande œuvre, soit romanesque, soit poétique. Ils excellèrent surtout dans le « frammento » ; les trois volumes d'essais lyriques d'Emilio Cecchi, et les écrits d'Antonio Baldini en sont les meilleures preuves. Leur plus grand mérite est au fond d'avoir réclamé de l'écrivain un sens très aigu des exigences morales de son métier.

Par le fait même qu'ils se sont adonnés surtout aux problèmes de la forme, il était très difficile pour eux de se faire connaître, tant au grand public qu'à l'étranger. La raison en est évidente; à part quelques morceaux choisis, l'œuvre d'un Cecchi ou d'un Baldini est intraduisible, car, traduite dans une autre langue, elle perd son arome et sa saveur. Le seul qui parmi les rondistes fait une exception à cette règle est Riccardo Bacchelli. Alors que les autres sont restés presque tous où ils en étaient il y a quinze ans, Bacchelli, s'intéressant surtout aux problèmes moraux de son temps, a témoigné dans ses livres d'une évolution continuelle. Evolution d'autant plus importante qu'elle correspond à un effort toujours renouvelé pour acquérir la maîtrise complète dans la construction et l'élaboration du roman.

La figure morale de Bacchelli, dès ses premiers livres jusqu'à la publication de son dernier roman, *Oggi, Domani e Maï*, qui est de beaucoup son livre le plus important, reste toutefois, dans ses lignes essentielles, presque entièrement inaltérée. Le goût pour l'ordre, le respect de la tradition, sont chez lui innés et inébranlables. Né et élevé à Bologne, la ville universitaire, où le culte des classiques et de la tradition de nos grands écrivains du xv[e] et du xvi[e] siècle sont les plus en honneur, Bacchelli s'est formé une personnalité dans laquelle, malgré le vif intérêt pour les problèmes sociaux, moraux et historiques de notre époque, on retrouve les traits caractéristiques de nos humanistes. Une acceptation complète et saine de la vie, un goût marqué pour les joies de l'esprit, ainsi que pour les joies de la chair, un nationalisme de formation intellectuelle, qui se réclame même d'un très vif régionalisme de tradition, une attitude respectueuse entremêlée

d'ironie à l'égard du pouvoir constitué de l'Etat, un sens religieux qui, sans manquer de sincérité, est plutôt extérieur et exclut l'élément mystique, voilà les traits les plus saillants et les plus faciles à discerner de cette personnalité. Cette attitude peut ne pas paraître très originale, mais elle a pour un tempérament tel que celui de Bacchelli le grand avantage de lui donner des bases solides et indiscutables, sans nullement gêner son jugement ni son esprit dans le nombre presque infini des problèmes particuliers qu'on rencontre sur son chemin. Car les esprits de la famille de Bacchelli empruntent leur valeur surtout au détail: c'est là qu'ils expriment leur plus vive, leur plus savoureuse originalité.

Dans sa période de jeunesse, Riccardo Bacchelli s'est essayé dans plusieurs voies, en écrivant tantôt des drames néo-classiques, comme *Spartaco e gli Schiavi,* tantôt en se proposant comme poète lyrique dans un recueil original de poésies, publié sous le titre *Amore di Poesia.* Mais ce fut un long conte philosophique, *Lo sa il Tonno,* qui lui permit de manifester en plein son talent de narrateur et son tempérament de moraliste. Il y donne sous forme d'allégorie, dans un récit sur la vie des poissons, écrit avec une ironie très fine, une critique de nos goûts et de nos passions. Il faut toutefois remarquer que l'influence de Leopardi et de ses *Paralipomeni della Batracomiomachia* y est évidente.

Entré dans cette voie il découvrit bientôt que, justement dans le roman, son talent pouvait s'épanouir dans toutes ses possibilités, et surpassant l'étrange préjugé des écrivains de la « Ronda », qui considéraient le roman comme un genre littéraire inférieur, il publia *Il Diavolo al Pontelungo,* un roman historique de vastes dimensions, qui, à cause du thème choisi et de la personnalité de l'auteur, produisit au moment de son apparition une certaine sensation dans les milieux littéraires italiens.

L'argument de *Il Diavolo al Pontelungo,* c'est l'émeute socialiste de Bologne en 1878, inspirée par le nihiliste russe Mikhail Bakounine et conduite par le révolutionnaire italien Andrea Costa. En choisissant comme prota-

goniste de son roman Bakounine, et en peignant la vie oisive et inutile que ses adeptes et lui mènent dans une propriété près de Locarno, en Suisse, Bacchelli a voulu flétrir le faux idéalisme de ces révolutionnaires qui, tout en parlant toujours de leur amour pour le peuple, trouvent sans s'en douter, dans leur attitude anarchique, surtout un prétexte pour se soustraire à leur devoir d'hommes et des citoyens.

Mais si cette impression est très sincère et justifiée par le récit, il faut souligner qu'en réalité tout le charme du livre réside dans la charmante fantaisie qui brode autour du thème principal nombre d'épisodes particulièrement vifs et touchants. En réalité, on sent bien qu'à travers les discussions et les palabres de ses révolutionnaires, c'est leur humanité que l'auteur tâche de cueillir d'une façon très fine et discrète, entre la sympathie et l'ironie. Il y a, dans son attitude à l'égard de la fantasque extravagance de Bakounine, comme dans les aventures de ces héros dans le doux pays de Romagne, une douceur poétique et une compréhension humaine tout à fait spontanée et captivante.

Dans la seconde partie du roman, là où l'auteur parle de l'émeute de Bologne, nous trouvons même des pages d'une grande vivacité, où nous pouvons déjà noter le goût de Bacchelli pour la fresque historique. Le roman, dans son ensemble, n'était toutefois pas complètement réussi, car la composition en était encore faible, notamment dans la première partie où des conversations longues et souvent ennuyeuses entre les anarchistes entravent le développement du récit. Malgré ces réserves, *Il Diavolo al Pontelungo* était un livre remarquable, digne de l'intérêt qu'il a soulevé, même en dehors de l'Italie.

La composition est encore, dans son second roman, *La Città degli Amanti,* le point le plus faible. On pourrait dire que les trois parties de ce livre n'ont pas beaucoup à faire l'une avec l'autre; elles n'auraient pu être publiées séparément comme trois récits différents. C'est surtout le cas de la seconde partie, « Cecchina Gritti », où l'auteur, en contant un épisode de l'invasion autri-

chienne dans la plaine vénitienne, a écrit les pages les plus belles que la guerre ait inspirées aux écrivains italiens. L'épisode de « Cecchina Gritti » est d'un réalisme exempt de toute rhétorique et de toute sentimentalité. C'est un réalisme qui, n'étant ni plat ni banal, souligne les misères physiques et morales de la guerre et fait leur place aux sentiments nobles et humains que trop d'écrivains de guerre ont négligés dans leurs récits.

A côté de ce fragment qui peut être considéré comme une des meilleures choses de Bacchelli, il y a malheureusement la première et la troisième partie, très peu réussies. Elles peuvent être indiquées comme documents de l'esprit de Bacchelli, qui se prononce ici pour la première fois ouvertement contre la société et la civilisation de notre temps. Il le fait, dans la première partie, en donnant une satire violente et injuste de l'Amérique, et dans la troisième partie en peignant le tableau d'une ville moderne imaginaire où, sous le masque de l'intérêt social ou scientifique, tous les pervertis et les érotomanes de nos jours se trouvent réunis dans une bien triste compagnie. J'ai dit satire, mieux vaudrait parler de parodie, car ces pages manquent de la légèreté ou de la précision indispensables à une œuvre satirique. A cela près, on doit constater que Bacchelli connaît mal son sujet et fait une étrange mixture du méthodisme, de la théosophie et du freudisme, accordant trop de place aux perversions sexuelles, en elles-mêmes peu intéressantes. L'idée de Bacchelli était néanmoins de montrer comment la mode et le snobisme des religions et des idéalogies nouvelles tue le véritable et simple sentiment religieux. De même, le déchaînement effréné des instincts sexuels tue l'amour et abolit la passion.

Ce dernier thème semble l'avoir obsédé, car il y est revenu dans le roman *Una Passione Coniugale*. Il ne s'agit plus ici de satire, mais d'une étude psychologique d'une passion sensuelle entre deux jeunes époux, qui s'exaspère et tourne à une espèce de folie. Le sujet était des plus délicats et parfois même des plus scabreux. Il s'agissait de nous faire accepter les complications psychologiques

d'une femme qui, atteinte d'une maladie incurable, s'adonne avec rage et désespoir à une passion érotique pour s'attacher à la vie, et attacher de cette manière à elle son mari. Ce dernier se laissera à son tour dominer complètement par cette passion maladive, de telle façon que, quoique jeune et sain et plein de possibilités, il ne trouvera, après la mort de sa femme, autre issue que le suicide.

On doit regretter en général que Bacchelli ait traité son thème d'une façon un peu trop simple et primitive, trop dogmatique surtout, là où plus de souplesse eût été nécessaire. Ce qui n'empêche que, dans maintes pages admirables et surtout dans le personnage d'Agata, une parente chaste et religieuse, qui suit de près le développement du drame et en considère les conséquences funestes quant à la vie terrestre et, de son point de vue strictement catholique, horribles quant à la vie future, Bacchelli a su prouver une fois de plus la forme de son talent. Agata est une figure vivante, bien observée et bien dessinée. C'est elle qui prononce d'une certaine façon le jugement définitif sur cette trouble aventure. L'amour charnel, porté au paroxysme, fait oublier l'amour pour le Créateur, et la soif de se donner sans limites à une passion porte, même s'il s'agit d'une passion pure, à une évaluation excessive de la vie terrestre qui constitue un péril pour le salut de l'âme.

Entre *Una Passione Coniugale* et son dernier roman, *Oggi, Domani e Mai*, considéré comme son livre le plus important jusqu'à présent, Bacchelli a publié *La Congiura di Don Giulio d'Este*, une remarquable monographie historique où il dresse un tableau de la Renaissance à Ferrare, en déployant dans l'étude d'une société, qu'il observe sans préoccupations polémiques, et dans la recherche des causes et effets, tous ses talents d'historien précis et de moraliste, qui ne s'est jamais contenté d'observer seulement l'aspect extérieur des choses.

L'origine de cette vaste étude a été tout simplement le désir de justifier la mémoire de Ludovico Ariosto de l'accusation de flagornerie envers le duc de Ferrare et toute

la Cour des Este. Il a cherché à établir la véritable situation morale d'un poète tel que le père de l'*Orlando Furioso,* non seulement à l'égard de son prince, mais aussi envers toute la société et la vie politique qui l'entourait. De là à instituer une véritable enquête sur les caractères et les mœurs de ce temps, sur les idées et la vie politique d'une cité italienne de la Renaissance, il n'y a qu'un pas. Bacchelli l'a franchi avec une heureuse audace, et sa description de la conjuration de Don Giulio d'Este contre son frère Alphonse, duc de Ferrare, est à la vérité un essai complet sur les ressorts apparents et cachés de la politique du duché de Ferrare, en même temps qu'une admirable galerie de portraits où tant de personnages pittoresques et intéressants sont pris sur le vif, en leur humanité profonde.

Il est à remarquer que, dans ce livre, le talent de narrateur de Bacchelli s'accorde parfaitement avec sa tâche d'historien et avec ses ambitions les plus chères de moraliste. Car, en effet, comme nous l'avons déjà dit, Bacchelli dirige toute son œuvre de romancier de livre en livre, vers une sorte de tableau des passions et des mœurs contemporaines. Et c'est justement son dernier livre, *Oggi, Domani e Mai,* l'œuvre la plus achevée et de beaucoup la plus importante qu'il nous a donnée jusqu'ici dans cette direction. Si nous disons que *Oggi, Domani e Mai* est le plus important des livres de Riccardo Bacchelli, ce n'est pas seulement parce que ce roman est le plus riche en personnages et le mieux composé, mais parce que la personnalité artistique et morale de Bacchelli s'y révèle mieux qu'ailleurs. L'auteur a laissé cette fois-ci le symbolisme et les intentions satiriques de côté, pour dresser un tableau réaliste, âpre et puissant, d'un monde qu'il a pu observer et étudier de près dans toutes ses particularités.

Riccardo Bacchelli a placé au centre de son roman un jeune couple, Fabio et Emilia Anceschi; il raconte en premier lieu l'histoire de leur mariage en groupant autour d'eux la petite société qu'il dépeint. L'auteur a concentré tout son effort sur Fabio. Fabio Anceschi appartient à

la génération de ceux qui, au seuil de leur vie, se sont trouvés arrachés à leur existence quotidienne par la guerre. D'un caractère sérieux, avec un penchant pour l'idéalisme, il n'a pas hésité à contracter un engagement volontaire et il a fait son devoir jusqu'au bout avec simplicité et conviction. La guerre finie, il s'est trouvé perdu, désorienté, car son caractère noble l'empêchait de se joindre à la foule de ceux qui, sans scrupules, tâchaient de satisfaire leur avidité et leur soif de plaisirs. Resté un peu à l'écart, il a vainement tâché de réaliser dans une certaine mesure son idéal de justice sociale et politique. Dépourvu d'une foi, d'une profonde conviction et même d'un programme politique d'action à peu près précis et réalisable, il a fini par abandonner le terrain de la lutte pour s'adapter à la vie quotidienne en acceptant un emploi quelconque. Jusqu'à son mariage, la vie de Fabio est celle d'un homme moyen, animé des meilleures intentions, soucieux de sa dignité personnelle, mais trop vague et abstrait dans ses principes pour pouvoir les traduire en actions dans la vie réelle. L'histoire de son mariage se déroule sur le même plan. Il n'y a rien d'exceptionnel ni dans la rencontre des jeunes gens, ni dans leur mariage. L'intérêt, la force du récit, c'est justement dans cette absence d'éléments exceptionnels qu'on les trouve. Fabio et Emilia, quoique bien individualisés, peuvent très bien représenter la situation et la destinée d'un grand nombre de personnes dans notre société d'après-guerre. Il est tout à fait naturel, — même trop naturel, c'est là le point! — qu'une jeune fille comme Emilia, riche, gâtée, jolie et, somme toute, superficielle, tombe amoureuse d'un homme tel que Fabio, lequel, par son attitude dédaigneuse et par sa conduite héroïque à la guerre, se détache du monde qu'elle fréquente d'habitude. Mais cet amour, passionné et impétueux dans ses débuts, ne peut se soustraire au sort commun de toutes les unions fondées presque exclusivement sur une sympathie occasionnelle et sur l'enthousiasme sensuel, si vifs soient-ils. Au fur et à mesure que les années s'écoulent, Emilia se détache insensiblement d'un homme qu'elle a admiré superficiellement,

mais dont elle n'arrive pas à saisir les ressorts secrets, tandis que Fabio, de son côté, ne fait aucun effort pour lui révéler l'intérieur de son âme. Il en découle, du côté d'Emilia, une facilité et un penchant à la coquetterie, qui la conduira à chercher ailleurs son bien, — de la part de Fabio une exaspération sensuelle inassouvie qui se substitue à l'amour et le pousse en même temps au dégoût et à la jalousie.

De là ce qu'on peut appeler la faillite de ce couple, que l'atmosphère dans laquelle l'histoire se déroule souligne. Car Fabio a des associés et des amis. Il y a Giovannino Crevascoldi, son vieux camarade de la guerre, qui se jette dans des affaires de plus en plus douteuses, a de la chance d'abord, mais tombe aux mains d'une femme criminelle, dont il ne sait pas se défendre, et qui le pousse à la déchéance la plus extrême. Il y a l'ingénieur Limido, brave homme assez terne, dont la femme, Giannina, délicatement vertueuse, a à se défendre contre les savantes et impétueuses tentatives du riche banquier juif Manasse Gallico. Elle lui résiste et triomphe, mais paie sa victoire d'une sombre mélancolie à laquelle le retour de Milan à son petit pays de la Brianza donne presque la couleur d'une défaite. Non pas qu'on ne puisse trouver dans le roman de Bacchelli que des images de tristesse. Ces aventures mêmes ont, et parfois assez longuement, ce que l'auteur appelle leurs « beaux jours » — et *I giorni belli*, c'est justement le titre d'une partie de ce livre.

C'est même là que Bacchelli a trouvé ses pages peut-être les plus heureuses sinon les plus profondes; et la vie de Giannina pendant une automne de chasse dans ce château de la douce Brianza, les premières années de l'amour de Fabio et Emilia, et ces longues parties de canotage sur le grand canal du Naviglio, avec Marchino, le jeune champion d'aviron, que Fabio entraîne, tous ces épisodes charmants et délicats donnent au tableau de Bacchelli un accent de vérité, et même de sérénité, qui ne s'oublie pas.

Mais cette impartialité même à l'égard de la vie, qui est peut-être la caractéristique des grandes œuvres, aide à la valeur des conclusions ultimes, — lesquelles sont, il

faut bien le dire, franchement pessimistes. De cette coupe en profondeur de notre société ou mieux, d'une partie assez importante de la société, c'est-à-dire la bourgeoisie moyenne, il ressort une impression de vide intérieur, de faiblesse morale, presque de défaite. Le cours des événements a ôté à ces gens cette paisible simplicité qui était leur force; la soif de plaisirs, le besoin de s'enrichir ou de se sentir riche, la surestimation de toutes les valeur matérielles ont envahi la vie. Et il y a surtout cette facilité et superficialité dans les jouissances, cette tendance à considérer le bonheur comme une chose absolument due et naturelle. Les personnages du roman et Fabio lui-même, qui en est le héros, ont oublié, selon les graves paroles de l'auteur, que le véritable bonheur est une chose rare et précieuse, qu'on ne peut atteindre et conserver qu'au prix d'une lutte sévère et continuelle.

D'une telle méprise à l'oubli et même au mépris de toutes les valeurs spirituelles de la vie, du respect pour l'ordre et la tradition, de la dignité individuelle et même nationale, il n'y a qu'un pas, qui malheureusement est très vite franchi. Et ce vent de déchéance est si fort que le caractère même de la vertueuse Giannina paraît faiblir et s'être ébranlé.

Oggi, Domani e Mai est sans aucun doute un grand roman qui touche de près maintes fois au chef-d'œuvre. Il n'en est pas un, il faut aussi l'avouer, bien qu'à regret. On a l'impression parfois que Bacchelli, quoiqu'il soit un écrivain de haute tenue et extrêmement sûr de son métier, n'a pas trouvé dans son art toute la souplesse et même l'âpreté indispensable pour mener son entreprise jusqu'au point de perfection. Le roman est admirablement conçu et construit, mais le développement de certaines parties semble trop large et tourne au prolixe, tandis que la fin reste malgré tout un peu sommaire. Ainsi, par exemple, le personnage de Manasse Gallico paraît un peu surchargé, tandis que l'intérêt envers le couple de Fabio et Emilia, qui est au centre du livre, semble parfois faiblir.

Défauts qu'on souligne à regret, répétons-le. Mais Bacchelli compte au nombre des très rares écrivains d'aujourd'hui auxquels on n'a pas beaucoup à pardonner. Tout en ayant conservé le sérieux et je dirais presque la rigidité des principes qui distinguèrent ses débuts parmi les collaborateurs de la « Ronda », Bacchelli a réussi à se développer en devenant à l'heure actuelle un des écrivains les plus représentatifs de l'Italie.

GIACOMO ANTONINI.

CHATEAUBRIAND ET DELANDINE DE SAINT-ESPRIT

Ce nom insolite a intrigué bien des « Chateaubriandistes ». *L'intermédiaire des Cherchers et des Curieux*, les 10 mai et 30 juillet 1892, puis les 20 et 30 avril 1922, a demandé, sans pouvoir répondre à la question, « quelles relations d'intérêts ou d'amitié avaient pu exister entre Chateaubriand et Delandine; — s'il était exact que, du vivant de Chateaubriand, Delandine soit devenu propriétaire de ses œuvres; — enfin, dans quelles circonstances il avait acquis cette propriété ».

Dans son livre sur *la Vieillesse de Chateaubriand*, Mme M.-J. Durry a donné un commencement de réponse à ces questions.

Elle a eu la bonne fortune de trouver dans les archives de Combourg deux lettres de Delandine à Chateaubriand, d'où il ressort qu'en janvier 1842 Delandine de Saint-Esprit était co-propriétaire des œuvres complètes de Chateaubriand. Elle cite, en outre, un autre document dont la valeur paraît sans réplique : l'affiche de la « Vente par adjudication sur licitation de la Propriété littéraire des Œuvres Complètes de M. de Chateaubriand». Or, il y est stipulé que « l'adjudicataire sera tenu de payer le prix de son adjudication dans les vingt-quatre heures, — moitié à M. Delandine de Saint-Esprit (1)... »

C'est assez clair. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est de préciser dans quelles circonstances Delandine acquit cette propriété. Grâce aux documents que M. Louis de Serres,

(1) Ces pièces sont reproduites p. 232 et seq. du T. II de *La Vieillesse de Chateaubriand*, par Mme M. J. Durry, Paris, 1933, Le Divan.

directeur de l'Ecole César Franck, petit-fils de Delandine, m'a permis de consulter, bien des points obscurs disparaissent. En versant au dossier du procès quelques inédits de Chateaubriand, la question, si elle n'est pas définitivement résolue, aura perdu tout caractère énigmatique.

§

Faute de connaître Delandine, on court le risque de ne pas comprendre grand'chose à l'affaire. Sans retracer sa biographie, je dirai cependant de lui tout ce qu'il importe de connaître pour expliquer ses rapports avec Chateaubriand.

Né à Lyon en 1787, Jérôme Delandine était le fils de F.-A. Delandine, homme de lettres et historien estimé, député du Forez aux Etats-Généraux, qui mourut bibliothécaire de la ville de Lyon. Du père, il avait hérité, avec le goût des lettres, des sentiments politiques intransigeants. Ardent royaliste, il est nommé en 1815, par Louis XVIII, commissaire du Roi dans les départements du Midi. Il combat aux côtés du duc d'Angoulême à Pont-Saint-Esprit et en souvenir des services rendus à cette occasion, il reçoit plus tard par ordonnance royale ce nom de Saint-Esprit qui ne laisse pas de surprendre un peu. Sa qualité d'homme de lettres lui vaut d'être nommé bibliothécaire du château de Rambouillet, sinécure que lui fera perdre la Révolution de juillet.

Esprit enthousiaste et chevaleresque, Delandine se lançait parfois dans des aventures que ses modestes revenus ne lui permettaient pas de mener à bonne fin. Ne s'avisa-t-il pas, un beau jour, d'acheter le château de Bayard, en Dauphiné, pour le soustraire au pic des démolisseurs. Il se fit peindre en colonel des chasseurs d'Henri IV, arrêtant d'un geste de la main les ouvriers de la démolition. Mais, faute de ressources, il ne put entreprendre la restauration du manoir et le château tomba en ruines. La mémoire de Bayard, qu'il avait en vénération, lui avait inspiré cette coûteuse fantaisie.

L'affaire des Œuvres complètes de Chateaubriand pro

cède du même instinct spontané de généreuse admiration. Delandine s'était fait le chevalier servant de la gloire littéraire de René. Sans être liés d'amitié, ils ne s'ignoraient pas. Quand Chateaubriand fut congédié du Ministère des Affaires étrangères, le 6 juin 1824, Delandine protesta énergiquement et non sans emphase, dès le lendemain, dans le *Drapeau Blanc*. « Cette disgrâce, écrivait-il, fait rougir la Royauté, et la France en porte le deuil. » Cette protestation courageuse attira sur lui et l'attention d'un pouvoir ombrageux et celle de Chateaubriand, qui, le 13 janvier 1825, écrivait à Delandine le billet suivant :

Paris, le 13 janvier 1825.

Je suis désolé, Monsieur, que l'influence de ma fatale étoile s'étende jusque dans les estimables travaux de l'un de mes collaborateurs. Tout cela passera : Dieu veuille seulement que le Roi et la France ne souffrent pas des faux systèmes de l'ignorance et de l'incapacité! Pour nous, Monsieur, nous ne sommes rien, et peu importe ce qui nous arrive. Je m'abonnerai très volontiers à votre journal et je vous prie de m'inscrire au nombre de vos souscripteurs.

J'ai l'honneur de vous offrir très sincèrement, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Cet air souverainement désenchanté était le grand moyen de séduction de l'« Enchanteur », La courtoisie hautaine que Chateaubriand témoigne à Delandine exclut toute idée d'amitié ou de relations suivies entre eux; mais le billet laisse échapper un aveu d'importance; c'est que Delandine a été le collaborateur de Chateaubriand. Malheureusement on ne spécifie ni dans quel journal, ni dans quel périodique, ni dans quelle publication. Il faut avoir recours aux hypothèses, et comme Delandine a beaucoup collaboré, on ne se trouve guère plus avancé. Il n'est pas impossible que ce soit au *Conservateur* (2).

(2) Le père de notre Delandine faisait partie de l'équipe du *Conservateur*. Au t. II, p. 593, on trouve un article intitulé : *Où en sommes-nous et où allons-nous?* sous les initiales *M. F. A. D.* et au t. IV, p. 376, Idées sur *les devoirs d'un royaliste*, par M. A. D. — Mort en 1820, il avait initié son fils Jérôme à la littérature et à la politique.

Il est plus probable que ce fut au *Drapeau blanc*, ou peut-être au *Journal de Paris*, au *Corsaire*, ou au *Courrier français*.

Quant au journal pour lequel il sollicite l'abonnement de Chateaubriand, rien dans les archives de la famille Delandine-de-Serres ne permet de l'identifier. On peut même se demander s'il a jamais vu le jour, car Delandine a conçu plus de projets qu'il n'en a exécutés. Il se pourrait donc fort bien qu'il ne s'agisse en l'espèce que d'un journal en projet pour lequel il sollicite des souscriptions avant de le lancer.

A dater de ce premier billet, les relations entre Delandine et Chateaubriand vont se resserrer sans aller au delà du cercle des affaires.

En 1826, Ladvocat entreprend l'édition des Œuvres Complètes de Chateaubriand; mais le trop fastueux éditeur s'est imprudemment engagé; il ne pourra faire face à ses obligations. Il cherchera à se tirer d'affaires par des moyens de fortune, ne réussira pas, et finalement quittera la librairie pour la couture où on le retrouvera sous le nom de Camille. C'est pendant cette période de gêne où se débat le libraire Ladvocat qu'intervient Delandine, poussé par son instinct de sauveteur et son culte pour le génie de Chateaubriand.

Le 1er juin 1828, Delandine écrit à Chateaubriand, qui lui répond le 13 du même mois :

J'ai trop tardé, Monsieur, à vous remercier de votre obligeante lettre du 1er de ce mois. Mon excuse est dans les occupations nombreuses dont je suis accablé en ce moment : je serais désolé, Monsieur, que vous eussiez été atteint par l'influence de ma mauvaise fortune; d'autant plus que cette fortune, quand elle s'avise, par hazard (*sic*) de changer pour moi, revient vite à son naturel.

Recevez de nouveau, je vous prie, Monsieur, mes remerciements les plus sincères et l'assurance de la considération très distinguée que j'ai l'honneur de vous offrir.

CHATEAUBRIAND.

En quoi la mauvaise fortune de René a-t-elle atteint

elandine? Sans doute, dans le lancement du journal ou e la publication dont il a été question précédemment. eut-être s'agit-il d'une autre affaire. En tout cas, les reerciements de Chateaubriand visent, à n'en pas douter, ne obligeante proposition de Delandine. Ladvocat est ans la gêne; on essaie en vain de le renflouer. Après 'être fait agréer par Chateaubriand, Delandine offre son ntervention au libraire qui finit par l'accepter, et un reçu u 25 février 1831 « subroge » l'ex-bibliothécaire du châeau de Rambouillet à tous les droits de Chateaubriand ur la propriété des Œuvres Complètes.

Je reconnais avoir reçu des deniers seuls de M. de Landine a somme de mille francs, formant le solde du prix de la vente ue j'ai faite à la maison Ladvocat et Dufey de la propriété ttéraire de mes Œuvres complètes, le subrogeant à tous mes roits, dont quittance finale du traité du 30 mars 1826.

Paris, ce 25 février 1831.

Approuvé l'écriture ci-dessus.

CHATEAUBRIAND.

Et Delandine ne prend pas sa tâche à la légère. La évolution de juillet lui a fait perdre sa place de bibliohécaire à Rambouillet, il peut se consacrer corps et me à « son édition ».

Une lettre de Chateaubriand — une seule malheueusement! — nous permet d'entrevoir comment Delanine entendait l'exercice de la propriété littéraire. Chaeaubriand lui répond de Genève où il s'était retiré pour uelque temps. Hyacinthe Pilorge, le secrétaire de René, ient de lui remettre, avec une lettre de Delandine, toute ne série de liasses destinée aux prochains volumes de 'édition en cours.

Genève, ce 6 juin 1831.

Hyacinthe m'a apporté, Monsieur, votre lettre et les quatre asses dont il vous semblerait utile d'accroître mes œuvres. oici mon sentiment sur ce projet.

1re liasse :

Fragments littéraires.

Ces fragments ont presque tous été rejettés [*sic*] par moi de mes « œuvres complètes » et je ne veux point du tout les réimprimer. La lettre ou plutôt le fragment de lettre à M. de la Luzerne sur la mort de Mme de Beaumont est une lettre privée que personne au monde n'a le droit de faire paraître. La lettre sur « les nouvelles constructions du palais des Tuileries » a été insérée dans l'*Artiste* postérieurement à la publication de mes œuvres complètes; elle n'appartient donc point aux propriétaires de ces œuvres et je ne veux point la reproduire. La brochure de « la Restauration et de la Monarchie élective » est à moi et à M. Le Normant, et je ne conçois pas comment on a pu un moment penser qu'elle pouvait entrer dans la publication des œuvres complètes. Je ne puis donc, Monsieur, dans toute cette première liasse vous accorder que le « Discours au Conclave » et l' « Opinion en faveur d'Henri IV ».

2e liasse :

Modifications proposées pour *Moïse.*

Je ne puis consentir à aucune de ces modifications. Il faut que les personnes qui les proposent n'aient jamais lu les Ecritures et ne se fassent pas une idée du style biblique. Je ferai observer que dans les rimes en « ue », la rime par deux lettres est toujours permise, vu le petit nombre des mots de cette terminaison : ouvrez tous les poètes depuis les classiques jusqu'aux romantiques.

3e liasse :

1er Sommaire des *Etudes historiques.*

En vérité, Monsieur, je suis bien humble, et j'ai mille raisons d'être modeste, mais je ne le suis pas au point d'admettre dans mes œuvres des fragments qui ne seraient pas de moi et qui rempliraient des lacunes que j'ai laissées dans mes travaux. Quand j'ai désiré qu'il parût un jour quelque historien qui voulût bien adopter mes principes sur l'histoire de France et construire un édifice sur le plan que j'ai tracé, je n'ai pas prétendu que cet historien s'amusât seulement à coudre en-

semble les fragments que j'ai donnés en substituant un texte de sa façon à mes simples sommaires. Je ne doute point que le fragment que vous proposez comme appendice au premier sommaire des *Etudes historiques* ne soit excellent, mais que l'auteur le publie à part et qu'il ait tout l'honneur. Je ne veux point me parer des plumes du paon et je renonce pour mes œuvres à cette richesse.

4e liasse :

Sur cette liasse, Monsieur, qui se composerait d'un volume d'annotations historiques (lesquelles annotations forment déjà les cinq petits volumes que vous avez intitulés mes « œuvres romantiques ») je n'ai rien à dire, non plus qu'à la lettre dont vous désirez faire précéder ces annotations. Cette lettre seulement est beaucoup trop flatteuse pour moi; mais comme elle sera signée de vous et que vous vous avouez l'auteur des nouvelles que vous voulez bien joindre aux miennes, le public ne pourra pas dire qu'on lui vend sous mon nom ce qui n'est pas de moi, et il ne perdra pas au change en lisant vos ouvrages au lieu des miens.

Voilà, Monsieur, ma réponse détaillée aux explications que vous m'avez demandées sur les liasses que Hyacinthe m'a remises de votre part. Je vous renverrai ces liasses comme vous le désirez aussitôt que j'aurai trouvé une occasion de vous les faire parvenir.

Quant au P. S. de la lettre que vous avez écrite à Hyacinthe, je ne sais si ce qu'on vous a dit de M. Valéry et de M. Villemain est bien exact. Je crois peu au mal qu'on me dit de mon prochain, et je me soucie si peu de mes intérêts et de mes ouvrages que je pardonne de tout cœur à qui les blesse. Je voudrais qu'on vous payât la souscription de la Maison du Roi, si on vous la doit; mais après tout, que *Moïse* soit joué ou ne soit pas joué, j'en suis tout consolé d'avance. Je crois qu'on aurait mieux réussi en ne frappant qu'à une seule porte, et en s'en tenant tout simplement au « Théâtre français » qui avait reçu la pièce par acclamation.

Agréez, je vous prie, Monsieur, la nouvelle assurance de mon dévouement et de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

On ne peut dénier à cette lettre une importance capitale dans la question de la propriété littéraire des Œuvres Complètes de Chateaubriand. Les assertions du Larousse et du Quérard sont donc parfaitement fondées : Delandine ne porte pas un titre usurpé.

D'ailleurs, il suffit d'ouvrir l'édition Ladvocat au tome XXVIII des Œuvres Complètes de Chateaubriand, pour y trouver la *Notice sur la Vie et les ouvrages de l'auteur*, par M. de L... de S... E... Cette même notice figure aussi en tête de l'édition Krabbe (1851-1852). On la retrouve encore dans le premier des cinq petits volumes in-32, intitulés *Œuvres romantiques de M. le Vicomte de Chateaubriand.* A ce propos, il faut signaler que, si des exemplaires de cet ouvrage portent sur la couverture, au lieu et place du nom du libraire, la mention assez inattendue: « Chez les marchands de Nouveautés », c'est que le tirage ou simplement le brochage s'est fait juste au moment où Ladvocat, en pleine déconfiture, passait de la librairie à la couture.

En tout cas, la lettre de Chateaubriand lave Delandine de toute accusation de supercherie : il n'a jamais tenté « de faire passer sous le couvert de l'illustre écrivain une série de nouvelles dues à sa propre plume ». Ce qu'il a fait, il ne l'a pas fait à l'insu de Chateaubriand, mais bien avec son agrément explicite et formel. En associant ainsi son nom à celui de René, peut-être espérait-il confusément passer avec lui à la postérité; mais alors, pourquoi diable se contentait-il de faire figurer ses initiales? Modestie? Défiance? on ne sait trop. Ce qu'on sait mieux, c'est que cette façon de procéder était bien dans sa manière. A la veille de sa mort, en 1854, il donne, sous le titre de *Sublimités de Chateaubriand,* des pages choisies du grand écrivain où le texte est précédé de « prologues » et suivi d'« appendices », qui n'ont rien de commun avec les notes historiques et critiques dont nous avons pris l'habitude de faire précéder et suivre les fragments d'un auteur. Ce sont de vagues rhapsodies historiques, mauvais pastiche de Chateaubriand par leur emphase boursouflée.

§

On a voulu tirer argument contre Delandine du fait qu'il ne figure pas dans la liste des amis de Chateaubriand qui se groupèrent en 1836, autour du libraire-éditeur Delloye, pour payer les dettes de l'écrivain, moyennant la cession en toute propriété des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Il suffit de remarquer que le contrat Delloye est tout différent du contrat Ladvocat, qui seul intéressait Delandine. Au surplus, la façon dont Delandine avait exercé la propriété des Œuvres Complètes ne contribuait pas à faire souhaiter sa présence dans la nouvelle société, où il aurait sans doute voulu faire triompher des vues personnelles un peu aventureuses. Quelques précisions sont ici nécessaires.

En 1836, Ladvocat a fait faillite depuis quatre ans et son successeur Pourrat, pour éluder les clauses d'un contrat qu'il estime onéreux, veut mettre en vente la propriété littéraire des Œuvres de Chateaubriand, mais Delandine, propriétaire-subrogé par l'auteur, n'entend pas être lésé. On plaide; les procès se suivent : le 22 décembre 1832, le 5 mai 1840 et le 22 juin 1841, la première Chambre du Tribunal de Première instance de la Seine, dans ses jugements successifs, donne raison à Delandine. D'où les deux lettres citées par Mme M.-J. Durry où, à la date des 17 et 20 janvier 1842, Delandine annonce triomphalement à Chateaubriand qu'il vient de gagner son procès et que M. de Tillière, représentant la maison Pourrat, a été condamné aux frais. En même temps, il soumet à l'écrivain un projet pour le faire rentrer dans la propriété entière de ses Œuvres Complètes, grâce à une association à laquelle MM. Lenormant, Didot, Sala et Genoude ont promis leur concours.

Or, Chateaubriand ne retient pas le projet en question. L'adjudication de ses Œuvres Complètes eut lieu le 20 janvier 1842, « heure de midi, en l'étude de Mᵉ Frémyn, notaire à Paris, y demeurant rue de Lille n° 11 ». Quel en fut le résultat et comment Delandine s'y prit-il?

Il est difficile de le dire en l'absence de pièces officielles, mais ce qui est à peu près certain, c'est qu'il resta encore co-propriétaire, puisqu'en 1846, il veut mettre sur pied « une banque littéraire pour l'exploitation des Œuvres de Chateaubriand ».

Un manuscrit, — de l'écriture de Mme Delandine — qui servait de secrétaire à son mari, mais certainement dicté par lui, — expose le projet grandiose de cette exploitation (3).

...Tandis que Victor Hugo et Lamartine ont à peine épuisé une seconde édition de leurs œuvres, Chateaubriand touche à sa 64e édition. Traduit dans toutes les langues, imprimé dans toutes les villes du royaume, jamais on n'a vu un débit plus réel [*sic*] et un enthousiasme plus soutenu.

Les ouvrages de Chateaubriand ont été pour tous les pays la boussole littéraire [*sic*] des grandes renommées.

La bibliographie a fait connaître 29 spécialités d'éditions qui se dédoublent et par formats et par spécialités. Chacune a son cadre et son classement. Il faut donc s'attendre à la plus grande propagation des Œuvres de Chateaubriand qui ait jamais eu lieu. Ce triomphe n'étonnera point ceux qui ont l'expérience des beaux et bons ouvrages. L'opération fera peu de bruit : on pourra avoir dans tous les cantons, dans toutes les communes, les œuvres de Chateaubriand. C'est assez démontrer qu'on fera naître des besoins et qu'on sera en mesure d'y satisfaire.

Et Delandine rêve de submerger le pays sous le flot des éditions de Chateaubriand. Il énumère l'édition Pourrat, l'édition Lefebvre et Ledentu, l'édition du Panthéon littéraire, un Muséum de Chateaubriand, une édition polyglotte, des éditions illustrées, demi-illustrées (*sic*), plusieurs éditions en fascicules, bref au bas mot, plus d'une centaine de variétés d'éditions de tous formats. Comme il ne s'oublie pas, il songe à donner les *Œuvres d'un polygraphe* ou annotations aux œuvres de M. de Chateaubriand. Polygraphe, dit-il. N'est-ce pas touchant? Il se connaît bien et ne se flatte pas. Malheureusement, dans

(3) Archives de la famille Delandine-de Serres.

cette trop vaste nomenclature, nulle part il ne précise les éditions parues, les éditions en voie de publication ou simplement en projet.

Ces desseins aventureux et confus ne surprennent pas ceux qui connaissent Delandine: il traitait les œuvres de Chateaubriand comme les siennes propres. Or, de son *Histoire de France*, en 12 volumes, j'ai vu, de mes yeux vu, des exemplaires portant le nom de 7 éditeurs différents : Roret, 1833; Bailly, 1842-1843; Mallet, 1843; Debécourt, 1843; Leroi, 1843; Aubry-Dile-Roux, 1846. Et la bibliographie signale une édition Boisse, 1842-1843, que je ne connais pas. *Les Fastes de la France*, en 6 volumes, ont paru chez Debécourt, 1842, et chez Martinon, 1843, et le texte en est emprunté à l'*Histoire de France*. Singulier trafic, il faut l'avouer. Aussi, à ce jeu-là, il arriva ce qui devait arriver; Delandine mécontenta ses éditeurs, fut en procès continuels avec eux, et finalement s'endetta et se ruina.

On comprend qu'en voyant paraître de multiples éditions, l'éditeur Pourrat n'ait pas été satifait : il n'avait pas les mêmes raisons que Delandine pour travailler à la diffusion des Œuvres de Chateaubriand. Moins fastueux que Ladvocat, il considérait l'édition comme une affaire, et il prétendait sans doute faire les siennes.

Cette préoccupation n'était pas prépondérante dans l'esprit de Delandine, mais elle n'en était pas absente. Il avait imaginé tout un système pour faciliter le lancement des éditions-Chateaubriand.

Dans le manuscrit dont j'ai parlé, on trouve un chapitre intitulé : « Banque littéraire établie sur l'Exploitation des Œuvres de Chateaubriand. »

On peut y lire :

Œuvres de Chateaubriand

32 volumes, texte de l'édition Ladvocat.

Il est constant qu'on a fait trois ou quatre éditions au plus des Œuvres de Lamartine et d'Hugo; en voilà plus de quarante qu'on publie des Œuvres de Chateaubriand.

On paie 40.000 francs le volume des œuvres de Lamartine;

ces ouvrages ont l'entraînement du moment; la vogue de Chateaubriand est permanente. Certes, en évaluant les ouvrages de ce grand auteur au même taux que ceux des auteurs de première ligne, on ne peut faire moins sans déprécier ce que le public et surtout la chrétienté [*sic*] a reconnu.

40.000 francs par volume donneraient donc en 32 volumes une valeur de 1.280.000 francs.

C'est le chiffre le plus réel, c'est la combinaison la plus sûre qu'on puisse faire en librairie.

Une grande maison de banque voulait s'aider de la propagande des Œuvres de Chateaubriand pour ouvrir aux éditeurs un crédit important et sur consignation. Ce crédit devait aller au moins à 5.000.000 de francs.

Les combinaisons les plus fructueuses étaient arrêtées; il devait y avoir en outre pour consolider cette banque une compagnie d'assurances pour garantir les prêts faits sur consignation aux 3/4 de l'estimation des dépôts.

Cette combinaison financière sur les bases les plus solides est au moment d'être réalisée.

Elle ne le fut jamais. L'eût-elle été, on peut sans présomption conjecturer qu'elle aurait sombré dans quelque faillite. L'influence de ma fatale étoile! disait Chateaubriand. Il avait plus raison qu'il ne le pensait : Ladvocat, Delandine, plus tard Delloye, il leur a porté malheur à tous. C'est égal, notre curiosité aimerait à connaître le nom de la grande banque qui voulait s'aider de la propagande des œuvres de Chateaubriand pour ouvrir des crédits aux éditeurs. En voilà une qui l'a échappé belle!

§

En dépit de tout, Delandine reste fidèle à son grand homme. De bonne foi, il croit avoir bien servi ses intérêts et sa gloire. Il se consacre à des travaux historiques [son histoire de France] avec la conviction de répondre au vœu exprimé autrefois par Chateaubriand. Quand son ouvrage paraît, il lui en fait hommage et prie le général Donnadieu de le lui présenter. Eût-il usé d'un intermé-

diaire, s'il avait eu ses entrées chez Chateaubriand?

Donnadieu (11 janvier 1844) répond à Delandine qu'il transmet cet ouvrage et ajoute d'un ton désabusé :

Je ne dois pas vous dissimuler que je doute qu'il veuille se donner la peine de le lire. Ensuite, je dois aussi vous dire que la manière dont nous nous sommes quittés la dernière fois que je l'ai vu sera peut-être peu engageante pour lui. Monsieur de Chateaubriand, qui est à tout le monde, a tout le monde pour lui; il lui devient alors fort difficile d'être à ses amis.

Pauvre Delandine! A quoi lui a servi son culte pour la gloire littéraire de René? Il a beau se qualifier de « polygraphe », cette modestie ne touche pas le vieillard adulé. Entre eux les rapports n'ont été que rapports commerciaux, relations de courtoisie, mais ils sont incontestables.

Si les documents nouveaux cités au cours de cette étude ne permettent pas de résoudre entièrement la question de la propriété littéraire des Œuvres Complètes de Chateaubriand, est-ce s'abuser que de croire à leur importance? Ils projettent assez de clarté pour qu'on puisse considérer, sans présomption, l'ensemble du problème comme dépourvu de mystère. L'histoire de la faillite Ladvocat, si jamais on l'entreprend, précisera bien des points obscurs, mais ne portera pas atteinte aux grandes lignes esquissées ici. On ne peut pas élucider la question en ignorant Delandine, et ce n'est pas perdre son temps que d'avoir travaillé à faire un peu de lumière sur celui qu'on pourrait appeler le paladin de l'édition.

PH. PETIT.

POINTS ET VIRGULES

A mon bien cher ami Roger Martin du Gard, dont l'insistance affectueuse m'a déterminé à rédiger ces quelques pages.

Nous exprimons notre pensée à l'aide de mots que nous prononçons plus ou moins vite, plus ou moins fort, avec des intonations variées, en laissant entre eux des intervalles plus ou moins longs, en les accompagnant parfois de gestes appropriés. En dehors de cette mimique, les inflexions de la voix et son volume, la rapidité du débit, les arrêts de l'émission, permettent de nuancer le langage et de lui donner toute sa valeur.

Avant le phonographe, on enregistrait la parole en représentant les mots par des assemblages de signes auxquels s'ajoutaient d'autres signes (accents, ponctuation) et certains artifices de présentation (dispositions typographiques, par exemple), destinés, les uns et les autres, à indiquer avec plus ou moins de précision et de netteté le sens que l'auteur du texte donnait à celui-ci, et, par conséquent, la façon dont la lecture à haute voix doit se faire pour rendre toute la pensée de cet auteur, sans la trahir.

Les bons écrivains sont ceux qui, connaissant les ressources de la langue, et sachant les utiliser, choisissent les expressions les plus justes, celles qui répondent le mieux aux sentiments qu'ils désirent exprimer. Mais beaucoup d'entre eux — et même des meilleurs — négligent l'emploi des signes accessoires dont je viens de parler et se privent ainsi du moyen de se faire bien comprendre.

Voici, par exemple, quelques phrases écrites par le

maître qui passe, à bon droit, pour connaître mieux que quiconque l'histoire et la technique du français :

> *Ciel* fait ordinairement *cieux*. Mais on dit des *ciels* de lit, les *ciels* d'un peintre; *œil* fait *yeux*. Il reste *œil* dans *œils* de chat...
>
> Le reste n'est qu'arbitraire et pour corriger, il faut sans cesse...

Cette ponctuation-ci serait assurément plus logique :

> *Ciel* fait ordinairement *cieux;* mais on dit des *ciels* de lit, les *ciels* d'un peintre. *Œil* fait *yeux;* il reste *œil* dans *œils* de chat...
>
> Le reste n'est qu'arbitraire, et, pour corriger, il faut sans cesse...

Mais voici, du même auteur, une phrase : « *Il faut toujours en venir là, si on considère l'ensemble, le langage est un signe* », dont l'interprétation reste douteuse. Signifie-t-elle, en effet, qu'« *il faut toujours en venir là si on considère l'ensemble* »? Ou devons-nous comprendre que, « *si on considère l'ensemble, le langage est un signe* »? Il faudrait donc, suivant le cas, adopter l'une de ces deux ponctuations :

> Il faut toujours en venir là si on considère l'ensemble : le langage est un signe.
>
> Il faut toujours en venir là : si on considère l'ensemble, le langage est un signe.

D'autre part, dans *Le problème du style*, Remy de Gourmont a écrit :

> Nous avons laissé faire tout en surveillant.
>
> Il arrive que des œuvres qu'on a trop admirées on demeure imprégné.
>
> C'est le meilleur des livres à côté de Michelet.

N'est-il pas évident que, dans la première phrase, il faut une virgule après *tout*, si on a laissé tout faire, mais en surveillant? La place logique de cette virgule

est, au contraire, avant *tout,* si on a laissé faire, tout en surveillant.

Dans la seconde phrase, pour faire disparaître ce qu'elle a d'obscur, et si on n'a pas recours à une inversion (*Il arrive qu'on demeure imprégné des œuvres qu'on a trop admirées*), *il suffit de mettre entre des virgules le membre de phrase ainsi déplacé.* (*Il arrive que, des œuvres qu'on a trop admirées, on demeure imprégné*).

Enfin, si, dans la troisième phrase, on mettait *à côté,* non plus entre des virgules, mais entre des guillemets, le lecteur ne serait pas exposé à supposer qu'il s'agit d'un livre placé *à côté* de Michelet : il comprendrait que l'ouvrage en question est « en dehors » de la « spécialité » du grand historien, qu'il est, dans son œuvre, ce qu'on appelle un *à-côté* : par exemple, *L'Insecte, La Mer, La Femme.*

Les négligences dont on vient de voir quelques exemples — et dont certaines constituent des contresens — se rencontrent dans les livres contemporains plus que dans ceux d'autrefois. Les auteurs des derniers siècles n'étaient pourtant pas plus attentifs à la ponctuation et à l'orthographe que ceux d'aujourd'hui. (Peut-être même l'étaient-ils moins.) Mais, de même que, jadis, les plus grands peintres laissaient leurs élèves exécuter les détails des tableaux dont ils s'étaient contentés de tracer les grandes lignes, de mettre en place les personnages, d'esquisser le décor, — de même que, dans le même temps, les compositeurs de musique abandonnaient à des spécialistes l'orchestration de leurs œuvres, — les écrivains d'alors s'en remettaient aux imprimeurs d'employer les signes de la ponctuation. Mais, aujourd'hui, ils ont la prétention de se charger eux-mêmes de cette besogne, à laquelle ils ne sont malheureusement pas bien préparés.

Il faut qu'ils se décident à ne plus négliger cette partie accessoire, mais importante, de l'art d'écrire. Les musiciens n'ont-ils pas renoncé à faire orchestrer leurs partitions par une main étrangère, depuis qu'ils ont appris à tirer parti des timbres des différents instruments? Ils

savent maintenant que l'emploi judicieux de ces instruments est un élément essentiel de leur art, qui est tout en nuances.

Pour faire connaître ces nuances, pour indiquer aux exécutants le sentiment dans lequel a été conçu le morceau et dans lequel il doit être interprété, le compositeur multiplie les indications qui en précisent le mouvement, l'allure, le caractère, la physionomie. Ce sont des chiffres : le nombre des battements du métronome mesure la rapidité de l'exécution. Des signes particuliers, — soupirs, pauses, points d'orgue, — fixent la durée des silences. D'autres apprennent que telle note doit être « appuyée » ou « piquée », que le son doit acquérir plus ou moins progressivement de l'intensité, ou s'affaiblir. Des mots — italiens, en général, — parfois même des membres de phrase, complètent ces indications destinées à ne laisser aucun doute sur la façon dont le morceau doit être joué pour répondre à la pensée du compositeur.

La pensée du littérateur ne comporte pas moins de variété, de finesse, de nuances, que celle du musicien. Et, si celui-ci tient à ce que le chef d'orchestre ou les instrumentistes ne trahissent pas l'inspiration de son œuvre, le dramaturge tient tout autant à ce que les acteurs rendent avec fidélité le caractère des personnages qu'il a conçus. Quant aux poètes et aux romanciers, ils souffriraient si le lecteur se méprenait sur le sens réel de leurs vers ou de leurs proses, si le lecteur ne sentait pas tout ce qu'ils y ont mis de leur cœur, si subtile et insaisissable qu'en soit la trace. Voilà pourquoi il faut que les écrivains d'aujourd'hui se résignent à ne plus négliger la ponctuation, puisque celle-ci, sans permettre de donner au texte toute sa valeur, fournit du moins, quand on sait l'employer à propos, des indications qui permettent d'en saisir l'esprit.

Que son usage risque d'amener à des contresens, c'est ce qui fait ressortir le rapprochement et la comparaison de ces deux phrases :

Mon frère Pierre, a dit Paul, est un menteur.
Mon frère Pierre a dit : Paul est un menteur.

Le déplacement de deux virgules et l'emploi d'un deux-points correspondent à une adultération totale du fait énoncé. Naturellement, peu de personnes instruites commettent des erreurs de ce genre, aussi grossières. Mais beaucoup ne savent pas, grâce à un usage judicieux des points et des virgules, présenter cette pensée sous la forme qui lui donne son expression juste et précise.

Un exemple va le montrer.

Que faut-il entendre par la locution : « usage judicieux », qui vient d'être employée?

Cette phrase : « *Il faut se soumettre ou se démettre* », correspond à une affirmation simple du genre de celle-ci: « *Je viendrai à pied ou à cheval... On trouve à boire et à manger.* » L'introduction d'une virgule avant *ou* marque l'importance du dilemme. (*Il faut se soumettre, ou se démettre*). La substitution d'un point à cette virgule accentue encore la gravité de la décision à prendre. (*Il faut se soumettre. Ou se démettre.*) Une interruption se produit dans l'énoncé de la phrase à l'endroit où se trouve le point. Il y a un instant de silence. Et ce temps d'arrêt dans le débit donne à celui qui parle, aussi bien qu'à celui qui écoute, le temps de réfléchir, de mesurer la portée du propos.

Des points suspensifs créeraient, bien entendu, le même état d'esprit chez le lecteur. Leur place, d'ailleurs, doit être choisie avec soin, pour que la césure de la pensée se trouve au moment voulu, ce que traduit l'inflexion de la voix ou plutôt son hésitation. Si on écrit : « *Il faut se soumettre... ou se démettre* », cette ponctuation indique une hésitation dans la pensée, hésitation qui peut se produire par un monologue du genre de celui-ci : « *Il faut se soumettre...* (Mais n'y aurait-il pas une autre solution? — Oui, au fait : on a la ressource de céder, ce qui s'exprime en ajoutant :) *ou se démettre* ». Si, au contraire, il n'y a aucune hésitation dans votre pensée, si vous êtes bien décidé à exiger la soumision ou la démission, mais s'il vous en coûte d'imposer brutalement votre volonté à la personne à qui vous vous adressez, la suspension se fera après *ou* au lieu de se faire avant, et vous

écrirez : « *Il faut se soumettre ou...* (je suis fâché d'avoir à vous le dire...) *se démettre.* »

On peut donc jouer, en quelque sorte, avec les points et les virgules pour donner des indications assez nettes sur la façon d'interpréter un texte. Mais, d'abord, il est indispensable qu'on s'entende sur le sens que comportent ces indications, ce qui suppose que des conventions soient établies, au préalable, à ce sujet. Et, d'autre part, il ne faut pas demander à ces moyens plus qu'ils ne peuvent fournir. Or, ils ont une portée fort limitée, quoiqu'ils ne soient pas en nombre aussi restreint qu'on se l'imagine communément, car on dispose de tirets, de traits d'union, de parenthèses, de crochets, de guillemets, d'accolades, d'astérisques, de quadrats. On peut desserrer les lignes ou les espacer, diminuer la marge ou l'élargir, varier les caractères, composer les mots en italiques ou en majuscules, dans l'imprimé, ou les souligner si le texte est manuscrit (1).

Il n'en reste pas moins que l'arsenal de la ponctuation reste pauvrement pourvu. Alcanter de Brahm a bien essayé de l'enrichir d'un signe nouveau, en y introduisant un « point d'ironie ». Mais il n'a pas réussi à le faire adopter. Pour le cas où une citation comprend des passages où sont rapportés certains propos, tel auteur a recours à des guillemets doubles ou à des guillemets de deux sortes différentes. Que n'a-t-on aussi des virgules de différentes tailles : des petites, des moyennes, des grandes, correspondant respectivement, avec plus ou moins d'exactitude, aux quarts-de-soupirs, aux demi-soupirs, aux soupirs, employés dans la transcription du langage musical? Le besoin s'en fait sentir en mainte occasion.

§

Moins on est riche, plus il faut se garder du gaspillage. Puisque les moyens d'expression nuancée sont très limités, il convient de n'en user qu'à bon escient et à pro-

(1) Assurément, ces indications ne sont perçues que par les yeux. Mais elles aident à l'intelligence du texte, et, quand on a compris celui-ci, on peut en rendre le sens par une élocution plus juste. L'oreille finit donc par en bénéficier, grâce à ce détour.

pos. La phrase n'acquiert son sens exact (ou, pour mieux dire, elle ne se rapproche de son sens exact) que si sa ponctuation est judicieuse, si elle est conforme à certaines conventions, si, — à défaut de ces conventions — elle répond à la logique, ou si, n'obéissant à aucune logique, elle reste fidèle à certaines habitudes.

Car il suffit, à la rigueur, d'adopter une manière de ponctuer qui soit toujours à peu près la même. Le lecteur s'en accommodera, comme nous nous accommodons de l'écriture de nos correspondants, bien que ceux-ci forment sur le papier des caractères plus ou moins conformes aux modèles-types des cahiers de calligraphie. Les uns appuient sur les jambages pour former des pleins. D'autres ne tracent que des déliés. La barre du *t* varie d'un « scripteur » à un autre, et la façon de mettre les accents sur les voyelles ou les points sur les *i*, et l'écartement plus ou moins grand entre les mots. Mais les personnes qui recevront nos lettres, les imprimeurs qui auront à déchiffrer nos pattes de mouches ou nos gribouillages, finiront toujours par se familiariser avec notre illisibilité si elle reste identique à elle-même. Connaissant les défauts qui caractérisent notre manière, on en arrive à s'y faire, comme on dit. Ce qui déconcerte, c'est l'irrégularité, c'est la fantaisie, c'est l'incohérence.

De même pour la ponctuation; si bizarre paraisse-t-elle au premier abord, elle se fait accepter facilement pourvu qu'elle persiste dans ses bizarreries avec une obstination constante. Ce qu'on a peine à comprendre, ce qui désoriente, c'est que des faits ou des idées analogues soient présentés avec les mêmes mots et les mêmes tournures de phrase, mais où les points, les virgules, les tirets, les majuscules, sont placés tout autrement. Or, c'est ce qui arrive lorsqu'on distribue ces signes au petit bonheur, parce qu'on n'attache aucune importance au rôle qu'ils sont capables de remplir, parce qu'on ne sait pas quelle sorte de service on peut leur demander.

Il fut un temps où on les employait à indiquer le moment de respirer dans la lecture à haute voix. Le *Diction-*

naire de l'élocution, publié en 1302, dit qu'ils servent à marquer le repos de la voix. En conséquence, les phrases y sont hachées ainsi :

La règle de prendre haleine à la longueur des membres, n'est pas toujours sans fondement.

Les phrases partielles, ne sont distinguées que par une virgule.

On n'y voit de liaison, que par la convenance de la matière que l'on traite.

Cette coupe barbare n'est pas restée longtemps en usage : on a supprimé, dans les phrases de ce genre, la virgule qui est complètement inutile et inopportune. Par la suite, elle a plutôt servi, ainsi que les autres signes de ponctuation, à isoler les différents éléments essentiels du discours, c'est-à-dire ceux que, dans l'étude de la grammaire, l'analyse logique envisage séparément : propositions principales, subordonnées, incidentes, indépendantes. On faisait précéder *mais* d'un point-virgule, et, devant *qui, que, quoi, dont,* etc., on plaçait une virgule. C'est cette ponctuation correcte et rituelle que les protes d'imprimerie employaient mécaniquement, sans se douter qu'il y a des cas où il est bon de s'en écarter.

Car il arrive qu'on hésite à placer une virgule ici plutôt que là, tout comme à se servir de tel verbe, de telle épithète, de tel adverbe, de préférence à tels autres. Il arrive même que, relisant ce qu'on a laborieusement rédigé, on efface un mot pour le remplacer par un autre qui paraît mieux approprié. Pareillement, on déplace ou on change, à la réflexion, les signes de ponctuation auxquels on avait eu primitivement recours, non pas à la légère, mais de propos délibéré.

§

Il semble que la tendance aujourd'hui prédominante soit d'employer la ponctuation à faciliter l'intelligence du texte, à en dissiper les obscurités, à en faire disparaître ce qu'il contient d'amphibologique. La séparation opérée conformément à l'analyse logique contribue à ce résultat,

en faisant apparaître la façon dont les phrases se relient les unes avec les autres, s'articulent les unes avec les autres, dépendent les unes des autres.

En principe, on est amené à admettre que les éléments essentiels d'une phrase doivent faire corps, c'est-à-dire que les mots employés pour exprimer une pensée ou un fait doivent se suivre sans intercalation de signes de ponctuation (2). Soit qu'on s'en rende compte, soit inconsciemment, on tend à former du sujet, du verbe et du complément, un tout inséparable. Ainsi : « *Les hommes sont mortels... Beaucoup craignent la mort.* » De même : « *Je mangerais si j'avais de la nourriture... Je rentrerai quand il pleuvra.* » Il y a bien subordination d'une phrase à une autre. Mais il y a enchaînement entre l'acte conditionnel et la condition qui lui est imposée. Remarquons cependant que, s'il y avait inversion, il faudrait séparer la proposition subordonnée de la proposition principale. On n'écrirait pas : « *Si j'avais de la nourriture je mangerais. Quand il pleuvra je rentrerai.* » Il faut, de toute nécessité, mettre une virgule avant « *je mangerais* » et avant « *je rentrerai* » Et ceci nous fait entrevoir que les éléments de phrases susceptibles d'être déplacés doivent être encadrés de virgules (ou de tirets ou de parenthèses).

Il en est de même pour les incises qu'on veut glisser dans une phrase. Ces éléments étrangers à la proposition principale, essentielle, n'y entrent qu'enveloppés, pour ainsi dire. Et on écrira, par exemple :

Les hommes, comme tous les autres êtres, sont mortels,
Les hommes (comme tous les autres êtres) sont mortels,
Les hommes — comme tous les autres êtres — sont mortels.

(2) Pourtant, l'usage veut qu'on écrive : « *Il était, sinon beau, du moins séduisant... Il pratiquait, non seulement le vol, mais l'assassinat* », de sorte que l'attribut *beau* et le complément *vol* se trouvent respectivement séparés par une virgule du verbe *était* et du verbe *pratiquait.* Mais *était* a deux attributs; *pratiquait* a deux compléments, et on peut admettre que le second de ces attributs et de ces compléments est plus important que le premier. (*Il était séduisant, sans être beau... Il pratiquait l'assassinat, et non pas seulement le vol*). D'ailleurs, on pourrait écrire : « *Il était séduisant, sinon beau.* » Ce « *non seulement le vol* » et ce « *sinon* beau » sont ce qui va être appelé des membres de phrase « amovibles ».

Ou encore, avec une inversion du genre de celle que nous venons de voir :

Comme tous les autres êtres, les hommes sont mortels.

Bref, les membres *amovibles*, déplaçables, doivent toujours être compris entre deux signes de ponctuation (3). Ainsi, on écrira : « *Les hommes — comme d'ailleurs* (*sauf exception*) *les autres êtres — sont mortels.* » Ici, on emploiera les tirets et les parenthèses à la place de virgules, parce que la répétition du même signe (*Les hommes, comme, d'ailleurs, sauf exception, les autres êtres, sont mortels*) serait inélégante et aurait le grave défaut de s'opposer à ce que le sens de la phrase apparaisse à première vue.

Pour la même raison, on emploie souvent la virgule devant une conjonction. Nous avons vu que certaines propositions subordonnées font corps avec la proposition principale. (*J'emporte mon parapluie parce que je crois qu'il pleuvra. Je le prends car je pense en avoir besoin.*) Il est manifeste que la pensée de ces phrases est d'un seul tenant. Puisque les locutions *parce que, car, mais, lorsque,* etc... commencent toujours les phrases subordonnées, on ne devrait pas considérer comme absolument nécessaire de marquer la subordination par un autre signe, mais il est resté dans les usages de faire précéder *car, si,* etc... d'une virgule qui limite la phrase subordonnée. Cette virgule est nécessaire, du reste, chaque fois que la conjonction peut se placer ailleurs qu'en tête de la phrase, comme *donc, pourtant, néanmoins, cependant,* etc. (Il est *donc* prouvé... Il est *pourtant* certain...)

(3) On les encadre, en principe, entre deux signes semblables : entre deux virgules, entre deux tirets, entre des guillemets ouverts et des guillemets fermés, entre une parenthèse ouverte et une parenthèse fermée. Mais le point est hiérarchiquement supérieur au point-virgule, et celui-ci est, à son tour, au-dessus de la virgule. Or, le signe le plus fort peut se substituer au plus faible. Ainsi, on comprendra « *d'ailleurs* » entre une virgule et un point et on supprimera le second tiret en écrivant : « *Les hommes sont mortels — comme tous les autres êtres, d'ailleurs.* » Ce phénomène d'absorption s'observe dans la nature. L'odeur insolente de la renoncule dans un bouquet masque le parfum timide de l'œillet. L'éclat éblouissant du soleil fait pâlir la lumière de la bougie. Les lois de Mendel s'appuient sur des constatations du même genre.

Mais on commet une faute grave, — parce qu'elle aboutit à un contresens, — en séparant par des signes de ponctuation des phrases subordonnées qui font partie intégrante du mot auquel elles se rapportent. Il y a des corps qui absorbent l'eau à la façon d'une éponge, c'est-à-dire sans la dénaturer. Il y en a d'autres qui se combinent chimiquement avec elle, de sorte qu'on ne peut l'en retirer qu'en les décomposant. C'est d'un phénomène analogue qu'il s'agit. Comparons, par exemple, les deux phrases que voici :

Les pays qu'on parcourt trop vite ne laissent pas une impression profonde.
L'Italie que j'ai parcourue trop vite ne m'a pas laissé une impression profonde.

Dans la première, l'incidente complétive (*qu'on parcourt trop vite*) est indissolublement liée au sujet du verbe. L'auteur parle des pays qu'on parcourt trop vite, et d'eux seuls. Il ne faut donc, à aucun prix, isoler ce « qu'on parcourt trop vite ». Au contraire, la personne qui a voyagé en Italie avoue qu'elle n'en a pas gardé une impression profonde. Et elle s'en excuse en disant — accessoirement — qu'elle a parcouru trop vite la Péninsule. Dans ce cas, l'explication peut comporter l'emploi de virgules pour encadrer le « *que j'ai parcourue trop vite* ». De même :

Les soldats qui ont été blessés reçoivent une récompense.
Ces soldats, qui ont été blessés, ont reçu la croix.

Pour mieux coller l'attribut à son objet, pour incorporer à l'individu ses caractères essentiels, on a pris, depuis quelque temps, l'habitude — mise à la mode, sauf erreur, par Rudyard Kipling — de souder tous les mots de l'incidente par des traits d'union, de manière à former un bloc indivisible. C'est ainsi qu'on parle du *journal-le-mieux-informé-du-monde-entier* et du *général-qui-fait-panpan.*

§

En résumé, on devrait donc se régler, pour déterminer l'emploi de la ponctuation, sur le sens qu'on veut donner à la phrase. Cependant, il n'est pas rare qu'on se conforme à des traditions qui ne se justifient par aucune bonne raison. N'avons-nous pas vu qu'on met une virgule avant certaines conjonctions qui pourraient fort bien s'en passer, comme on dit, car elles indiquent le commencement d'une phrase qu'elles séparent du mot ou de la proposition qui précède?

De même, on a coutume de faire suivre certaines conjonctions d'une virgule. On n'en met ni après *mais,* ni après *ou,* ni après *et* (*Et il faut... Ou vous obéirez, ou vous serez puni... Mais j'exige...*) Au contraire, on écrit: « *Donc, il faut... Ensuite, il alla... Or, vous avez désobéi... Enfin, j'exige.* » Cette coutume est récente. Jadis, on ne s'y astreignait pas; mais, puisqu'elle existe, on risque, en ne s'y conformant pas, de choquer l'œil sans grande utilité.

Naguère aussi, on accompagnait les interjections de points d'exclamation. (*Tiens!... Ouf!... Hum!... Bah!...*) Mais c'est leur faire beaucoup plus d'honneur qu'elles n'en méritent si, comme c'est souvent le cas, elles ne servent que de bouche-trous. Il y a des locutions que nous employons à satiété et inconsciemment pour qu'elles nous donnent le temps de trouver le mot juste que nous cherchons, de nous remémorer le fait que nous voulions citer, etc... Certains auteurs les réduisent à l'escorte d'une virgule (*Eh bien, ce qu'on prévoyait est arrivé... Diantre, la situation est grave...*) D'autres, pour la raison déjà donnée, conservent la ponctuation habituelle, réservant les réformes pour les cas qui en valent la peine.

En valent la peine, en particulier, toutes celles qui contribuent à faciliter l'intelligence du texte. Nous savons ce qu'il faut penser de la clarté qu'on se plaît à attribuer au français. Notre langue est une de celles en qui les causes d'amphibologie ou d'incertitude sont les plus nombreuses. Pour se garantir contre les conséquences de ces causes, il faut une grande attention et beaucoup de

dextérité : le maniement de la syntaxe exige de l'écrivain une vigilance de tous les instants et un recours constant aux ressources offertes par une connaissance approfondie du style.

A ces ressources, la ponctuation apporte son contingent. Si son emploi est influencé par des survivances, comme on vient de le voir, si certaines règles sont observées parce qu'elles proviennent d'habitudes adoptées sans qu'on sache pourquoi et contrairement à la logique, si d'autres se justifient par des raisons plus ou moins valables, par le dessein de marquer le moment de reprendre haleine ou pour indiquer la situation logique, au regard de la grammaire, des différents éléments de la phrase, il semble qu'on veuille surtout lui assigner pour objet de dissiper les obscurités que comporte la transcription de la parole.

Voici, par exemple, une phrase qui, prononcée, ne laisse aucun doute : *Les enfants aiment tous les gâteaux.* S'il s'agit de la totalité des enfants qui aiment les gâteaux, on fait sonner l'*s* de *tous*. On ne le fait pas sonner, au contraire, si c'est la totalité des gâteaux que les enfants apprécient. Malheureusement, sur le papier, la phrase reste amphibologique, et le lecteur en est à se demander si l'adjectif *tous* se rapporte au sujet de la phrase ou à son complément. On lèvera en partie l'incertitude en isolant *tous,* dans le premier cas, entre deux virgules, qui répondent d'ailleurs, à un léger arrêt de la voix : *Les enfants aiment, tous, les gâteaux.* Mais on écrira sans avoir besoin de mettre de virgule : *Ces fillettes aiment toutes les gâteaux.* Et, au contraire, on y aura de nouveau recours si la même idée est exprimée en ces termes : *Ces fillettes aiment, toutes, les friandises.* On voit, par cet exemple, qu'il n'y a rien d'absolu dans une judicieuse ponctuation, et que des considérations diverses — parfois contradictoires — en déterminent l'emploi.

Cette phrase : *Il a profité de ce qu'il était venu à Paris pour consulter son médecin,* signifie-t-elle qu'il est venu à Paris pour consulter son médecin et qu'il en a profité pour faire autre chose? Signifie-t-elle, au contraire, que, étant venu à Paris, pour un motif quelconque, il en a

profité pour consulter son médecin? Dans ce dernier cas, on pourra mettre une virgule avant *pour* (*Il a profité de ce qu'il était venu à Paris, pour consulter son médecin*), quoique ce soit contraire à la règle qui proscrit l'emploi d'un signe de ponctuation dans le bloc d'une phrase formant corps, mais ce qui est conforme à la règle relative aux membres de phrase amovibles. (*Il a profité, pour consulter son médecin, de ce qu'il était venu à Paris.*) Cette contradiction explique qu'il y ait un choix à faire entre plusieurs solutions dont aucune n'est pleinement satisfaisante; elle permet de comprendre qu'on hésite à adopter une ponctuation plutôt qu'une autre et qu'on renonce à celle qu'on avait adoptée pour la remplacer par celle qu'on avait d'abord écartée (4).

§

Nous voici à peu près renseignés, semble-t-il, sur le problème des points et des virgules. Nous nous sommes rendu compte de la nécessité de l'envisager et de le résoudre. Nous sommes conscients de l'impossibilité d'arriver, dans bien des cas, à une solution irréprochable, ce qui nous détermine à nous contenter du moins mauvais par des compromis entre la tradition, la logique et le souci de la clarté.

Le terrain est donc maintenant déblayé : les principes généraux sont énoncés. Il reste à présenter quelques observations de détail relatives à l'emploi de quelques signes, dont les uns existent, et dont il serait souhaitable que d'autres fussent créés.

Voici une énumération qui se présente assez gauchement sous cette forme : *La crise était générale, la vie chère, les transports difficiles, les grèves partout, les crimes fréquents, les tribunaux débordés.* Il semble qu'elle

(4) Voici quelques autres exemples :
« *Je lirai ce que vous m'écrirez avec soin.* » Est-ce à dire qu'on lira avec soin les lettres reçues, ou s'agit-il de lire les lettres reçues si elles ont été écrites avec soin? Ces deux interprétations correspondent respectivement aux deux constructions que voici : « *Je lirai avec soin ce que vous m'écrirez* » et : « *Ce que vous m'écrirez avec soin, je le lirai.* » Mais, si on ne veut pas changer la construction, on mettra une virgule avant « *avec soin* » (*Je lirai ce que vous m'écrirez, avec soin.*)

gagnerait à être écrite comme suit : *La crise était générale; la vie, chère; les transports, difficiles; les grèves, partout; les crimes, fréquents; les tribunaux, débordés.* Cette coupe correspond assez bien à la prononciation dans la lecture à haute voix, la virgule correspondant alors au verbe sous-entendu. (On a souvent recours à elle pour remplir cet office). Quant au point-virgule qui est ici trop important pour le rôle qu'il a à jouer (5), il tient lieu d'une super-virgule, d'une de ces virgules de première zone dont il a été dit qu'il fallait regretter qu'elles n'aient pas été créées.

D'ailleurs, ce point-virgule est employé dans les longues périodes où sa présence se justifie uniquement par la confusion qui résulterait de l'accumulation des virgules.

En voyant des peupliers, qui se dressaient comme des poteaux; des vignes dont les ceps se tordaient; au loin, des collines; plus loin encore, le sommet des montagnes couvertes de neige.

Il est évident qu'ici le point-virgule n'est pas tout à fait à sa place; on ne l'y met que faute de mieux, comme on dit. La pénurie en signes de ponctuation oblige à demander à certains d'entre eux de se substituer à ceux dont on aurait besoin et qui manquent. N'est-ce pas ainsi que, avec des instruments de musique à clavier, on renonce à faire entendre certaines notes et on se contente de la note voisine? Par exemple, le mi dièze du piano est remplacé par un fa, bien qu'il y ait entre eux la distance d'un demi-ton.

Le point d'interrogation appelle des observations d'un

(5) Anatole France était un ennemi déclaré du point-virgule, et on lit par exemple dans *Les Dieux ont soif* :

« Il fait son Dieu de Voltaire, son oracle de Rousseau. »

« Les philosophes y étant accueillis et les filles ferventes. »

« La matinée était chaude, le ciel clair. »

« Le théâtre était fermé et les comédiens envoyés à Pélagie. »

Mais on y lit aussi : « *L'ignorance fait notre tranquillité; le mensonge, notre félicité.* »

On voit par là qu'un de nos meilleurs écrivains n'a pas une ponctuation à lui, qui obéisse à une règle fixe, puisque, dans des cas analogues, tantôt il ne met pas de virgule, tantôt il en met une, tantôt il fait intervenir un point-virgule.

genre un peu différent, mais elles aboutissent à une conclusion analogue.

Lisez l'alinéa que voici :

Que pensez-vous de cette phrase de Marcel Proust : « L'extraordinaire retenue avec laquelle tu contes et tu juges, cette espèce de ferveur froide, de malice inexprimée, de tendresse continue, de minutie négligente, cette mesure exquise où (avec calembour) il y a toujours quatre silences pour deux croches, pour deux triples-croches, cette brièveté stupéfiante quand le sujet devient « à éloquence », mais souverainement éloquente elle-même, une conclusion de cinq lignes et une préface de quatre, tout cela est d'une distinction, comme on dit, et d'une personnalité extrêmes. »

Cette longue période est une question, ce qu'il faudrait indiquer en faisant intervenir un point d'interrogation. Mais où le mettre? En arrivant, à bout de souffle, à la fin de l'alinéa, n'a-t-on pas perdu de vue qu'il s'agissait d'une question? La voix n'a-t-elle pas cessé peu à peu d'avoir le ton interrogant qu'elle avait au début? Elle a pris le ton de la lecture. Est-ce au point où le changement de ton a lieu qu'il faut placer le signe d'interrogation? Mais où se trouve-t-il, ce point? Peut-être pourrait-on écrire, par exemple :

Que pensez-vous? de cette phrase : « L'extraordinaire retenue... »

En espagnol, sauf erreur, l'intention interrogative n'est pas indiquée uniquement à la fin, comme chez nous. Elle l'est aussi au début par un point d'interrogation renversé (*¿Venez-vous?*). Un signe de ce genre donnerait la solution cherchée.

Il serait bon aussi d'avoir une « virgule d'interrogation » qui dispenserait d'employer le point d'interrogation suivi d'une minuscule, comme dans ces phrases-ci : *Il est entendu, n'est-ce pas? que je puis compter sur vous?... Ne sait-on pas que deux et deux font quatre? que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre?*

que la terre est ronde? En principe, pourtant, le point d'interrogation devrait être suivi d'une majuscule.

Notons, en passant, que *n'est-ce pas?* n'est certainement pas, à proprement parler, une interrogation, bien qu'elle ait la forme interrogative. Aussi certains écrivent-ils — et ils n'ont pas tort — de la façon suivante : *Il est entendu, n'est-ce pas, que vous viendrez*. Par contre (si on peut user de cette locution condamnée, sinon condamnable), on n'hésite pas à mettre un point d'interrogation après : *Vous venez*, si on donne véritablement à cette phrase, malgré sa forme affirmative et presque impérative, le sens de *Venez-vous?*

Puisque *n'est-ce pas* n'est qu'une locution de remplissage, une sorte de cheville, comme les interjonctions, les onomatopées, on pourrait sans doute marquer son caractère parasitaire en l'enserrant entre des parenthèses : « Je voulais dire (*n'est-ce pas*) que cette rosse (*hum*) ou plutôt (*hum*) ce carcan. »

Faut-il écrire : *Fera-t-il beau? je sortirai* ou : *Fera-t-il beau, je sortirai?* C'est cette dernière ponctuation qui convient, car la forme interrogative de la première phrase est un trompe-l'œil. Elle masque un conditionnel : *S'il fait beau, je sortirai* (6).

L'emploi des guillements mérite un examen un peu attentif, car on fait de ces signes un usage très incertain, quoique les imprimeurs cherchent à l'uniformiser, à le régulariser. Mais chacun adopte des règles différentes, et il serait à souhaiter qu'une entente s'établît qui déterminât quelques principes simples et rationnels.

Jadis on était d'accord pour marquer les propos échangés par chaque interlocuteur en faisant précéder les paroles d'un tiret et en comprenant ces paroles entre guillements.

— « Alors, vous venez? » dit-il.
— « Tout à l'heure », répondit-elle.

Lorsque la même personne continuait à parler et que,

(6) Les étrangers disent, assez logiquement : « *S'il fera beau, je sortirai* », ou : « *S'il ferait beau, je sortirais.* »

sur le papier, son discours faisait l'objet de plusieurs alinéas, on faisait précéder chacun d'eux de guillemets *fermés*.

— « Il m'emmena dans un cabinet de restaurateur, en me disant que je serais heureuse, et que je recevrais un beau cadeau.

» Dans la pièce, la première chose qui frappait, c'était un candélabre de vermeil, sur une table où il y avait deux couverts. Une glace au plafond les reflétait, et les tentures des murailles en soie bleue faisaient ressembler tout l'appartement à une alcôve.

» Une surprise m'a saisie. Tu comprends! Un pauvre être qui n'avait jamais rien eu. »

On a aujourd'hui quelque tendance à supprimer les guillements ou à ne les employer que parcimonieusement. Mais, si on les supprimait dans le passage qui vient d'être transcrit, le lecteur serait amené à se demander si le second alinéa (où il n'y a aucun verbe à la première personne) est la suite des propos rapportés par l'auteur ou si c'est une description faite par cet auteur lui-même. L'emploi de guillemets est donc encore tout indiqué ici, pourvu qu'ils soient fermés. Car, s'ils étaient ouverts, on serait conduit à croire qu'il s'agit d'un nouveau récit, alors que le second alinéa fait suite au précédent.

Cette pratique mériterait d'être généralisée, malgré la résistance de certaines maisons qui se refusent systématiquement à y recourir, quoique les auteurs protestent contre cette opposition.

Ces auteurs s'élèvent, et à bon droit, contre une autre pratique qui consiste à insérer entre des guillemets les mots ou les passages qu'ils soulignent dans le texte manuscrit ou dactylographié pour qu'ils soient composés en italiques. Depuis qu'on emploie la linotypie, comme il y a une certaine complication à monter sur la machine des caractères de deux sortes — par exemple, des romains et des italiques, — certains imprimeurs, plus soucieux d'économie que consciencieux, ont été amenés à n'employer des caractères que d'une seule sorte. Et, malheureuse-

ment, leur mauvais exemple a été suivi, sauf, bien entendu, dans les bonnes maisons. Ils auraient pu, imitant les Allemands, composer les mots soulignés en espaçant les caractères. Mais ils ont préféré mettre les mots soulignés entre guillemets, ce qui détourne ces signes de ponctuation de leur destination réelle et dénature leur signification.

§

« Que de choses dans un menuet? » disait Vestris. Combien il y en a aussi dans les points et les virgules! L'étude de la ponctuation présente un réel intérêt. Et, si Berlioz a écrit un *Traité d'orchestration* contenant une série de monographies où chaque instrument est envisagé tour à tour, on pourrait consacrer bien des pages à chacun des signes de la ponctuation.

On s'est demandé, — et tout récemment encore, — s'il fallait multiplier ces points et ces virgules, ou s'en montrer parcimonieux. Question oiseuse, semble-t-il. On blâme les écrivains qui écrivent des phrases longues. Voyez pourtant le parti qu'un Marcel Proust a su en tirer. On critique aussi les répétitions de mots ou de phrases, comme si on méconnaissait la saveur que ces répétitions ont donnée aux écrits d'un Emile Faguet ou d'un Charles Péguy. Que chacun ponctue donc avec son tempérament. Mais — et c'est là le point essentiel sur lequel il importe d'insister — qu'on cesse de négliger ce moyen d'expression, et surtout que personne ne l'emploie à contresens. C'est un accessoire du style trop important pour qu'un littérateur soucieux de bien écrire ne lui consacre pas une étude aussi approfondie qu'à la syntaxe, à l'étymologie et à la rhétorique.

LT-COLONEL ÉMILE MAYER.

LA FEMME EN SANDALES[1]

—

X

Chaque individu traverse des périodes où il cesse de se ressembler, où il quitte ses propres chemins. Fait naturel en soi : nous sommes si foncièrement divers! Le heurt d'une idée suffit, ou un nouveau cadre social, ou le travail de quelque maladie qui persuade en secret nos fibres. Le plus souvent, il s'agit d'une influence venue d'autrui. Une contagion d'être à être. Chez la femme, la déviation ou la soumission sont à la fois plus complètes et plus précaires.

Thérèse, sans qu'elle s'en doutât, s'essayait à prendre certaines attitudes spirituelles de Ferrier. Bien que ses absences loin de Saint-Trophime eussent chaque fois ravivé pour elle les aspects de son pays, elle ne l'avait jamais senti d'aussi vive façon. D'ailleurs, sur les gens comme sur les choses, ses jugements partaient de nouveaux points de vue. Deux ou trois fois, surpris par une phrase de Thérèse, Guerche murmura : « Hé, on se lance! » Charaire, avec une vieille habitude de perspicacité, écoutait la femme, puis cherchait autour d'elle, parmi les visages masculins.

Comme l'univers s'éclaire pour les amants lorsqu'ils se le montrent l'un à l'autre! La femme sait que les lignes et les parfums et les substances même des choses sont pour l'homme tout nourris d'elle, qu'ils le lui ramènent sans cesse. Thérèse et Ferrier goûtaient cette délicate union, un jour qu'ils erraient seuls, sur le rivage.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 929 à 932.

A une demi-heure environ de la Gravière, le dernier éperon du cap Roume s'avance à pic sur la mer, comme une étrave de navire.

Un peu avant d'y arriver, alors que le promontoire commence à détailler aux regards ses escarpements, Ferrier s'arrêta. Il montrait à Thérèse l'aspect singulier que le maquis prend au bord des criques. La mer aime à imprimer sa marque sur tout ce qui l'avoisine, aussi bien les végétaux que les roches.

Un feutrage vert, d'une extraordinaire densité, et coupé net, obliquement, par le vent, s'élevait à partir de la plage. Tout d'abord, des pins réduits à la taille de broussailles : leurs branches posées à ras de sol, au départ du sable et se haussant à mesure qu'elles s'en éloignaient. Mais surtout, plus surprenantes, des vagues de plantes amoncelées, entrelacées, inextricables.

Le couple s'approcha lentement, faces graves, de ces masses compliquées et cohérentes. Thérèse connaissait ces lieux depuis son enfance. Elle croyait pourtant les découvrir... Pour l'homme, il ressentait le besoin de les déchiffrer, comme si ses enchevêtrements intérieurs eussent en même temps dû se dissiper.

Ils s'arrêtèrent... Ce fourré-là, le graveur le dépouillait d'abord, en idée, des détritus dont il était chargé : des pommes de pins tombées et, çà et là, plongées dans la masse, des aiguilles de pin en paquets ou à califourchon sur les ramures, des varechs desséchés.

La combinaison apparaissait à base de lentisque : il distinguait de tous côtés les folioles vert foncé de l'arbuste. Mais de tous côtés aussi, la clématite flammèle nouait ses lignes sarmenteuses, marquait ses étoiles blanches, ou, quand les pétales en étaient absents, faisait friser des filaments argentés et soyeux. Le chèvrefeuille insinuait de grêles rameaux et ces baies sous lesquelles deux feuilles s'unissent en forme de coupe... Qu'est-ce qui jaillissait de ce tumulte, à la façon d'un feu d'artifice? Les dentelles légères et piquantes de l'asperge sauvage. Qu'est-ce qui le poignardait? Les lames de grands ajoncs tout droits. Et qu'est-ce qui cordait et serrait le tout?

Les tiges grimpantes et tortes du smilax : étiquetant le désordre avec ses feuilles coriaces aux formes si diverses — des cœurs, des reins, des fers de flèches ou de hallebardes, — tachetées de vert pâle et bordées d'épines; de ce smilax qui vous prend le pied dans les ficelles tranchantes qu'il tend à ras de sol.

Les amants se désignaient tous ces détails imprévus et liés les uns aux autres, comme s'il se fût agi d'une confession d'amour. Les grottes d'ombre qui s'ouvraient dans ces masses, leur regard croyait y vivre des existences entières : le vol d'un grand papillon tigré ou le passage minutieux d'un coléoptère en étaient les événements... Ils avançaient entre ces épaisseurs végétales, de formes plus ou moins obliques ou bombées, ou surplombantes, avec l'attention du musicien qui suit les variations d'un thème. Ici, des chênes verts remplaçaient les lentisques, là c'étaient des bruyères qui captivaient les nœuds des plantes grimpantes. Le couple avait le sentiment de résoudre la complication essentielle de toutes choses.

La réverbération de la chaleur montait du sol, avec une odeur de résine et d'aromates. Tantôt ils se penchaient sur quelque clématite en fleurs, au faible parfum d'oranger. Tantôt le lentisque apportait une odeur profonde. Une puissance entrait en eux avec les senteurs : quelque chose de pareil au désir.

Le Cap Roume est armé à sa base de broussailles fort âpres : le kermès y est renforcé par les redoutables épines du calycotome, le « tue-chèvre ». Ce hérissement, qui monte à hauteur d'épaule, interdit l'entrée du promontoire, sauf un étroit sentier, difficile à repérer.

— Avançons, fit Thérèse avec mystère. Vous allez voir.

Ils s'engagèrent parmi l'assaut des épines. Le passage devenait irrégulier, se divisait, semblait se perdre entre les touffes agressives.

L'isthme une fois franchi, on discerne assez bien la configuration de la presqu'île. Large au plus d'une soixantaine de pas, longue de trois cents, elle se trouve de tous côtés bordée d'abîmes. Un pli marque cette table verte, vers le milieu : sans doute le vestige d'un ancien

vallon, modelé bien des âges avant que la mer eût découpé l'abrupte péninsule.

Le sentier, après les touffes, se reformait, ainsi qu'un fleuve se réunit au sortir d'un archipel. Des pins l'ombrageaient. Thérèse enfin montra au graveur un petit toit de tuiles.

Assaillie de chèvrefeuilles, une pergola précédait la demeure. Rustique, mais laissant distinguer quelques intentions architecturales, la maison montrait un porche, entre deux fenêtres. Au-devant, on avait tenté de créer un jardin : un coin de terre redevenu sauvage montrait encore un amandier et quelques buis.

— Les propriétaires de ce cap, où ne viennent certainement pas vingt visiteurs par an, ce sont les Pastré. Le père est un grand bel homme, avec le visage un peu de travers : cela lui va bien. Il venait souvent ici, jadis: il ancrait son petit yacht — un yacht pas plus gros que la maison, — non loin d'ici, dans une des criques. Il s'est fait alors bâtir ce réduit, où il passait volontiers quelques jours. Jamais seul. Jamais avec la même Mme Pastré. Maintenant, il loge ailleurs ses amours. Il nous a laissé la garde de cette maison en nous priant de faire ouvrir les volets trois ou quatre fois l'an. La semaine dernière, Mariette a donné de l'air ici, une demi-journée.

Le couple s'approcha. Sur l'une des façades, une inscription dominait le cadran solaire :

Θεός ἀεί γεωμετρέι.

Ferrier, du grec, ne connaissait que les lettres. Il s'efforçait de deviner le sens.

— Dieu sans trêve géométrise, indiqua Thérèse. Mon père aimait cette maxime, qu'il m'a souvent lue.

« Ce hâbleur, se disait Ferrier, devait avoir une intermittente distinction d'esprit. Dans une vie passée à brouiller tout, je sais qu'il eut un élan d'amour. Donc, aussi, quelques minutes de pureté. »

— Quelle merveille! fit-il à voix haute. Joindre Dieu — ou « l'Univers » — à l'éternité et à la géométrie! Et rien qu'en trois mots d'une langue parlée au bord de cette mer-là...

— Il paraît que Diderot, dans la *Lettre sur les Aveugles,* attribue cette idée à un physicien anglais, qui l'avait prise à l'antiquité.

— Mais oui! C'est une vérité radieuse! Un rayon en Grèce, un en France, un en Angleterre... Si la terre émet une pensée dans l'espace, ce doit être celle-là. Et si vous êtes belle, svelte amie, c'est que vous coïncidez avec elle.

Une brise brassait les feuilles de l'amandier, faisait palpiter les aiguilles des pins, osciller les draperies du chèvrefeuille. Ferrier, repassant en lui-même la complication du maquis, puis cette simplicité soudaine, goûtait l'un de ces symboles que l'esprit humain aime à recevoir des choses.

— Ce n'est pas tout, fit Thérèse, élevant une clé.

Eh, une clé n'achevait-elle pas, admirablement, tout cela? Le bruit du pène eut pourtant on ne sait quoi de mécanique, bizarre en cette nature.

Les amants pénétrèrent dans une petite pièce sombre. L'atmosphère en était fraîche, mais non moisie : une brassée de romarin, laissée par Mariette dans un vase, y avait apporté l'un des parfums du dehors. Sur les murs badigeonnés à la chaux, brillait une marque de soleil... Encore une fois, la lumière était là.

Une table de bois blanc se montra, aux deux côtés de laquelle deux fauteuils à sièges de paille se faisaient vis-à-vis.

Dans le fond, s'élargissait un divan.



Après ce mois entier de vacances — une oasis telle qu'il n'en avait jamais connue, — le graveur s'était remis au travail.

La première esquisse, fiévreusement jetée sur le papier, ç'avait été une face d'homme attentive, qui semblait écouter en soi-même un bonheur... Non, ce n'était pas seulement cela! Il fallut que Ferrier composât des figures qui dansaient entre des pins : elles étendaient vers l'horizon marin des mains avides. Un type d'homme ne

tarda pas à se démontrer, qui procédait à la fois de ces deux conceptions : la fierté méditante et illuminée du visage, avec le rythme du geste. Très vite, d'autres dessins avaient suivi. Nageur empoignant le flot; charpentier levant sa hache sur une quille de barque; couple au bal de la Citadelle; paysan dans les vignes... En retouchant ces silhouettes, Ferrier eut l'idée de leur prêter à toutes le même visage. Dès lors ce fut partout le même homme, l'Homme-aux-bras-étendus, audacieusement lancé en une suite d'expériences diverses. Ne parût-il que par un bout de figure ou de geste, il dominait toute cette série que le graveur sentait enfin s'animer.

L'âpreté habituelle aux œuvres de Ferrier, ici n'était plus de mise. La tension devait le céder à une conquérante allégresse. Garder la puissance, mais y joindre la légèreté. Peu à peu, la qualité du trait, l'architecture des pleins et des vides, la technique des ombres et des lumières, les partis à adopter pour le rendu des masses — feuillages, flots ou foules — posaient d'autres problèmes qui se dominaient et se résolvaient les uns les autres.

Le graveur sut qu'il arrivait au cœur de son nouveau travail lorsqu'en une, puis en plusieurs de ses ébauches, une claire silhouette de femme commença de se montrer.

Captivante découverte pour Mme Fabrègue : chaque matin, dès le départ de l'hôte, penchée sur les papiers de la veille. Elle cherchait souvent en ville à reconnaître parmi les passantes l'allure et le visage empreints aux esquisses.



Cependant, un jour sur deux à peu près, les amants se rencontraient dans la maison du promontoire. La barrière d'épines, la solitude, la maxime sereine, les diverses frondaisons qui se confrontaient là, leur faisaient de ce lieu un monde à part.

C'était, dans l'obscur, dès qu'ils avaient clos la porte sur l'ardente haleine du dehors, le chancellement d'un baiser. Les sourcils de Thérèse se haussaient, reculaient un peu sur le front, comme s'ils avaient été effrayés par les

yeux immenses, presque douloureux. Dans les deux poitrines, un même orgueil. Et c'étaient les pacages des aisselles, les virages des flancs. Et après des temps et des temps, les cuisses ou les bras, oubliés comme, dans une solitude, des colonnes de temple. L'horizon charnel du mur pâle éclairait vaguement dans les demi-ténèbres leurs corps enlacés.

Il eût été imprudent pour les amants de se laisser voir trop souvent du côté du cap Roume. Même, des rencontres trop fréquentes à la plage ou à Saint-Trophime eussent éveillé l'attention. Or il se trouva que Guerche, auquel Desvillers avait acheté deux ou trois toiles, et Thieuvre, qui faisait poser Thérèse dans un paysage, emmenaient volontiers la jeune femme : l'un dans sa Raeburn finement grondante, l'autre dans son tacot. Thérèse s'arrangea pour que Ferrier prît part à ces promenades.

Ce fut ainsi que les amants virent et revirent les chemins assaillis de parfums par les pinèdes; les routes cambrées sous des chênes-liège au tronc écarlate ou sous les gaufrages d'argent que dressent les châtaigniers; les ponts qu'accompagnent des troupes de roseaux; et les collines aux terrasses de vigne; et les champs de vigne; et les horizons de vignes. Et les villes à la poussière rouge; et les petites places aux platanes ombreux; et, derrière les trottoirs envahis de tables, ces cafés sombres où l'on pénètre en divisant d'un revers de main ces rideaux cliquetants, faits de perles de verre et de bambous en tronçons. Et les villages perchés où, dans les rues étroites, les pierres font face aux pierres de si près, comme les années paires et impaires des siècles disparus; où le hautain, le crevassé, le fendillé, l'obscur, la soudaine clarté, l'ombre sèche ou suintante, se composent en seuils et en façades, en cours et en corridors. Visions hantées de profils robustes, de sourires jeunes, de surveillances édentées : des vieillards subsistent dans l'ombre, tandis que, non loin, pour les brocs des jeunes filles, des fontaines versent de l'eau de soleil. Ferrier emportait tout cela dans son regard, ou jetait dans

un carnet quelques coups de crayon, voire une mise en page de lignes et d'arabesques. L'Homme-aux-bras-étendus devenait un rêveur au flottant regard; un témoin sévère devant des faces fermées; un géant qui emportait sous un bras des paquets de toits et de monts.

Une fois, par des sentiers tout glissants d'aiguilles de pins, ils grimpèrent jusqu'à un faîte rocheux où se dressait un château en ruines. Des murs suspendus au zénith; des décombres en porte-à-faux sur des gouffres; des lignes de créneaux interrompues de pans de tours; des marches secrètes descendant à des caves. Et, tout autour, le témoignage des plaines, du golfe et l'assemblée des monts lointains.

Vers ce temps-là, précisément, Guerche eut besoin d'une pièce de vin pour sa cave. Ce fut pour les deux artistes un bon prétexte de pénétrer dans les celliers sombres, aux puissantes tonnes vineuses. Ferrier devait garder en son souvenir des faces inclinées sur des verres avec de graves propos. Et la bizarre chapelle d'un foudre vide, éclairé à la chandelle, où un homme, armé d'un racloir, pénètre en rampant...

Tout cela commençait à entrer dans les deux dimensions de la gravure. Tout cela se tassait, se mettait en ordre.



Ferrier, auprès de Thérèse, n'arrivait pas sans peine à masquer d'une surface terne son éblouissement et sa joie. Il eût aisément trahi les évidences de la possession. Comment cacher que, parmi les directions qui rayonnaient de lui, celle qui le joignait à cette femme se trouvait sans cesse à vif, devenait l'axe de ses mouvements?

Thérèse, elle, savait dissimuler avec perfection. Elle paraissait ne prendre à Ferrier qu'un intérêt superficiel et commandé par les usages. Si bien que les observateurs attentifs, s'ils n'avaient pas de doute quant à la passion du graveur pour Mme Desvillers, le jugeaient en médiocre posture.

Il y avait néanmoins des regards plus perçants. Un jour

où Ferrier était demeuré seul avec Charaire, celui-ci lui posa la main sur l'épaule, affectueusement :

— Prenez garde! Si vous croyez que ce que vous tentez n'est pas aperçu de ceux qui ont intérêt à vous voir, et qu'un tel jeu peut aller sans péril pour certaine charmante femme, eh bien, vous vous trompez!

Ferrier ne put répondre que par une silencieuse accolade.

Un après-midi, Guerche avait conduit les amants au bourg de Vernaire. C'était le concours annuel de boules. Sous les platanes, des files de spectateurs. Chaque joueur, les pieds joints, incliné avec élasticité et cautèle, soupesait le globe clouté avec la gravité d'un dieu prêt à lancer dans le ciel un nouvel astre. Il faut distinguer entre les différents styles des joueurs, discerner quel tempérament chacun met dans un visé ou un déclic, entendre les exclamations rituelles :

— Je la *ranntre!*

— Elle *prannd!*

— Elle *tiegn!*

La massive silhouette de Trémolières vint se placer aux côtés des Parisiens. Il eut un regard un peu appuyé, en apercevant Ferrier auprès de Thérèse. Ne croyait-il pas avoir beaucoup aidé à leur connaissance? Maintenant, ce graveur tournait sans cesse autour de Thérèse. On ne se méfie jamais assez d'un jeune, à cinquante ans!

— Eh bien, fit le « gouverneur » avec condescendance, on vient cueillir ici de petits croquis de mœurs?

Sans répondre, Ferrier se tourna vers Thérèse. Et, avec le plaisir de dépasser l'étage où Trémolières situait la conversation :

— La fécondité de l'esprit est admirable! Lancer de grosses boules ferrées aussi près que possible d'une petite boule en bois... On part de cette donnée si simple, on l'aiguise de quelques règles, et voilà surgir tout un sport! Voyez le style de ces attitudes!

— Bon! Bon! Ne prenons rien au tragique. Un simple jeu! riposta Trémolières vexé.

— Un jeu bien méditerranéen : s'aprocher autant qu'il

se peut d'un but, d'un centre! Une prise de mesures. L'homme en use comme un dieu...

Et, avec bravade, il jeta, face à Trémolières :

— Une mathématique olympienne : Θεός ἀεί γεωμετρέι.

Thérèse battit des cils et se détourna : le graveur sentit sur le champ l'énormité de son imprudence. Ni ce geste de Mme Desvillers, ni la gêne de Ferrier n'échappèrent à Trémolières. Sans connaître la maison du promontoire, il sentit que Ferrier avait laissé échapper un secret. Il insista :

— Tiens, vous pratiquez le grec?

— Non, pas du tout, avoua rondement Ferrier. Une devise d'atelier, indiqua-t-il après un temps d'hésitation.

— Alors vous supposez que Mme Desvillers connaît la langue de Platon?

Thérèse tenta de détourner le propos :

— Oh, Trémolières, regardez ce tireur. A-t-il la moue orgueilleuse et le poignet emphatique!

— Oui. On dirait qu'il va lancer une maxime grecque.

Ferrier, imperceptiblement, fronçait les sourcils et serrait les dents.

« Il y a quelque chose là-dessous », jugea Trémolières. Et, afin de dépister l'adversaire, il fit, bonasse, un peu lourd :

— Moi, cette langue grecque m'émeut toujours, bien que je l'aie fort oubliée.

Quand Trémolières fut remonté en voiture, avant de mettre en marche, il tira de sa poche son carnet, bourré de comptes de charpentier, et y inscrivit les trois mots. Il se défiait de sa mémoire.



Le lendemain fut un jour large du regard, frais de la poitrine. De l'autre côté du golfe, l'Estérel montrait une douceur précise. Joie et joie! Jubilation des branches et des tuiles, allégresse des flots, raison des pierres. A peine, par places, un peu trop de chaleur. Mais par intervalles se déclaraient les délicats paroxysmes de la brise.

Le père Fabrègue façonnait à la bêche un coin de terre.

— C'est un peu le même travail que vos gravures, Monsieur Ferrier, — fit le vieil homme en déposant son outil : il avait vu l'artiste travailler au burin les blocs de buis. — Rien ne se fait sans que la main n'y force! Seulement, mes carrés à moi sont plus grands. Et c'est le soleil qui termine.

A la porte de la ferme, le store de bambou tressaillit. Mme Fabrègue devait être aux aguets.

Ferrier s'arrêta un temps. Il regardait le bleu de la mer, si dense. Puis cet azur fin qui, de l'horizon pâle, montait jusqu'au zénith nourri et glorifié de soi-même, déployé comme un étendard.

Il eût voulu inventer un mot pour exprimer cette teinte, et ne trouva que « bleuité », par analogie avec « divinité ». Puis il sourit de sa sottise, et, avec une indulgence pareille à celle des rayons qui acceptent de toucher les pires et les plus humbles objets, posa son regard sur sa main d'artiste; cette main qui osait portraiturer le monde avec un peu de noir et de blanc!

Il descendit, pensivement, vers la mer. Devant tant de beauté, il penchait un peu le front comme un vase que l'on incline pour l'emplir.

Il prit le sentier des Basses-Roches.

Tour à tour, les criques montrèrent leurs innombrables vaguelettes. Il s'arrêtait pour regarder l'eau jouer dans les anfractuosités. Un flot enfant, devant la haute mer musicale et sublime.

Il s'avança sur l'un des rochers.

Dès dix brasses du bord et jusqu'à l'horizon, le golfe offrait une surface impénétrable au regard, lisse, luisante: où les collines se tranformaient en moires; où la brise promenait çà et là de sombres touches frisées.

Mais plus près l'œil glissait sous la surface, sous l'épiderme vivant du flot. Des frissons lumineux, de molles et sinueuses anguilles de clarté y bougeaient. Incessante pêche de la rêverie! Comme sur les rochers des Jumeaux, aux pieds mêmes de Ferrier, attenant à la pierre, oscillaient les formes et les teintes du paysage sous-marin, toujours neuf. Par moments, l'assaut cristallin se retirait

des roches : laissant apparaître des ors et des sépias et la glu verte des algues enflées de cloques d'air. Puis soudain il s'en revenait, délivrant mille filaments, ou balançant avec solennité quelque algue profonde.

Aux yeux de l'artiste, deux mondes superposés, que séparait la surface mobile. Ferrier se trouvait de connivence avec ces deux différentes créations — avec toutes celles qui rayonnent autour de la terre.

Comme il reprenait le sentier, il aperçut un bout de mur blanc, surmonté de signes noirs.

Le cimetière de Saint-Trophime.



Ferrier n'avait jamais encore visité ce cimetière. Mais, cet après-midi-là, il se trouvait si allègre qu'une sorte d'appétit lui vint vis-à-vis de cette autre réalité. Il était prêt à l'admettre, à la résorber, elle aussi.

Le cimetière de Saint-Trophime est pris entre la mer et la colline, à mi-chemin des Basses-Roches et de la Planque, juste derrière la citadelle. Le mur de soutènement reçoit l'embrun des vagues, parfois même, dans les tempêtes, leur choc. Ferrier, dès avant d'y entrer, aperçut, au-dessus du mur bas, les bras vides des croix, l'emperlement noir et blanc des couronnes : tout un paysage de forêt d'hiver. Çà et là, des cœurs d'émail et de zinc étaient posés, dans ces étranges ramures, comme une troupe d'oiseaux migrateurs.

Ce lieu de repos est assez naïf. Beaucoup de sépultures sont entourées d'un rang de tuiles, ou de carreaux plantés dans la terre : les plus riches seulement sont recouvertes de dalles. Parmi les vases à fleurs, des bouquets trempent dans des pots à confiture. Auprès des plantes ornementales, géraniums et asters, des végétations indigènes, plus émouvantes qu'ailleurs sont ressorties de terre: depuis le scolyme épineux jusqu'aux rampantes nappes de mésembryanthèmes. La brise, ce jour-là, était chargée de ces graines à aigrettes des composées, qui sont lumineuses comme des âmes.

Le graveur n'avait encore fait que quelques pas dans le

cimetière, lorsqu'il ressenti un choc : l'horrible trou rectangulaire d'une fosse vide s'ouvrait dans le sol. Il s'assit sur un pan de mur et rêva.

Le cimetière de Saint-Trophime n'est pas muet comme les autres. Le murmure des vagues y rôde entre les tombes, dont par moments il semble venir. Comme des destinées de pêcheurs, les croix se profilent à moitié sur le flot.

Fallait-il retrouver la mort, même au pays de la beauté? Sans doute. Périr : suprême destin de cette magnificence.

Avec la badauderie qui peut se mêler à la lucidité, Ferrier, en quittant le cimetière, s'arrêta devant une tombe qui portait les emblèmes maçonniques : le compas, l'équerre et le fil à plomb : « J'ai vécu sans savoir pourquoi, j'ai vécu sans savoir comment, je suis mort sans savoir pourquoi ni comment. La pensée libre par le juste raisonnement. » Cette banalité véridique ne valait pas mieux que les mensonges des « Au revoir »... Plus loin, ce fut le monument aux morts de la guerre. Sous deux ailes de bronze éployées, une liste de noms gravés dans la pierre. Plus d'une centaine pour la petite ville. Des Moutte, des Fabre, des Cotta, des Garcin, des Antonelli; la plupart portant des prénoms de là-bas : Joseph, Marius, Saturnin...

Ferrier battait en retraite. Il sortit du champ des morts, hanté d'un sentiment douloureux qui n'avait plus besoin de mots.

Là-haut, une rangée de pins coiffait la citadelle comme d'un cimier de casque. L'horizon semblait sortir du vieil édifice comme une autre frontière.

A cinquante pas du cimetière, vers la Planque, une source souterraine, dont l'eau n'arrive que rarement à mouiller le sol, fait croître, le long du sentier, un peuple de roseaux toujours en rumeur.

Les rayons déjà obliques envoyaient sur le sol les ombres des cannes et des feuilles : légères, à demi-dissoutes dans la clarté. Parfois passait un coup de vent. Alors quelques tiges plus exposées à la brise vacillaient derrière les rangées de roseaux, renforçant successive-

ment une série d'ombres. On eût dit les pas sur le sol d'un intermittent fantôme.

Cependant, avec ses barques et ses hommes, le petit port continuait son métier marin, salé de bleu, visité de brise. Des hommes, avec des palans, remontaient une barque sur les galets. Des femmes visitaient les filets, la navette à la main.

Un bateau de pêche s'approcha du quai. Un des deux matelots sauta sur les dalles, avec cet air de s'amuser du travail, qui est la noblesse des pays lumineux.

— Hé, Cotta, *agante!* cria l'autre, en tendant un panier de poisson.

Cotta : un des noms de la liste funèbre. Cet homme-là avait dû perdre un parent à la guerre.

Ferrier revit en lui-même le monument aux morts. Pierres vaines! Le véritable tombeau du Cotta de là-bas, n'était-ce pas cet homme-ci, cette sépulture vivante et précaire?

Dès lors, ces matelots et ces femmes et ces enfants des rues, n'étaient-ils point les vrais monuments funèbres, portant, avec les noms du passé, sa ressemblance elle-même? Atroce idée. Pourtant rassurante. Tout revivait, mais avec une âpreté qui donnait aux délices de ce Midi quelque chose de tragique. Le vaisseau de la Grèce achevé à sa proue par les formes de pleureuses eschyliennes : cette image traversa l'esprit de l'artiste.

Un accord avec le monde résonnait en lui, bien plus large qu'auparavant. Non, sur ces rives rayonnantes, il ne se bornait plus à connaître, comme lors de l'arrivée, un absolu de la joie! Il ne rêvait plus on ne sait quel bond hors du monde. La limite essentielle à toutes choses, la résistance de l'univers, devaient, même ici, garder leurs pouvoirs.

XI

Le fils Fabrègue promenait volontiers par la campagne son crâne en bulle et son torse maigre. Il explorait les traverses peu fréquentées, les rivages solitaires : guettant

les passants, les femmes surtout, pendant des heures, caché derrière un rocher ou un buisson. Il en adorait de loin certaines, qui ne l'avaient jamais remarqué.

Dans les environs de la Gravière, il avait souvent aperçu Mme Desvillers, et depuis prêté ses traits à plus d'une héroïne de roman. Deux ou trois fois, elle se trouvait en compagnie de Ferrier. Mais les magies féminines évoluaient à une telle distance de l'infirme, qu'il n'éprouvait aucune jalousie. Ainsi, jadis, le peuple déléguait ses princes à une vie magnifique, qui lui restait interdite. Toutefois, un jour, il vit Thérèse et Ferrier prendre ensemble le sentier du promontoire, disparaître dans la broussaille. Il n'osa les y suivre. Mais il attendit trois heures pour vérifier leur retour. Ce jour-là, il fut très fier de tenir une découverte.

Il n'en souffla mot à sa mère, se délectant à garder cachée cette supériorité. Elle avait tant battu les buissons et c'était lui qui dénichait! Il savait qui éblouir avec sa trouvaille : ses amis, les Gaussens père et fils, charpentiers du port. C'étaient les seuls êtres à Saint-Trophime qui lui fissent bon accueil. Quérir un instrument, passer une planche, entretenir le feu sous un pot de goudron, menus services qu'ils se laissaient rendre par le *fada*. Lorsqu'ils s'écriaient : « Hé, voilà un bateau que nous avons fini à tous les trois! » le fils Fabrègue prenait la plaisanterie au sérieux.

Un de ses rôles chez les Gaussens, c'était d'apporter les potins de la ville. Les robustes compagnons n'y voyaient pas malice : ils prenaient les récits en gaieté, gaillardement, sans trop y croire. C'était toujours de sa mère que l'infirme tenait ces nouvelles. La vieille femme solitaire, qui s'en allait à la ville trois ou quatre fois la semaine, savait tout, mieux que l'épicier et les dames du marché. Rentrée aux Basses-Roches, elle occupait ses journées et souvent ses nuits d'insomnie, à coordonner, à rattacher, à limer les on-dit qu'elle avait cueillis dans le parfum des melons ou l'odeur des saumures. Avant de colporter à Saint-Trophime la plus décisive version de ses redoutables bavardages, elle en faisait des sortes de

répétitions devant son fils, à trois ou quatre reprises : il assistait à ce travail de cuisine, qu'auprès du fourneau elle faisait subir à ces victuailles spirituelles. Parfois il y ajoutait lui-même un détail, auquel il tenait avec un amour-propre d'auteur.

Or, certain jour, il s'était assis chez les charpentiers dans un tas craquant de copeaux. Le fils Gaussens, debout sur une carène, sciait une poutre dans le vent et le ciel, à bras musclés et brunis. Le vieil homme, plus bas, rabotait avec la patience de l'âge. Une saine odeur de bois se mêlait aux rayons. La conversation dans le bruit du travail continuait sans qu'aucun des trois hommes s'aperçût que le Velu de chez Trémolières avait passé le seuil, entre les palissades.

— Hé, tu dis ci, tu dis ça, et tu n'en sais *riegn!* C'est *biegn* toi! Un « raconte-toujours »!

— Je ne raconte pas, j'ai vu.

— Salut! fit le marin. Et qu'est-ce qu'il a vu?

— Il prétend qu'il a vu, vers la Pointe Roume, son *Parisiegn*, celui de chez Escoube, *avé* la dame de la Gravière à son bras!

— Si je les ai vus! Ils ont pris vers le Cap : ils y sont restés trois heures. Même que j'ai attendu jusqu'au soir pour les voir sortir.

— Ce n'est pas beau de guetter, déclara le vieil homme.

— Je venais, dit le Velu, pour le calfatage de la barque au patron. Est-ce fini?

— Si c'est fini? Eh, sûr! fit le vieux. C'est-à-dire que c'est comme fait. Je vais m'y mettre dès demain.

— Ne tardez pas, au *moinss*. M. Trémolières la veut d'ici deux jours sans *fote*.

Le marin allait s'éloigner. Il hésita :

— C'était à la pointe même?

— Quelle pointe? fit Gaussens.

— Oui, à la pointe du Cap, répondit l'infirme.

— Je te dis qu'épier les *genss*, ça ne se fait pas et ça ne se dit pas, répéta le vieux.

— Peut-être. Mais je les ai vus.

— Est-ce que tu vas te taire, *maintenane?*

★

— Au cap Roume. Et qu'ils y restent des heures.

— Eh bien, ils ont raison! fit Trémolières avec une indifférence que démentait la face altérée.

— Probable qu'ils ne s'ennuient pas, poursuivit le matelot.

— Et le calfatage? Où en est-il, Gaussens, pour le calfatage?

— Eh, il y songe. Il va commencer.

— L'animal! C'est la troisième fois que je le lui rappelle.

Solange était sortie. Le mari, jetant un coup d'œil par la fenêtre, dans le jardin, la vit arroser les bignonias. C'étaient les fleurs favorites de sa femme. Trémolières ne les aimait pas : des plantes en pompons de rideau! Le regard du « gouverneur » erra par les fenêtres jusqu'à la jungle de cactus et d'agaves.

— Sur la pointe du Cap, répéta le Velu.

— Là ou ailleurs, qu'est-ce que ça fait!

— Sur la pointe, il y a, cachée dans les arbres, une petite maison. La maison des Pastré. Personne n'habite. On s'en occupe à la Gravière. Ils doivent avoir la clé.

La face de Trémolières se rembrunit.

— Ah!... Comment est-elle, cette maison?

— Elle a des colonnes sur le côté. (Le marin parlait du porche.) Une aiguille à soleil sur un des murs, et de drôles de mots marqués dessus.

— Quels mots?

— Pas écrits comme du français. Ça doit être de l'allemand ou de l'américain.

— Tiens, regarde!

Trémolières tira le carnet où il avait inscrit la maxime.

— C'est ça! s'écria le Velu abasourdi. Je reconnais la première lettre, elle ressemble un derrière de jument.

— Me braver ainsi! Nous verrons.

Le colosse avait le visage presque bleu. Il respirait soudain comme un asthmatique. Le Velu le regardait, avec une fidélité vieille de quinze ans.

— Ils mériteraient bien, éclata soudain le « gouverneur », qu'on leur joue un tour! Par exemple, qu'ils trouvent en arrivant les portes et les volets cloués... Ou qu'on les éveille de leur sieste par une aubade... Ou que, pour leur flanquer la frousse, on les enfume un peu dans leur terrier! Ah! c'est ça qui serait superbe!

Ses dents se montraient désagréablement...

Le Velu réfléchit :

— Il est sûr que si, un jour de mistral comme il y en aura peut-être un demain, ça brûlait vers le Cap... Làbas, n'y a pas moyen de descendre des falaises...

— Bah! on s'en tire toujours, fit le Normand qui regarda l'homme dans les yeux... Rien qu'une bonne leçon!

Le Velu, les traits tirés, comme s'il souffrait à son tour :

— Il y a des histoires comme ça qui peuvent arriver, murmura-t-il enfin.



Le matelot de Trémolières demeurait non loin de son patron, à la Planque.

Le Velu y logeait seul. Sa femme était morte depuis bien des années; le fils naviguait « en Chine ». L'homme s'était fait un mutisme, que rompait parfois le bavardage des solitaires, à mi-voix... Le lendemain de la conversation chuchotée avec son patron, un souffle puissant assaillait les ruelles de la Planque, soulevant des tourbillons de poussière, faisant claquer les contrevents. Dans le petit port, les bateaux dansaient, de courtes vagues assaillaient les rocs.

— Le bateau ne sortira pas d'aujourd'hui, marmonna l'homme.

Le Velu s'en alla vers le hangar de Trémolières, l'un des sept ou huit hangars à pêcheurs qui, à la Planque, tournent vers le port leurs larges ouvertures.

De leur plafond de poutres, où ondulent les reflets de la mer, pendent maints objets, seuls ou par grappes. Des nasses à congres, ces cloches d'osier dont chacune superpose trente cercles; des lièges, en chapelets et en plaques, ou parfois une écorce entière, qu'on découpera en si-

gnaux; des rouleaux de cordage ou de fils de fer; des roseaux destinés à tendre ces nasses langoustières qui sont deux cercles joints par un cylindre de mailles : en Provence on les promène sur les fonds rocheux, tandis qu'en Corse on les laisse sur place. Sur le sol, s'entassent des caisses de biscuits devenues caisses à étoupe; des pierres liées de câbles, pour caler les engins de pêche; des civières, pour transporter les filets ou les grosses pièces que l'on capture parfois; des hardes indescriptibles, ou tel matelas cravaté de cordes. Quelque vieux gouvernail, au profil de morse, dresse une dent d'acier. N'oublions pas des masses confuses — on ne sait quoi, — enveloppées de bâches grises, roses, saumon : ainsi ces nuages du matin que, du large, on voit emballer les montagnes... Dans l'ombre des encoignures, tout ceci reçoit des tons blanchâtres, ou sombres, ou pâles mystérieusement. Face à l'entrée, la forte couleur des filets, résine et goudron, marque ses ocres, ses fauves, ses couleurs avinées jusqu'à la lie, jusqu'au noir.

Ce jour-là, le Velu se sentait mal à l'aise parmi ces objets familiers. Que venait faire ici, entre ces objets imprégnés de sel et de goudron, cette houe, objet terrien, qui pesait d'un front obstiné contre le sol?

Il se dirigea vers la plage.

Il lui semblait mal reconnaître les objets : leurs formes l'étonnaient. C'étaient une vieille ancre tordue, splendidement corrodée de rouille; une haute jarre; cinq ou six *parats,* ces glissières sur lesquelles des palans remontent les bateaux par gros temps, et dont le milieu se trouve entaillé par le frottement des quilles. Un caillebotis, qui s'appuyait contre un mur, dans une attitude humaine, le fit tressaillir : il avait cru voir ce témoin lire dans ses pensées.

Une femme était assise sur le bord du parapet.

Une casserole étendait la queue comme un chien.

L'homme regarda le sol, et crut ne l'avoir jamais vu.

Une nasse d'osier pourrie et qui cédait de partout, apparaissait auprès d'épluchures et de bouts de dentelle. Il repéra un noyau de pêche, un tampon de coton et des

os. Le sol mêlait aux galets de pierre ceux de brique ou de verre, des tessons encore vernis d'un côté, des bouchons, des bouts de paille tressée, des morceaux de charbon de bois, des loques, des têtes de poisson, et ce vieux soulier qui est de tous les bords de mer comme de tous les fonds de rivière. Une corde moisie, défaisant ses brins comme une chevelure, se mêlait inexprimablement au sable, devenait, par vingt mèches, poudre et terre.

Tout cela empruntait à la lumière, au hasard, à l'immobilité, une évidence rayonnante. Cependant, la souillure de quelque excrément sec, ou le tracé de quelque gluant ruisseau de cuisine ou de latrine, exhalait un relent sans pudeur. Mais la salubre odeur des flots, et l'ennoblissement, sur toute chose, des rayons purs.

Le Velu recula : comme s'il se trouvait gêné par tant d'objets précis, dont chacun semblait avoir quelque chose à lui dire.

Il se dirigea vers Saint-Trophime, marchant plus roidement qu'à l'ordinaire. Arrivé au quai, il entra dans le Tabac.

— Hé, *coullègue!* Aujourd'hui, *avé* ce mistral, donne-moi des allumettes-tison, pour ma pipe...

Etait-il stupide de n'avoir pas acheté cette boîte dès la veille! Il prit par les routes du bord de mer, où l'on ne rencontre pas grand' monde. Puis par la forêt. Pressant le pas, il se trouva au Cap en moins d'une heure.

Il pouvait être à peu près midi.

A une trentaine de pas du sentier, il s'allongea derrière des touffes de bruyère et commença le guet. Deux ou trois pêcheurs, des campeurs passèrent. De grandes rafales brisaient sur son dos; une autre espèce de vent, impalpable, qui venait du promontoire, lui semblait souffler sur sa face, en sens inverse. Il se tourna et se retourna à plusieurs reprises, toujours gêné par quelque objet : un caillou, une brindille. Jamais il n'avait autant qu'aujourd'hui ressenti des crampes à rester immobile. A force de scruter du regard les alentours, tout commençait à se brouiller à ses yeux. Un sommeil imprévu, absurde,

le terrassa. Un marin n'a-t-il pas toujours un bout de nuit en retard?

Il sortit de cet assoupissement comme d'une cachette. Il se sentait la bouche amère, les membres bizarrement dispersés... Soudain, tout se centra en lui-même, tout se tendit, comme lorsqu'une grosse pièce pèse au bout de la ligne : un couple s'approchait... La chevelure blonde auprès de la carrure de l'homme.

A sa grande surprise, le couple dépassa sur le chemin le niveau d'où partait le sentier. Eviterait-il le promontoire, s'en irait-il plus loin? Un bonheur aussi généreux que « la goutte » du matin se répandit dans tout son corps. Il narrerait cela au patron. Car ce serait fini. Non! il ne recommencerait pas.

Mais les deux promeneurs s'arrêtèrent, regardèrent autour d'eux, rebroussèrent chemin. Ils s'engagèrent entre les broussailles, tandis que le Velu se sentait devenir de plomb. La lourde charge lui retombait dessus!

Le monde noircissait à ses yeux. Exactement comme, la veille, la face de Trémolières.

Quelque chose bougea vers sa droite. C'était un pêcheur qui commença de s'installer sur un roc, en pleine vue de l'isthme. Le Velu faillit en crever d'aise. Il n'avait pas songé à cette délivrance-là... Hélas! le pêcheur changea d'idée, repartit.

Le Velu fut debout, d'un bond. Se débarrasser enfin de cette histoire!

Il inspecta tout autour de lui. Personne. Pourtant il se sentait épié par chaque arbre, par chaque rocher.

Tout de même, il s'en alla délibérément vers la broussaille secouée de vent. Il tira sa pipe, fit craquer une des allumettes-tison. Dans le grand souffle, n'est-ce pas, la pipe s'allumait mal! Comme s'il s'agissait de donner le change au noir objet, il lui adressa trois ou quatre jurons à mi-voix. Puis il jeta l'allumette, encore enflammée, dans les cistes secs qui frémissaient.

Personne encore. Trois pas plus loin, il éleva jusqu'à la pipe une seconde allumette, que, de nouveau, il jeta toute embrasée.

Plus loin, il recommença une fois de plus.

Puis, les oreilles battant de coups précipités, le corps comme vêtu de linges humides, chauds et froids, il s'enfonça, marchant très vite, dans la colline, sans se retourner.

Lorsqu'il eut fait quelques centaines de pas, il ralentit. Et se mit à rire avec orgueil.



La porte se referma sur le couple : l'ombre fraîche et un baiser qui, profond, illimité, paupières closes, semblait ensevelir en lui les amants.

Après cette étreinte, Thérèse chancelait, et déjà le divan prenait de la réalité. Ferrier, soudain, la vit se figer sur place. Puis elle leva une main aux doigts écartés, qui exigeait le silence.

— Ecoute! fit-elle.

Parmi le sifflement du mistral, se rapprochait on ne sait quel bruit. Des grésillements, des craquements, un autre souffle.

Les flèches de soleil, sur la paroi, s'étaient soudain assombries. L'homme se rua sur la porte. Les arbres du sentier étaient à demi dissipés dans une fumée irrégulière et rapide. Une âcre odeur saisit à la gorge les amants, tandis que l'innombrable crépitement se faisait impérieux.

Thérèse tremblait. Elle semblait tout oublier, lui et elle-même. L'homme dut la tirer au dehors. Alors, lui saisissant le bras, elle montra l'extrémité du promontoire :

— Vite! Vite!

Il l'arrêta d'un poing crispé. Un moment! Le temps de calculer les circonstances... Folie que de se laisser acculer à l'extrémité d'une roche abrupte. Le feu, poussé par le vent, devait prendre en écharpe la presqu'île.

— Non, vers le bord, à gauche!

Elle obéit, avec une docilité d'animal.

Ils se hâtèrent à travers les broussailles. Pas de sentier transversal. A deux ou trois reprises, ils se virent saisis

par le fourré jusqu'à la poitrine, tandis que dans l'air étouffant pleuvaient déjà des escarbilles, et que le grondement se faisait proche.

Enfin, ils se trouvèrent au bord du promontoire, juste en marge de la fumée. Une bouffée d'air pur, délicieux. Le monde reparaissait, si calme! La mer avec toutes ses vagues, les rivages avec tous leurs dessins. Une vision qui les secourait merveilleusement.

Sur toute la largeur du promontoire, de lourdes volutes de fumée, à demi-couchées par le vent, montaient en un tourbillonnement obscur. Elles laissaient déjà, au dessus de la mer, se perdre avec prodigalité une traînée solennelle.

Ils n'étaient nullement tirés d'affaire. Impossible de descendre les parois verticales : et comment traverser la ligne de feu continue qui gagnait vers eux? Ferrier eut besoin de remettre en ordre ses pouvoirs. Se tenait-il convenablement? Il sourit à Thérèse. La femme ne montrait plus aucune peur, mais un air d'aventure qui allait bien à la face aiguë, à l'ampleur des yeux.

Le graveur observa, juste devant l'incendie, sur le rebord de la falaise, à quelque cinquante pas en avant d'eux, une sorte d'encoche marquée dans l'épaisseur des buissons.

Deux, puis trois hommes venaient d'apparaître sur le chemin, de l'autre côté du feu. Deux d'entre eux leur adressaient des signaux d'alarme, stupidement, comme si le couple avait pu ne pas voir l'incendie. Le troisième, un pêcheur — l'homme dont le passage avait failli arrêter le Velu — désignait du geste l'encoche : il hurlait des paroles que dominait le craquement de l'incendie.

Ferrier entraîna sa compagne. La marche, au bord de la falaise, était, par bonheur, assez facile. Ils aperçurent enfin la particularité qui entaillait l'épaisseur de la broussaille : c'était, sur trois ou quatre mètres de largeur, un tapis de plantes grasses, de mésembryanthèmes, que maintenant longeait le feu. Au delà de ce passage, les buissons avaient déjà brûlé : les trois hommes, battant à

coups de branches des tiges noires où palpitaient des braises, s'avançaient vers eux.

— Mais vous êtes en sandales! s'écria Ferrier.

Ce fut portée par son compagnon, que Thérèse franchit la zone torride, encore fumante.

Enfin, ils se trouvaient en sécurité, auprès d'autres êtres humains.

Thérèse se prit à rire, nerveusement, puis sanglota.

Les deux promeneurs la connaissaient : sans doute des voisins de la Gravière. Ils regardaient le couple avec étonnement. Mme Desvillers se vit une robe mise en lambeaux par les épines et crayonnée de charbon, auprès de Ferrier dont le pantalon de toile montrait les mêmes marques.

Elle reprit son sang-froid :

— Je vous dois la vie, Monsieur, déclara-t-elle, en tendant la main à Ferrier. Quand vous m'avez vue toute seule, appelant au secours derrière cet incendie, n'avoir pas craint de le traverser pour venir à mon aide! Vous avez été admirable... Et comment dire ma gratitude à ces messieurs qui nous ont aidés si vivement à sortir de danger?

Donner en un tel instant un si adroit coup de pouce aux apparences! Le graveur admira comme un écolier qui ouvre le « Livre du Maître ».

Un des promeneurs « se fit un devoir » d'accompagner jusqu'à la Gravière Mme Desvillers, épuisée par l'émotion. Il valait mieux, de toute façon, que Ferrier restât sur place. Des nouveau venus se joignaient au groupe. Imitant ses voisins, le graveur s'arma d'une branche de pin.



Déjà, au delà des mésembryanthèmes, la ligne de feu s'était reformée sur le promontoire, de bord à bord.

Mais il s'agissait bien du cap! L'incendie, aidé par la pente, gagnait à contre-vent les forêts de la colline. Le feu prenait par le sous-bois, cistes, lentisques et bruyères. Les rameaux et les brindilles, dans les flammes soudaines

jaillies, noircissaient en se dépouillant : remplacés par des lambeaux de dentelles ardentes qui, très vite blanchies, cendreuses, s'effritaient au vent. De géantes vierges rouges se dressaient brusquement au-dessus des pins, qui s'évanouissaient dans leurs bras.

Ils étaient déjà une quinzaine d'hommes, qui tapaient à coups de branches. Des paysans arrivaient avec des haches.

Tout en travaillant ferme, parvenu au sommet d'une côte, Ferrier s'arrêta un instant. Il contemplait au-dessus des cimes l'énorme rampement de la fumée. Ces volutes sauvages évoquaient la croupe du tigre, la trompe de l'éléphant. Avec quelque dépit, le graveur se sentit l'esprit bien plus libre que tout à l'heure, lorsqu'il courait un danger. A ce moment-là, il n'avait ni goûté, ni même vu ces soufres, ces jaunes de chrome, ces lilas, ni ces bribes de vapeur qui offraient un violet d'aniline d'une si cruelle intensité.

Le feu déjà régnait sur deux kilomètres. On apprit par Parès, qui arrivait fort alarmé, qu'il ne fallait pas compter sur la troupe. Il avait téléphoné à Saint-Trophime, puis à la préfecture. Comme il arrive par temps de mistral après une longue sécheresse, d'autres incendies venaient d'éclater. Deux d'entre eux ravageaient les Maures et les forêts de Sainte-Maxence.

A Saint-Trophime, l'apparition d'un lointain nuage de fumée avait soudain éveillé Trémolières d'une sorte de léthargie. Le Velu bricolait dans le jardin; son patron l'appela. Les deux hommes sautèrent en automobile. Sur les lieux, le Normand, sans ciller, aperçut Ferrier. Avec le Velu et trois ou quatre gars déterminés, ils formèrent tout de suite une sorte d'équipe de pointe, infatigable et hardie.

Ils combattirent, avec des alternatives de succès et de défaite : les défenseurs, plus d'une fois, virent leurs positions tournées.

Un bref incident, comme il s'en passe dans ces incendies en terrain accidenté, advint à Ferrier.

Le graveur s'était engagé, à quelque vingt mètres de-

vant Trémolières, au bas d'une paroi de roches, devant laquelle de hautes broussailles commençaient à prendre. Il avançait, frappant de sa branche, lorsqu'il se sentit empoigner l'épaule. C'était Trémolières, qu'il mit bien un quart de seconde à reconnaître, tant un singulier rictus lui tordait le masque.

— Etes-vous fou? criait le « gouverneur ».

Le feu, en effet, avait repris derrière Ferrier, menaçant de le cerner contre la paroi. Lestement, les deux hommes reculèrent.

Non loin, le Velu les regardait, la bouche ouverte, avec ébahissement.

— C'est comme ça qu'on se fait griller, gronda le colosse.

— Trémolières, vous avez été très chic!

Et les trois hommes se remirent à la besogne.

La lutte se prolongea dans le crépuscule. Puis les silhouettes des hommes devinrent obscures parmi la grande nuit et les bouffées ardentes.

Vers dix heures du soir, le feu se trouvait éteint sur les premiers kilomètres de son parcours. Çà et là, dans l'obscurité, sur le sol cendreux, une pomme de pin aux écailles écarlates brûlait encore, ou une souche d'arbre, ou la racine d'une bruyère, qui faisait un puits de braises. Mais l'incendie gagnait sur les pentes, et menaçait de filer, par un ravin, du côté de la Gravière. Il eût fallu vingt ou trente hommes de plus pour l'arrêter.

— Allons chercher du monde à Saint-Trophime! cria Trémolières.

★

Une quarantaine de couples, que secoue un jazz, dansent ou plutôt tressaillent sur place, pressés dans un espace long et large de cinq ou six pas. Les danseurs, bras nus, soudés à leurs danseuses aux dos nus, à la poitrine à peine voilée d'un fichu, aux cuisses nues. Du joue à joue : des pectoraux qui s'engrènent à des seins; des hanches qui s'affrontent; des pubis qui se reconnaissent; et, autant que la demi-obscurité permet de les distin-

guer, des ombres de faces à demi pâmées, yeux noyés, lèvres offertes. Çà et là, quelques longues robes de plage, rendant plus sensibles les déshabillés. Sur les têtes, des coiffures de papier : mitres, tricornes, bicornes, casques, shakos, diadèmes, ou chapeaux de femme, à la mode de l'autre siècle.

Six ou sept colonnes écailleuses montent de cette foule : des stipes de palmier, dont on voit, au-dessus, éclairées d'en bas, les empennements blafards se perdre dans les ténèbres du ciel. Quelques étoiles brillent, assez pour apporter à ce spectacle les rayons de l'éternité.

Autour du grouillement, des tables se pressent, envahissent tous les recoins d'une salle irrégulière; les plus lointaines juchées sur des tréteaux pour mieux voir. Les verres dressent leurs pailles; les bouts de sein dorés du champagne émergent des seaux à glace. La foule des spectateurs est si nombreuse que, malgré le départ des couples qui dansent, toutes les chaises semblent garnies. Faux débardeurs en maillots rayés; faux ou vrais « sportifs » exhibant des épaules maigres ou musclées; toutes les femmes, des Polynésiennes avec des fleurs de corail dans la chevelure, d'énormes boucles d'oreille en corail, de grosses bagues d'os, des colliers de coquillages, d'épais bracelets qui, par transparence, laissent voir des images de poissons rouges. Ce n'est pas tout. Aux murs, garnis de grosse toile à voile, l'assemblage le plus baroque de haches, de mousquets, de yatagans, d'ancres, de rouleaux de cordes, voire de vieilles défroques galonnées.

Nous sommes au *Corsaire,* sur les quais de Saint-Trophime, à l'angle de la jetée... *Aujourd'hui, Grand Gala des Petits Chapeaux. Premier prix : une chèvre vivante. Second prix : dix bouteilles de champagne. Bal. Et une surprise!*

Tout ça persévère, se fomente, se dilate. Visages ennuyés-ennuyeux, gais, enivrés, lascifs, stupides, attentifs, ou furieux d'on ne sait quoi; et beaucoup aussi de plates expressions. Le tapage des voix, des sifflotements, des appels, imbibe curieusement le bruit du jazz, martelant

les temps forts, exaltant les thèmes nasillards du saxophone.

Brusquement, au milieu d'une mesure, le jazz s'arrête net. C'est l'usage... Or, tandis que, dans une lumière soudain éclatante, les couples rejoignent leurs places, se manifeste à l'entrée de la salle un spectacle étrange.

Pas seulement ce qui s'était montré avant cette rumba. C'est-à-dire, sur un tréteau dont les extrémités reposaient sur deux tonneaux marqués du mot *Poudre*, les dix bouteilles du prix; et, auprès d'un vieux canon de cuivre (en réalité, un lance-amarre), la chèvre, qui broutait des morceaux de sucre. Pas seulement la silhouette du patron, délurée et roublarde. Deux hommes viennent d'apparaître, les jambes des pantalons déchirées, les vêtements zébrés de marques noires, comme leurs visages.

Trémolières et Ferrier ont fait part de leur désir au patron. Le tenancier a d'abord refusé. Rappeler à ces éméchés et ces sauteurs, à ces assoiffés pour lesquels le seul incendie véritable est celui du punch, la possibilité d'événements de toute autre sorte? Mais il s'est ravisé, en imaginant la réclame « formidable » qu'un tel épisode peut faire à sa boîte. Pas un des deux cents assistants qui, demain, ne confierait, avec négligence ou importance, à dix, à vingt voisins d'hôtel : « Les incendies de forêts? Hé, figurez-vous qu'au *Corsaire*... »

Le public prend l'apparition des deux hommes pour la « surprise » annoncée. Probable qu'ils vont chanter. Ou danser avec des claquettes. Non, le grand est trop gros. Alors, sans doute, des exercices de force?

Un loustic crie :

— T'as pas le pantalon assez déchiré!

Le patron frappe sur les tréteaux, avec sa hache « d'abordage ». Les bouteilles tressaillent.

— Ecoutez!

Trémolières s'avance :

— Messieurs, cela brûle terriblement en forêt, du côté de la Gravière : des maisons sont menacées. La troupe est occupée ailleurs, dans l'Estérel. Qui veut bien venir donner un coup de main?

Il y a un long silence, puis un énorme bourdonnement. Un bourdonnement contraint, pas à l'aise.

Quels sont les clients qui viennent au *Corsaire?* N'importe qui, avec de l'argent. Pour les uns, une simple bribe d'une vieille fortune solide. Pour d'autres, une éclaboussure d'argent salement gagné. Pour beaucoup, une somme, juste ce qu'il faut pour ce soir-là. Et qu'est-ce que ces gens viennent faire ici? Oublier... Que d'autres pays brûlent, dans des guerres, loin d'ici, ça suffit! Donc, après cet appel inattendu, presque tous les visages d'homme se ferment ou prennent une mine contrite. Ce soir, vraiment, pas moyen! Dommage que ce rendez-vous de bridge... Ou bien : cela nous ferait rentrer trop tard... Ou : ce short, ou ce « blanc » sont peu faits, vous en conviendrez, chère amie, pour circuler parmi des broussailles incendiées!

Deux gaillards, lestement, se sont faufilés entre les chaises : ils sont prêts! Un moment, puis, un assez vieil homme s'en vient à travers la salle, d'un pas tranquille. Puis encore un jeune. Mais personne n'arrive plus...

— C'est qu'il nous faudrait au moins vingt hommes. Voyons! Il y en a bien ici une centaine auxquels un peu de sport ne fait pas peur!

Tout de même, ces deux intrus commencent à devenir gênants! Le bourdonnement des voix reprend, se fait plus haut et indifférent. Les gens trouvent que l'histoire a trop duré. Trémolières et Ferrier se sentent vaguement repoussés par on ne sait quel courant.

— Un des plus beaux points de la côte à sauver! Des fermes qui vont prendre feu! On ne trouvera donc pas vingt hommes dans cette salle? s'écrie Trémolières.

Une voix aiguë s'élève d'une table. L'une de ces jeunes femmes aux lèvres minces, aux yeux noirs et directs, qui savent si bien ce qu'elles veulent, querelle un homme blond-filasse et rougissant, fort gêné.

Toute la salle entend la femme :

— Tu n'as pas honte de rester ici?

— Ira! Ira pas! hurlent les voisins, comme si la question ne se posait pas aussi pour eux.

— Alors, moi, je vais y aller! crie la femme, tandis que fusent les bravos émus ou ironiques.

La petite brune semble joliment délurée. Sans doute, un fier tempérament entre deux draps! L'incident devient drôle.

Ferrier n'a pas encore ouvert la bouche. Ses lèvres tremblent. La façon dont il serre les poings et s'avance vers la table où est assis le couple, obtient à l'instant le silence de la salle.

— Merci, Madame! Mais cette besogne n'est pas faite pour vous.

L'homme, gauchement, le visage empourpré de honte, fait mine de se lever.

— Quant à toi, face moche, lui lance Ferrier, nous ne voulons pas de toi. Reste où tu es! On se passera de ta figure.

A la mortification, une subite fureur succède dans les traits de l'homme blond. Il empoigne par le goulot une bouteille de champagne. Les voisins se lèvent, les femmes crient. Ferrier, haussant les épaules, jette furieusement à cette houle :

— Vous tous...

Mais le patron redoute les rixes. Il se précipite vers les musiciens :

— Vite! En force!

Un fracas de cuivres et de grosse caisse couvre la voix du graveur, tandis qu'à la lumière des plafonniers succède une rougeur sombre. Tango! Les danseurs, de toutes parts, envahissent la piste.

Quand les cinq hommes se retirèrent, déjà tournaient des dizaines de silhouettes. Profils vermillonnés, ombres verdies.

Une danse sur la catastrophe...

Vers deux heures du matin, au cap, le vent mollit tout à coup. La ligne ardente enfin cessa de gagner, tandis que les étoiles poursuivaient leur éternel voyage.

LUC DURTAIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

John Charpentier : *Baudelaire*, Tallandier. — René Dumesnil : *Le Réalisme*, J. de Gigord. — Charles Maurras : *La Dentelle du Rempart, préface de Bernard Grasset*, Grasset. — Simon Arbellot : *Maurras*, homme *d'action*, Denoël et Steele. — Charles Régismanset : *Contradictions : Maximes et anecdotes*, G. Doin. — Aurel : *La Flamme aux yeux*, d'Artrey.

« Un livre comme celui-ci (**Baudelaire**), nous dit M. John Charpentier, est le résultat d'une longue et intime fréquentation ». On sent très vite que par la pensée et par le cœur, M. John Charpentier a vécu longuement avec le poète. C'est avec une sympathie sans trêve renouvelée qu'il l'a accompagné durant sa traversée de l'Enfer, je veux dire au cours de son affreux pèlerinage sur notre Terre! Voilà donc un livre informé et animé et qui offre maints aperçus qui excitent l'esprit. Il ne me déplaît pas, tout au contraire, que M. John Charpentier, en évoquant les épisodes de cette lamentable et sublime existence, ait gardé présent à l'esprit le souvenir des poèmes où tant d'échos de la vie du poète restent frissonnants. Veut-il nous présenter l'enfance de Baudelaire, il utilise à la fois les renseignements qu'il a pu obtenir et les vers du poète qui ont gardé ses émois ingénus :

Heureusement, il possédait toute une collection « de cartes et d'estampes » représentant des contrées merveilleuses avec leurs indigènes, à demi-nus ou parés d'étranges ornements, dans la contemplation desquelles l'enfant s'absorbait pendant des heures.

Les soirées, sous la grosse lampe de porcelaine, comme elles devaient être chargées de rêveries pour le petit Charles, tandis que sa mère se livrait à un travail de broderie et que le commandant lisait un récit de campagne ou quelque sévère traité de stratégie!

Quelles évasions n'imagine-t-il pas en regardant ces planches où l'on voit se découper sur un ciel limpide des « fantômes épars »

de cocotiers, pendre des lianes dans l'obscures forêts, des cascades s'écheveler sur d'écumantes rivières!

J'ai pris plaisir à constater qu'avec M. John Charpentier le psychologue averti accompagne toujours le narrateur informé. Le narrateur qui fait revivre un épisode sait passer brièvement la plume au psychologue qui interprète les actes fragmentaires de son héros au moyen de la connaissance d'ensemble qu'il s'est formée de son âme. C'est ainsi que M. Charpentier a su donner l'explication qui convient des attitudes provocantes et déconcertantes de Baudelaire, de ses propos paradoxaux et cyniques, de son appétit de scandaliser, de heurter et d'étonner, et de tout ce qu'il y avait dans son apparence d'affecté, de surprenant et de correction raffinée. Quand on est allé jusqu'au fond de cette âme, on sait sans le moindre doute que le lot d'un tel être ici-bas ne pouvait être qu'une solitude de fer. Baudelaire ne pouvait pas parler du vrai Baudelaire à qui que ce fût. En un sens, dans la vie courante, dans les rapports quotidiens avec les autres êtres, Baudelaire n'avait effectivement rien à dire à personne. Il n'y avait aucun point de contact possible entre le Baudelaire profond et ses amis les plus authentiques. Ce Baudelaire-là ne pouvait pas se communiquer, il devait rester muré; sa différence était telle qu'un élémentaire sentiment de pudeur l'obligeait à se masquer dans le commerce usuel de la vie. On pourrait même dire que le Baudelaire réel était obligé de se protéger contre tout le reste du genre humain par un Baudelaire artificiel. A Descartes, le philosophe masqué, correspond Baudelaire comme poète au masque. Le Baudelaire visible, selon les lois d'une logique profonde, fut toujours une forme vivante de l'Ironie par rapport au Baudelaire intime et profond. Comme M. Charpentier interprète aussi avec justesse le projet de l'adolescent décidé à se faire comédien :

> Il se veut disposer au carrefour de toutes les routes, et ne saurait consentir à s'engager dans une voie unique. Etre l'objet des expériences les plus diverses, se prêter aux rôles les plus différents, voilà ce qu'il souhaitait déjà, encore que confusément, quand il songeait à devenir comédien.

Tout en brossant la vie du poète, M. John Charpentier, dès

l'adolescence, discerne les influences qui s'exercèrent sur l'esprit de Baudelaire. Il remarque à juste titre la part qu'il faut faire au Sainte-Beuve de *Volupté* et des poésies de Joseph Delorme. En un sens, on peut dire que Baudelaire réalise avec succès la poésie que Sainte-Beuve n'a pas su mener au point définitif où elle s'imposerait. Problème très curieux! Le demi-échec de Sainte-Beuve dans la poésie n'est peut-être pas dû aux causes qui viennent d'abord à l'esprit. Baudelaire comme poète est doué vis-à-vis de lui-même d'un sens critique presque implacable; Sainte-Beuve poète créateur n'est pour lui-même qu'un critique assez relâché. Ce qui a été faible chez Sainte-Beuve considéré comme créateur, il se peut que ce soit l'esprit critique. Et cela est très humain. En appliquant par métier son esprit critique aux œuvres des autres, on risque, si l'on n'y prend garde, de le laisser se détendre par rapport à soi-même. Sainte-Beuve a péché en ne voulant pas voir que la forme de poésie qui était la sienne (il y a autant de formes de poésie que de formes de tempérament) était incompatible avec la large effusion des poètes romantiques.

Les amours du poète, que ce soit l'aventure du jeune homme avec la juive Sarah, avec Jeanne Duval, la Vénus noire, ou Mme Sabatier, la présidente, M. John Charpentier les expose avec soin. Il le fallait : ce côté de la vie de Baudelaire est bien curieux et nous savons quelle portée métaphysique il donnait à l'amour! A propos de la Vénus noire, M. John Charpentier dit fort justement : « Jeanne le corrompt, elle ne l'avilit pas. Toujours une partie de lui-même, la plus noble, surnage dans les pires tempêtes. » Sur l'influence exacte de Poe; sur les rapports et les différences de tempérament entre le poète américain et le poète français, M. John Charpentier écrit des choses fort judicieuses.

Et sur l'inspiration des *Fleurs du Mal,* M. John Charpentier a raison lorsqu'il dit : « Ses contemporains n'ont vu que son rire ou sa grimace; ils n'ont pas soupçonné le drame dont il était à la fois l'auteur et le spectateur :

> Je suis la plaie et le couteau
> Et le supplice et le bourreau...

Si j'avais eu à faire ce livre, peut-être aurais-je donné plus

de place à toutes les misérables questions d'argent qui ont tenu tant de place dans la vie du poète.

On lit l'ouvrage de M. John Charpentier avec grand intérêt et on se promet d'y revenir de temps en temps.

Le Réalisme de M. René Dumesnil est un gros livre, pas ennuyeux du tout, où il fait la somme de toutes les recherches qu'il a poursuivies sur une période de notre littérature qui depuis longtemps requiert son attention. On sait à quel point M. René Dumesnil est familier avec Flaubert, Maupassant et avec leur époque. Il faut rendre hommage à la probité de ce grand travail d'ensemble, à son information consciencieuse, à son visible souci d'équité, à l'allure aisée de sa démarche.

On sent que M. Dumesnil a été assez mal à l'aise pour disposer sous l'étiquette du mot « Réalisme » toute la vie littéraire d'une époque. Il a senti que l'emploi de ce mot comme drapeau n'allait pas sans artifice. Il nous a dit ses scrupules à ce sujet avec beaucoup de loyauté. Il a éprouvé d'autre part un visible embarras à propos des plus grands écrivains réalistes. Un embarras dont il faut le louer. Dès qu'on atteint les plus grands écrivains réalistes, un Flaubert, voire un Zola, et qui restent les représentants les plus brillants de ce mouvement littéraire, on est obligé de convenir que s'ils sont réalistes par certains aspects de leur œuvre, ils nous offrent bien d'autres éléments de premier ordre qui échappent à l'emprise du mot « réalisme »... En sorte que la notion la plus pure, la plus authentique du « réalisme » s'identifie avec des œuvres de second ordre telles que celles de Champfleury et de Duranty. On devine que par instants M. Dumesnil éprouve une gêne intime lorsqu'il s'agit d'appliquer les grands mots de classicisme, de romantisme et de réalisme aux œuvres particulières. On devine qu'assez souvent il voudrait donner congé à ces grandioses et vagues étiquettes. Au fond, ce que M. Dumesnil trouve devant lui, c'est ce qu'on pourrait nommer l'élément de fantasmagorie de l'histoire littéraire. L'histoire littéraire doit découper la vie des lettres en tranches. Il lui faut caractériser les tranches au moyen d'étiquettes, classer les individus créateurs dans les écoles, faire coïncider leur effort avec tel ou tel mouvement spirituel. Au vrai, les écarts sont souvent considérables entre les individus et les

cadres d'ensemble. Baudelaire, au temps où triomphe la science positive et le réalisme, ramène dans l'élaboration de la poésie des méthodes familières, depuis des temps très lointains, aux esprits dénommés mystiques. Mais surtout, l'histoire littéraire se trouve devant ce paradoxe : elle retient tout d'abord pour se constituer les génies artistiques qui sont essentiellement des êtres d'exception et dont le génie consiste en des prodiges qui se situent au delà des buts visés par une école ou par une autre. Ils entrent avant tous les autres dans l'histoire littéraire parce qu'il existe en eux un pouvoir qui, comparé à celui des écrivains ordinaires, apparaît comme une sorte de pouvoir miraculeux. Mais, à ces exceptions quasi miraculeuses, l'histoire littéraire demande d'incarner les tendances d'une école littéraire et d'un mouvement de l'époque et essaie plus ou moins consciemment de les faire d'abord vivre à ce titre. Or, si un Flaubert (par exemple) est intéressant à titre de « réaliste », il l'est infiniment plus parce qu'il est Flaubert et non Duranty ou Champfleury.

Il faut remercier M. Dumesnil pour la manière scrupuleuse et attentive dont il nous présente les écrivains secondaires de l'époque, ceux qui donnent l'image la plus fidèle de ce qu'on nomme réalisme. Parfois même, il s'efforce de ramener notre attention sur tel ou tel livre qui, à son avis, ne mérite pas l'oubli où il est tombé. Il a raison, l'histoire littéraire est chose vivante dans la mesure où elle juge qu'aucune cause n'est définitivement jugée. Dans le détail, ce gros livre offre fort peu d'inexactitudes. C'est simplement pour mémoire que je signale à M. Dumesnil qu'une parole qu'il fait prononcer à Renan pendant la Commune appartient en réalité à *l'Avenir de la Science* écrit en 1848.

Sur Taine, j'aurais désiré une discussion un peu plus vive; M. Dumesnil nous laisse trop croire que les méthodes de Taine critique peuvent être encore considérées comme animées d'un authentique esprit scientifique. Mais il a du tempérament, cet universitaire correct et compatriote de Rimbaud! La poésie de Leconte de Lisle demandait peut-être une discussion un peu plus vive, quelle que soit la manière de conclure sur elle. J'aurais donné, je crois, plus d'attention aux œuvres d'imagination de Gobineau. *Les Nouvelles asiatiques*

et *les Souvenirs de voyage* sont des livres bien intéressants. Ces quelques remarques n'enlèvent rien à un livre de qualité que tout lettré doit posséder et garder sous la main.

Jamais M. Maurras n'a été plus vivant et plus agissant que depuis sa captivité. Retranché des hommes, jamais il ne leur a offert coup sur coup tant de livres. Quatre viennent de paraître à cadence rapide. *Dans Arles au temps des fées* où parle le poète de Provence, *Jeanne d'Arc, Louis XIV et Napoléon* où, à propos de quelques grandes figures, le politique donne cours à ses méditations; *Devant l'Allemagne éternelle* où M. Maurras aborde l'un des problèmes les plus brûlants de notre monde, celui qui est entre tous générateur d'inquiétudes, et enfin **La Dentelle du Rempart,** recueil de morceaux choisis, précédé d'une préface savoureuse de M. Bernard Grasset. On pourrait dire que l'emprisonnement de M. Maurras a eu ce résultat paradoxal de le rendre plus intensément présent parmi les hommes. O puissants du jour, de gauche ou de droite, blancs ou rouges, il y a dans le monde un élément d'une terrible fantaisie qu'on n'emprisonne pas, qu'on n'étouffe pas et qu'on n'asservit pas, et c'est la Fée Ironie elle-même! C'est elle qui vient s'insinuer entre les points de départ et les points d'arrivée, entre les causes et les effets qu'on en escomptait.

On sait la netteté de pensée de M. Maurras, mais aussi que d'expressions savoureuses, inattendues, parlantes à l'imagination pour donner vie à cette pensée! Lorsqu'il parle de certains idéalistes démocrates qui envisagent pour leur pays une tâche d'une extraordinaire envergure, alors que leur conception du gouvernement lui enlève les moyens d'agir, il écrit : « Les obligations qu'ils imposent à leur pays sont celles d'une humanité angélique, mais pour y faire face, ils lui proposent des moyens et des organes inférieurs encore, et de beaucoup, à ceux dont peuvent disposer l'oursin et l'étoile de mer. »

Si j'ai bien compris la pensée de M. Maurras, il me semble entrevoir ainsi l'essentiel de sa doctrine politique. Dans ces groupements d'humains que sont les nations, il est un quelque chose qui diffère des revendications des partis et des intérêts particuliers, et ce quelque chose, c'est l'intérêt général de la nation. Pour sauvegarder cet intérêt général, parfois fort

différent des désirs des citoyens, il faut un organe qui en ait la charge et qui ait l'indépendance et la force nécessaires pour accomplir sa mission. Cet intérêt général est chose qui se continue dans le temps et qui oblige souvent à voir loin dans l'avenir. D'où naît le principe que l'organe chargé de l'intérêt général doit être soustrait aux variations brusques des courants d'opinion puisqu'il lui faut se souvenir et prévoir. L'essentiel de la critique contre les régimes électifs et parlementaires procède de ce principe. Dans ces régimes, pense M. Maurras, les intérêts particuliers sont représentés, l'intérêt général ne l'est pour ainsi dire pas, et cependant il arrive qu'il doive être défendu « contre les caprices, les passions ou les intérêts particuliers des Français ». Voilà le principe cardinal de M. Maurras; il y a intérêt à le mettre en lumière tout aussi bien pour ses partisans que pour ses adversaires. Ceux qui aiment réfléchir sur ces questions peuvent distinguer d'ailleurs dans la politique de M. Maurras le but visé et les moyens qu'il a conçus pour l'atteindre. Et sur les moyens, ils ont de belles possibilités de discussion.

J'ai pris plaisir à retrouver et à méditer les pages qui comptent parmi les plus intéressantes de M. Maurras, celles qu'il consacre dans *l'Allée des philosophes* à l'allégorie du Navire. Le Navire représente la société. A certaines âmes exceptionnelles, partager le destin des autres passagers est chose qui pèse et qui leur donne le sentiment de ne pas accomplir leur destinée propre. Qu'à ses risques et périls, l'être d'exception se jette à la mer et nage en ne comptant que sur lui seul! Cette aventure peut être une belle et terrible Aventure, mieux encore une fructueuse Aventure. Le hors la loi peut avoir la destinée d'un Cartouche et s'il est génial celle d'un Romulus : « Je ne vois pas de difficulté à ce que les gens de sa force et de son bonheur puissent se sauver du navire : ils sauront en construire un autre plus beau. » Les hommes peuvent donc bénéficier de l'effort « hors série » accompli par un hors la loi de génie! Mais que celui qui joue cette terrible partie voie bien ce qu'il fait et que s'étant mis dans l'exception, il renonce d'un cœur ferme aux avantages et à la sécurité de ceux qui restent groupés dans le navire!

Le livre de M. Simon Arbellot, **Maurras homme d'action,**

vous présente de M. Maurras une biographie alerte et rapide et qui sait mettre en bonne valeur l'essentiel. C'est l'unité de toute une carrière que s'efforce de faire apparaître M. Arbellot. « Nous voudrions, dit-il, dans les pages qui vont suivre, montrer précisément comment l'action politique de Charles Maurras est inséparable de son œuvre littéraire. » Dans cette existence entièrement mêlée à cinquante années de la vie du monde moderne, M. Arbellot a su distinguer les étapes, choisir les faits capitaux, montrer la marche de la pensée et les principaux problèmes qu'elle a abordés.

M. Charles Régismanset, dans un volume substantiel et joliment présenté, a réuni sous le titre de **Contradictions; Maximes et Anecdotes** plusieurs écrits dont il a été parlé dans le *Mercure* au fur et à mesure qu'ils paraissaient. Il aime l'aphorisme bref qui concentre en quelques lignes un riche butin d'observations et de réflexions. Il aime l'anecdote ramassée et expressive qui fort souvent change l'atmosphère de la pensée et fait de la remarque amère du moraliste une étincelle comique. « Tu n'as jamais assisté à la lecture d'un testament chez un notaire? Tu ignores l'homme! » nous dit M. Régismanset. Il sait qu'un certain tour surprenant et à première vue un peu déconcertant de la pensée n'est pas à mépriser : « Le paradoxe est à la pensée ce que la perspective est au dessin : il lui donne relief et profondeur. » Il sait fort bien distinguer entre l'ordre théorique et l'ordre pratique. Il veut qu'on voie clair avec âpreté lorsqu'on fait acte de pensée, mais il veut aussi que dans la pratique de la vie, on n'intercale pas trop entre les individus réels et soi-même les idées qu'on a tirées de l'observation et la méditation. « Veux-tu être sage? dit-il. *Sache* que tout est mauvais. *Crois* que tout est bon. » Comme tout bon moraliste, M. Régismanset sait voir les multiples formes de la sottise et les multiples formes de la méchanceté et la conjuration des deux choses dans le tran-tran de la vie quotidienne. Mais après le premier mouvement d'amertume et de révolte, il est de ceux qui savent se dire : « Après tout, sans les sots et les méchants, la vie serait peut-être bien fade. » De fait, envisagez donc la perspective de vivre toute une vie avec des gens tout à fait convenables, toujours irréprochables et qu'il vous faudrait cons-

tamment approuver!... Au fond, c'est en poussant plus à fond une lucidité qui ne se ment pas sur la tragédie-farce de la vie que M. Régismanset retrouve les raisons de se réconcilier avec la vie telle qu'elle est. Que je vous cite encore une anecdote qui a du prolongement : « Pour consoler cette jeune femme, je lui disais : « Mais votre mari n'est cependant pas « méchant »... A quoi, elle, avec un sanglot dans la voix : « Hélas il n'est pas même méchant! »

Madame Aurel, **La flamme aux yeux,** connaît la vie; elle sait (et comment ne pas le savoir?) toutes ses misères, mais elle a choisi comme rôle ici-bas d'apporter un message de Joie. Et je crois que cette mission charmante, elle voudrait la voir assumer par la Femme. Rien ne lui apparaît plus beau dans ce monde orageux et cruel que d'affirmer la Joie, même si pour la faire naître, il fallait la créer contre toutes les raisons possibles. La foi en la joie a certainement pour elle le pouvoir d'inventer des chemins réels vers la Joie.

Pour rester nous-mêmes et de plus en plus, ne donnons jamais à aucune désillusion le pouvoir de nous faire verser au pessimisme imbécile et stérile. Il faut chaque jour une telle domination de bonté chez Dieu, la providence et la nature, pour que nous vivions seulement, pour que nous échappions aux mille accidents qui nous guettent, que le pessimiste n'est qu'un pauvre étourneau qui n'a pas réfléchi. Si le desséchement nous vient, lisons les poètes, ces éternels enfants. Seuls, il nous gardent jeunes, c'est-à-dire complets.

Dieu me garde de défendre le pessimisme contre Mme Aurel. Je crois que son instinct de femme a raison à son point de vue de femme. Une certaine tristesse, une certaine mélancolie ne déparent pas du tout la beauté féminine. Mais un système pessimiste entre les doigts charmants d'une femme fait plutôt figure d'une méprise et d'une inconvenance. Nous prenons parfois une âcre volupté à songer au destin cruel de la rose épanouie; l'inexorable fragilité de son triomphe voué au proche anéantissement témoigne contre le monde, mais nous préférons que la rose elle-même s'affirme naïvement dans la joie de son épanouissement comme si elle ne savait pas que ce soir elle doit mourir!

« Dans la lutte avec l'obstacle, ceux qui disent : « A quoi

bon? » sont presque perdus pour la vie. Leur « à quoi bonisme » c'est la signature de la vieillesse, de l'impuissance à tout âge. Il y a toujours un remède. Un effort, même avorté, donne quelque chose toujours. Le zèle est roi. »

Le secret de la joie? Rester jeune, invinciblement jeune d'âme, en dépit de tout ce qu'on appelle les leçons de l'expérience. A toutes les preuves que la vie est mauvaise, la jeunesse répond par un tumultueux enchantement de vivre. Voilà pour Mme Aurel la suprême philosophie!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Tristan L'Amoureux : *la Course vers l'Eté*, « le Divan ». — André Piot: *Heroica*, « Editions de Cluny ». — André Blanchard : *Elle et le Jour*, « la Caravelle ». — Colonel Godchot : *Traduction en vers français des Bucoliques de Virgile*, « chez l'Auteur ». — Virgile : *les Bucoliques*, Traduction de Pierre Halary, Lemerre.

Souvent, aux poèmes de Tristan L'Amoureux, le vers se forge en forte maxime et prend la consistance rigide d'un précepte moral ou simplement dogmatique. On ne peut éviter de songer, en le lisant, que, par un retour constant à un examen de lui-même jusqu'au fond de sa conscience, le moindre geste, une pensée, une poussée du sentiment sont refrénés par un rigoureux contrôle, et, si j'avais rien à lui reprocher, c'est ce manque d'abandon, cette renonciation volontaire à tout laisser-aller qui gêne parfois, étonne parce que, à chaque instant, des élans qui s'annoncent, qui s'ébauchent ou commencent, se resserrent dans une contrainte en quelque sorte de pudeur morale, réfléchie et envers soi-même sarcastique ou réticente. Je m'explique, car je désire qu'on ne cherche point à découvrir dans ce que je voudrais arriver à définir, la moindre intention de blâme ou de regret. Il y a dans la composition de **la Course de l'Eté,** qui est *un poème* suivi, et non un recueil, une telle volonté, qui aboutit à la réalisation désirée, de situer à leur plan les mobiles, les réflexes, la véhémence dominée ou la surprise des passions intérieures, qu'elles soient éclatantes ou secrètes; il y a, qui n'agit qu'autant que la puissance conjurée de réflexions amères et éprouvées ne la réprime, une telle ferveur de pureté en conflit avec les attitudes qu'impose immémorialement la quasi instinctive

observance des règles séculaires et des hypocrisies que l'éducation nous enseigne, il y a l'évocation d'une lutte entre les habitudes de la civilisation et les tendances à conquérir plus de liberté, plus de franchise et de conformité à la grandeur native de ce qui en nous se recèle malgré tout de divin, je veux signifier de vraiment ou d'humainement humain, que l'esprit ou l'invention du poète ne demeurent guère indépendants des desseins du moraliste ou philosophe, et c'est d'une œuvre telle que celle entreprise par Tristan L'Amoureux la merveille première, si c'est et aussi parfois, mais qu'importe? la faiblesse.

Valéry, mathématicien et philosophe, mais poète, transforme en de la matière poétique ses formules de méditation ou de science; Tristan L'Amoureux, non moins poète, redoute-t-il qu'en ses vers, images, essors fleuris, s'altère le contrôle de son intelligence sur les sens? Il garde le besoin qu'on sache qu'il se refuse à laisser apparaître gratuites les aspirations de son âme généreuse, dictées ou contenues selon le ressentiment des souffrances que, au long de sa vie, il a éprouvées. Jamais le souvenir ne se sépare de lui, il l'étend à tous les êtres; les uns s'en accommodent, d'autres en font usage pour torturer leurs semblables. Cela, il le sait assurément et comme un grand secret; il s'en méfie, il ne sera pas dupe, et quand même il espère, il s'efforce de rendre les ailes à l'ascension de ceux qui l'écoutent vers un été, ou l'azur, qu'il pressent en un endroit ou de la terre ou du ciel. La course s'achèvera-t-elle sinistre? tant est tenace le souvenir des tourments d'hiver, il le craint. Mais n'est-il pas aussi à pressentir, à accueillir, le renouveau sincère de l'amour libérateur,

> ....Dormeuse
> Toi si lointaine alors de ma douleur brumeuse,
> . . . .
> C'est toi qui vins. . . . .
> . . . .
> Que de charme ai-je appris des étés absolus!
> Je vivais. Chaque jour tu m'enseignais un rire,
> Et celui de la fleur révélée, où délire
> Ton flot secret que je buvais comme un vin d'or,

Et celui, rénové sans cesse, de l'essor
Des aigles. . . . .

Et dans cette sérénité acquise par tant d'efforts et suprêmement par l'amour découvert, le poète savoure sa récompense :

Monotone douleur, tu ne fus jamais vaine :
J'aurai par toi, vibrant dans l'immobile plaine
Jeté l'accent divin de mon mortel espoir;
Où les hommes s'en vont assourdis et sans voir
Par toi, j'aurai surpris, en parfumant la Nue,
La raison de la fleur pour tout autre inconnue.

A Tristan L'Amoureux répugnerait, j'en ai l'impression, de chanter pour se complaire à lui-même, sous l'azur heureux, insoucieux de ses traverses ou de ses maux; il lève un exemple, il exhorte, purifie, arrache les ronces où il passe, et indique à la marche des nouveaux venus les chemins de lumière.

Heroica, une fresque en forme de mystère, fortement influencée en ce qui regarde la composition et la présentation par le souvenir de Péguy. L'ombre de Péguy, au demeurant, prélude, alternant avec l'ombre de Psichari. Le poète André Piot, qui naguère s'exalta au *Chœur des Jeunes Hommes* décimés, meurtris, tourmentés sous les tourbillons sinistres et héroïques de l'atroce Guerre, revient encore à l'horrible expérience qui endurcit et désorienta ses contemporains. Mais, cette voix, elle est moins directe, et de signification plus cachée, peut-être plus haute. Seule la réalisation est déjà plus ardue. Faire appel en tant que support à la disposition architecturale des cathédrales est hasardeux. Une rosace où se découvre l'assemblée des Saints, aux portails latéraux, des actions parfois simultanées; aux degrés qui relient la scène à la salle évolue la multitude, en avant du rideau un parvis. Les grands de la terre, par le rang, de l'Impératrice Zita au Roi Albert de Belgique, par l'héroïsme, Guynemer, Alan Seeger et au-dessous n'importe qui : Vanderbilt, une star, une infirmière, un ministre, la multitude, tels sont entre autres les personnages ou interlocuteurs de ce mystère. Le lyrisme qui intéresse la rubrique que je tiens à peu de part en cette œuvre : il se présente, se propose, il ne domine pas, n'est jamais la fleur épanouie. Ce qu'a fait ici André Piot, je n'en

doute pas, est fort bien; c'est autre chose, qui n'est pas de mon ressort.

C'est, **Elle et le Jour,** un livret de grâce et d'étude où le poète André Blanchard se complaît à assouplir à maints rythmes et à des mesures difficiles l'aisance de son talent. Par instants, le métier le domine encore et l'oblige, en affectant de s'en remettre à des habitudes surannées, à supprimer les articles ou, sous couleur d'inversions, à des contorsions sans utilité de la phrase. Quelques développements en forme d'odes classiques lassent par leur longueur. Par contre, des stances, des villanelles de vive et fraîche allure, et le poème initial, dont le charme précieux m'a enchanté :

> Quand je pourrais aimer la reine de Lybie,...

(cette orthographe est celle de l'auteur, je m'en excuse) :

> Morgane, la belle Aude et Nerte aux cheveux d'or,
> Et toutes les beautés que l'on célèbre encor,
> Chacune tour à tour, chaque jour de ma vie,
>
> Je garderai toujours une secrète envie,
> Et je dirai pipés les dés noircis du sort,
> Quand je pourrais aimer la reine de Lybie,
> Morgane, la belle Aude ou Nerte aux cheveux d'or;
>
> Si je n'ai pas l'aveu de ma lointaine amie,
> Plus sage que la Seine où la brume s'endort,
> Plus prompte que la mer, plus jeune que la mort,
> Et doux rêve d'une ombre à jamais endormie;
> Quand je pourrais aimer la reine de Lybie.

Le colonel Godchot, en introduction à sa **Traduction en Vers français des Bucoliques de Virgile,** avec bonne foi, avec fierté, compare aux traductions d'autres poètes, ou par d'autres versifiées, la sienne. Je ne vois pas de raison de ne pas lui accorder que la sienne est, la plupart du temps, la plus fidèle. Mais, presque autant que celles auxquelles elle s'oppose, elle perd ce prestige, cette fleur impondérable de lyrisme qui fait le charme inégalable des vers de Virgile. Il est pourtant méritoire de tenter de rendre vers par vers les poèmes latins, sans sacrifier rien du sens, de l'image, du mouvement même de la phrase. Y a-t-il moyen d'y parvenir?

La Fontaine donne cette traduction, dans *Philémon et Baucis,* inexacte sans conteste :

> . . . . .Et déjà les vallons
> Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts;

S'étonnera-t-on si j'avoue y surprendre un équivalent plus sensible au vers illustre de Virgile, et agissant mieux, de manière analogue, que, comme transcrit le colonel Godchot,

> Et du sommet des monts l'ombre glisse plus grande...

le vers débutait bien, mais il fallait rimer à *lande,* qui d'ailleurs n'est pas dans le texte latin, et *glisse* indique bien le mouvement, mais ne donne pas en même temps l'image pesante et le sens précis du verbe *cadunt.* Et c'est toujours ainsi dans la translation en vers d'un texte en vers. Je n'aime même pas que feu le poète Pierre Halary, serrant de plus près, en partie, le texte, fasse dire à Tityre :

> Vois les toits des maisons fumer dans les campagnes,
> Et les ombres tomber, plus grandes, des montagnes.

C'est cela, et ce n'est pas cela. (**Les Bucoliques** de Virgile, lit-on sur le titre, et dans le corps du volume *les Eglogues.*) D'où provient le mot *Vois? Procul* n'est pas rendu. *Villarum* n'est pas *maisons,* mais maisons des champs, fermes, si l'on veut, et *umbrae* n'atteint à son merveilleux effet que s'il termine le vers et reste proche de *montibus.* On ne gagne rien à altérer l'ordre des mots; souvent le génie différent des deux idiomes fait obstacle, il n'en faut pas multiplier l'occasion. Qui ne sent que l'effet du vers est produit par l'enchaînement des images ou des mots : « Et plus grandes tombent des hautes montagnes les ombres ». Je sais. Il y a des hasards heureux, mais ils sont peu durables, peu fréquents. Je préfère au vers (5e bucolique) de Pierre Halary, maladroit,

> . . . . .Alphésibée
> Imitera les bonds des satyres dansants,

au vers où le colonel Godchot reproduit la coupe de l'original,

> Des satyres dansants s'inspire Alphésibée,

celui, justement célèbre, des *Voix Intérieures* :

Les satyres dansants qu'imite Alphésibée,

plus simple, plus vrai, plus juste, mieux timbré. Mais Victor Hugo s'est abstenu de pousser l'imitation ou la transposition plus loin. Il y a rencontre curieuse — et d'art, — un instant, et non cet asservissement irréalisable de la traduction vers par vers.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rachilde : *L'autre crime*, Mercure de France. — Léon Daudet : *Phryné, ou désir et remords*, Flammarion. — Jean Cossart : *Les hallucinations du lieutenant Darnoux*, Berger-Levrault. — Jacqueline du Pasquier : *Tu m'appartiens*, Flammarion. — Jeanne Ancelet-Hustache : *Le chemin sans retour*, Bloud et Gay. — Colette Yver : *Le sacre*, Calmann-Lévy. — Edith Thomas : *Sept-sorts*, Gallimard. — Renaud de Jouvenel : *Village X...*, Flammarion.

Mme Rachilde déclarait récemment, à un de nos confrères, qu'elle a cessé de lire des romans ou qu'elle ne lit plus que des romans policiers. Un tel propos devrait me faire crier au sacrilège. Mais, d'abord, je pourrais invoquer pour excuse à Mme Rachilde qu'elle a tenu pendant trente ans la place que j'ai l'honneur d'occuper après elle et qu'elle a elle-même écrit une soixantaine d'œuvres romanesques... Mauvaise excuse... « Qui a bu boira », affirme, en effet, le proverbe; et celui qui a la passion du roman ne se guérit pas de ce vice parce qu'il en abuse; bien au contraire. La chair connaît la satiété; l'esprit pas, qui est plus concupiscent qu'elle. Pour qu'il brûle ce qu'il a adoré, il faut une cause extérieure à lui; il est nécessaire qu'il reçoive une révélation ou qu'il soit touché de la grâce... Mais il arrive qu'on devienne positif avec l'âge, et réclame quelque chose de plus substantiel que la viande creuse des produits de l'imagination; bref, qu'on exige des documents vrais; qu'on ne veuille plus être distrait de soi, mais éclairé sur l'essentiel. A la fiction, on préfère, alors, les mémoires (qui sont encore assez souvent des fables, sans doute, mais révélatrices de leur auteur, dont les allusions à la réalité sont constantes ou qui se réfèrent à une réalité contrôlable), les essais, les livres de voyage, que sais-je encore? On est plus désintéressé, matériellement; plus spectaculaire; d'âme moins ardente ; de sens critique plus aiguisé ;

curieux des secrets mobiles.. Enfin, on peut avoir apprécié certaine forme de récits dont se détournent les nouvelles générations littéraires, et n'éprouver qu'aversion pour les œuvres que celles-ci produisent... Aussi ne m'étonné-je pas que Mme Rachilde n'ait éprouvé que bien après avoir tenu la chronique des romans au *Mercure,* la nausée des romans. Lire un livre en critique est une chose; le lire en simple lecteur en est une autre. On peut être gynécologue toute sa vie; mais on n'aime qu'un temps. C'est, chez Mme Rachilde, la femme qui lisait pour son plaisir, qui rejette, aujourd'hui, avec lassitude et ennui, les romans dont elle ne peut vider le contenu comme une coupe de champagne, et je dirais comme un *cocktail,* si je ne craignais qu'elle protestât — car elle ne boit probablement que de l'eau... Elle s'est convaincue de la vanité de toutes choses, et ne demande plus aux romans que de l'amuser superficiellement. Voilà, peut-être, l'explication de la boutade que j'ai rapportée d'elle; et c'est, je suppose, pour son propre agrément qu'elle a composé **L'autre crime.** « Roman policier », dit M. Ferdinand Herold dans l'intéressante préface qu'il a écrite pour ce livre. Roman policier? Heu... roman para-policier ou inspiré par la lecture des romans policiers serait plus exact, il me semble. Sous le masque de Conan Doyle ou de M. Georges Simenon (première manière), c'est le visage inquiet, et, si l'on veut, inquiétant, de Mlle Baudelaire, — ou de Miss Edgar Poe, — qui perce, en effet, « par maint endroit », dans *L'autre crime.* Mme Rachilde n'observe pas scrupuleusement les règles du genre, pour nous conter l'histoire de cette femme du monde très racée, très ancien style, avec qui un gigolo prétend, pour se créer un alibi, avoir passé la nuit au cours de laquelle il a expédié *ad patres* certain tenancier de music-hall, homosexuel. Mme de Givray veut connaître l'impudent, et voilà qu'elle découvre en lui la beauté. Autre chose, aussi : l'incarnation d'un idéal qui n'a pas de nom, et qui est fait d'indépendance, de fierté sauvage, de provocation, de risque héroïque. Mais tout cela sur le plan altier de l'esprit — mettons sur le plan cérébral — en tout cas, sans rapport avec le positivisme du vicieux garçon. Lucien Dalvar n'a rien de Prométhée ni de Lucifer, en vérité. Il veut jouir de la vie, voilà tout. C'est une séduisante crapule

et dont le premier geste de reconnaissance est de filouter sa protectrice, car Mme de Givray a confirmé son mensonge pour sauver sa tête... Elle l'abat comme une bête puante : « L'autre crime »... Mouvement de révolte, ainsi que celui de Dalvar — mais de qualité, non matériel... Un récit, à la fois romantique et symbolique, bien *rachildien*, surtout, et d'une aristocratique crânerie. On a beau vouloir s'en défendre, on n'échappe pas au sortilège de cette romancière à l'art brûlant comme glace, et dont les héroïnes sont toujours une des projections ou des *feux* du diamant qui lui tient lieu de cœur...

Phryné ou désir et remords, par M. Léon Daudet, est une vaste fresque, brossée avec entrain, à la gloire de l'art. De l'art contemporain, faut-il préciser, et incarné en un sculpteur, qui tient, à la fois, de Rodin et de Bourdelle. Ici, le mémorialiste a collaboré avec le créateur de fiction; mais la part du premier est presque plus importante que celle du second. Tandis que l'un nommé carrément Anatole France, par exemple, ou Madame (c'est Mme de Caillavet que je veux dire) l'autre affuble de patronymes de fantaisie des personnages aisément reconnaissables. On ne peut plus résolument montrer combien le romancier tient de l'historien, ou jusqu'à quel point écrire des romans, c'est faire de l'histoire. Le romancier bouche les vides laissés par l'historien. Il complète, par l'analyse, l'œuvre synthétique de celui-ci. Entre les personnages de premier plan et la foule anonyme, il met des individus de moindre importance, en représentation ou représentatifs. Phryné — l'allusion à la courtisane célèbre, qui se dévoila devant l'aréopage, est transparente — c'est l'inspiratrice du génie; son inspiratrice sensuelle ou matérielle, païenne, en tout cas, et par le caractère dionysiaque des comparses qui mènent la ronde bachique autour d'elle. Auguste Estian, le maître imagier à barbe de faune, a besoin de l'aiguillon érotique pour créer — et même la figure de Shakespeare (Balzac-Shakespeare?...) alors que le géant, dont l'équivalent, chez nous, est l'auteur de *La Comédie humaine*, vidait force pintes d'ale, à la taverne, en compagnie de Ben Jonson. Il se montre égoïste, ingénument, et sacrifie une pauvre femme, qui l'adore, à sa passion du moment. Généreux

par le don qu'il fait du meilleur de lui-même dans son œuvre, il est avare, cependant.. Inutile de s'indigner, au nom de la morale. Il faut prendre le génie comme il est, dans sa monstruosité; quitte à demander aux médiocres les vertus qui lui font défaut... On retrouve, ici, le thème et les thèmes favoris de l'auteur de *L'Hérédo*; la vive curiosité des mœurs, de la vie sociale, mondaine et politique, de l'auteur des *Souvenirs;* curiosité dont les réactions sont satiriques. Sa moisson faite, son album de caricaturiste enrichi de vingt figures expressives ou pittoresques, M. Léon Daudet se livre à des réflexions esthétiques et philosophiques. Psychologiques, aussi. Il est capable de peindre des visages, d'ailleurs, sans en *charger* les traits, avec l'objectivité des maîtres réalistes les plus authentiques; et son Guillaume II a les qualités d'un portrait par La Tour ou par David. Mais quelle vaste information! Qu'il a fait de lectures! Qu'il a vu et retenu de choses! Et comme il file l'anecdote avec bonne humeur et rondeur! De nos jours, on le dirait « européen », ce nationaliste intégral. Au XIXe siècle, on l'eût dit « universel »; au XVIIIe, « encyclopédique ». Je ne crois pas, cependant, que le grand Siècle se fût décidé à le qualifier d' « honnête homme ». Il n'est ni assez modéré, ni assez discret pour cela. Mais il se serait senti chez lui avec les érudits-artistes de la Renaissance. Libre jusqu'au cynisme, l'infini le tourmente, néanmoins. Qu'on me passe l'image : il a toute la massivité et toute la finesse de l'animal dont les rajahs font leur monture et qu'ils caparaçonnent d'étoffes brodées d'or, enrichies de pierreries...

Dans un passage de son livre **Les Hallucinations du lieutenant Darnoux,** M. Jean Cossart proteste que la guerre et l'amour ne vont pas l'un sans l'autre. Sans doute : un soldat — sauf la mystique — étant tout l'opposé d'un moine. Mais, à mêler aux rudes aventures militaires de langoureuses romantiques ou des héroïnes pour cinéma, — du factice, enfin, du conventionnel, et le plus fade — on en gâte la vigueur. L'affabulation s'en tient mieux, a dû penser l'énergique écrivain qu'est M. Cossart, en donnant pour ressort à l'ardeur ou aux découragements de son héros l'amour d'une « vamp » du type blond, si souvent filmé, presque sûrement espionne, peut-être princesse, à moins qu'elle ne soit infirmière de la

Croix-Rouge; et qui, dans le très inutile chapitre final, se trouve être les trois à la fois (l'espionnage, c'était pour le bon motif). Quel dommage! Cette scorie éliminée, le récit allait si simple, si droit, avec un si spontané bonheur d'expression... Sur l'aviation, qui a tant fait écrire, on a écrit peu de pages aussi fortement venues. Et sur la guerre du haut des airs, de même. Et encore sur les camps et les popotes. On est en droit de beaucoup attendre, partant de beaucoup exiger, d'un tempérament qui s'annonce ainsi, et c'est pourquoi je suis sévère. Des faiblesses (des « ficelles ») de cet ordre, qu'il les laisse à des auteurs de moindre qualité. Quant à l'amour du temps de guerre, qui voudra en traiter aura à tenir compte beaucoup moins des idylles d'hôpital que de certains rapports de la police des mœurs sur les abords des gares de l'Est ou Montparnasse, des infidélités qui ne furent qu'une hygiène, des silence désespérés dans les plus humbles comme dans les plus hautes positions. Il devra mêler la bête et l'ange, avec plus de bête que d'ange. Pour tout dire, il aura besoin d'un peu de génie et de la plus imperturbable déshonnêteté...

Pour la jeune fille, les risques sont grands... Est-ce qu'on *choisit* un mari? Le sort le trie et l'amène à vous. Il faut ensuite le plier à l'archétype que porte en son cœur toute femme : « un seul, à moi seule, pour toujours... » Monique, l'héroïne de **Tu m'appartiens,** par Mme Jacqueline du Pasquier, croyait bien que le sien répondrait à la formule. Elle est entrée dans l'existence conjugale, sûre de sa force, hardie et moderne. Et puis, il arrive qu'une amie d'enfance, une coxalgique, lui laissant le corps et la jouissance sociale de son Philippe, en a retenu l'âme. Il arrive aussi que Philippe, lorsque la coxalgique s'en va (car elle est mariée de son côté, assez piètrement pour un être si fin) s'aperçoit qu'elle a emporté tout le charme, tout l'air respirable. Il se hâte d'en mourir, dans un accident qui ressemble fort à un suicide... Outre une peinture des milieux havrais, dont les couleurs délicates sont aussi expressives que les empâtements de M. Guy Mazeline, ce livre a des accents dont la nouveauté saisit. Il va bien au delà de l'antinomie entre l'amour et les règles de la bonne société ou les nécessités de la société tout court; bien au delà, aussi, du vieux thème de l'adultère. Il déplace

les données du problème et le pose sur un terrain débroussaillé d'hypocrisies. Dans notre monde à civilisation urbaine, donc entassée et échauffée, donc érotique (je parle des besoins du sentiment-refuge, autant que de ceux de la chair), il devrait connaître un vif succès.

Solange Méville, qui fut fiancée à l'un des tués de 1914-18, vieillirait seule, mélancolique et apaisée, dans la petite ville de l'Est où elle tient une librairie : **Le chemin du retour** par Mme Jeanne Ancelet-Hustache. Elle pourrait même assurer son confort par un mariage de raison, si elle n'aimait la musique et, à cause de la musique, ne s'éprenait, sur le tard, d'un musicien trop jeune pour elle. Il épouse, naturellement, personne mieux accordée à son âge; et Solange ne manque pas d'en mourir, aussitôt, dans un accident-suicide, comme dans le roman ci-avant. (Ne pourrait-on pas obtenir des auteurs qu'ils se libèrent, une bonne fois, de ce truc qu'on sent accourir d'une lieue... « à tombeau ouvert », c'est le cas où jamais de le dire?) Je l'aurais mieux aimée, et la véridicité, aussi, en petite vieille de Baudelaire. Roman lent, pondéré, timoré, aux pas pudiques, aux gaucheries de sous-préfecture. Tout ce qui concerne la musique est d'une connaisseuse.

Cette allure embarrassée doit être inexpérience, car voici un roman de même tonalité, **Le sacre,** par Mme Colette Yver, sur les mœurs de province, aussi, où il est aussi traité de la musique avec une remarquable compétence, et à qui peu de chose manque pour être parfait dans son genre. Dans une petite ville de l'ouest — mais est, ouest, c'est même climat moral — un notaire-usurier exerce une dictature de terreur. Il ruine, déshonore qui le contrecarre ou lui déplaît. Et bien des choses et des gens lui déplaisent, car c'est un produit de révolte : un enfant de pauvre, à l'enfance mortifiée et qui prend ses revanches. Il gêne, en particulier, deux amoureux dont l'adultère est sympathique (tant pis pour la pureté des mœurs locales!) car il est sur un plan plus riant, une revanche parallèle du sentiment contre l'argent. Jusqu'au jour où le tyranneau perd un fils qu'il adorait, après avoir perdu son estime. La petite ville est commère; son cœur se retourne comme celui des commères; effondré et châtié, l'homme est universellement plaint : la douleur l'a *sacré.* Ce qui manque

à l'histoire pour qu'avec la réussite d'émotion elle atteigne à la réussite d'art, c'est la langue. Elle date. Des subjonctifs, des incidentes et sous-incidentes; des coquetteries qui sont lourdes. Mais voyez ce que peut la maîtrise du métier : avec cet appareil compliqué, comme une toilette d'élégante du temps des jupes entravées, à travers lui, plutôt, la chair vive des gens, leurs gestes, et — tour de force plus difficile — les thèses entrelacées au récit (toutes de pure orthodoxie, sans doute), sainteté et nécessité de la douleur, réversibilité des mérites... vous prennent aussitôt et vous forcent à suivre le fil, conquis. On ne manie pas plus habilement le lecteur. Je voudrais ce mérite à bien des auteurs aux autres mérites — plus « à la page »...

Et pour finir, descendons avec **Sept-sorts,** par Mme Edith Thomas et **Village X...,** par M. Renaud de Jouvenel, descendons au tuf, seul naturel, au-dessous de la province bourgeoise et de sa capitale travaillée d'aspirations qu'elle exagère, ce qui est une autre hypocrisie. On ne se ment pas, quand on est cent ou deux cents se connaissant de père en fils et au fait, chacun, du bien des autres. Et personne n'est dupe des convenances et politesses qu'on se consent : parce que tout de même « on n'est pas des bêtes ». *Sept-sorts* c'est une agglomération avec des « écarts ». Ce sont, aussi, sept familles dont on suit les pas, quelquefois joyeux, plus souvent alourdis d'ennui. L'art de Mme Edith Thomas est de nous y introduire, non en visiteurs du dimanche comme ce boutiquier de Paris qui achète la maison du père Chalendant pour y venir « avec des copains et leurs dames du samedi au lundi », mais en participants. Odeurs et saveurs vous pénètrent. Histoires naturelles, disait Jules Renard de ses inimitables bucoliques, qu'on a trop imitées. Ici, histoire naturelle. Par sa vérité, elle emporte preuve. Preuve qu'aux champs, autant qu'ailleurs, vivre est ingrat et désespérant. Vérité de *science,* moins commode, plus nutritive que tant de niaises poésies.

A son *Village X...,* M. Renaud de Jouvenel vient du dehors, en homme du dehors, et cela gâte un peu ses croquis. Il n'est pas de niveau avec ses bonshommes; il les déforme, parfois jusqu'à la caricature. Dirai-je que le meilleur de son livre, ce sont les gaudrioles, fort poivrées? Le viol de Céleste par son

beau-père le forgeron a la narquoiserie d'un Béroalde de Verville. Le style tâche à une absolue franchise, et les idées sociales aussi.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Fausses Confidences. Trois actes de Marivaux, au Théâtre du Vieux-Colombier.

Il y a dans Marivaux quelque chose d'affreux où je ne peux m'habituer. Je ne sais si je l'ai déjà dit ici; mais c'est une idée que l'on ne saurait reprendre avec assez d'insistance, et les **Fausses Confidences** en fournissent une excellente occasion, car c'est peut-être celui des ouvrages de l'auteur où la laideur morale s'étale le plus largement et, semble-t-il, avec le plus d'inconscience. Car c'est bien là ce qui est étrange dans le cas de Marivaux. Il ne semble jamais prendre garde à la noirceur de ce qu'il peint. On ne pourrait en rien le comparer à un Laclos qui peint le mal avec clairvoyance, en sachant parfaitement que c'est le mal, et en qui l'on ne distingue pas exactement s'il le peint parce qu'il le blâme ou qu'il le savoure. Non; Marivaux représente des actions méchantes et même perverses sans paraître remarquer qu'elles le sont. Il se comporte comme ferait un esprit faux qui ne saurait pas distinguer au juste le caractère exact de ce qu'il observe, ou bien comme un autre homme dont les sens pervertis trouveraient un goût agréable à ce qu'autrui s'accorde à tenir pour nauséabond.

Si nous considérons *les Fausses Confidences* afin d'y vérifier cette proposition, qu'y voyons-nous? En gros, rien qui puisse choquer : la bonne fortune d'un jeune homme pauvre. Il se trouve placé comme intendant chez une jeune femme riche et veuve. Elle est jolie, il est bien fait, et elle éprouve de l'inclination pour lui; elle l'épouse, malgré la différence apparente de leurs conditions et la différence réelle de leurs situations. C'est un sujet qui a été cent fois traité, il n'y a rien à y reprendre, aussi longtemps du moins que l'on n'y souligne pas ce par quoi Marivaux l'a rendu vilain.

Ce n'est point par hasard que ce jeune homme pauvre se trouve placé comme intendant chez la riche dame que nous

avons dite. Il a intrigué pour obtenir sa place chez elle. Et pourquoi? Parce qu'un indicateur la lui a signalée comme une proie facile. Il y a là, lui a-t-on dit, une fortune qui sera commode à obtenir. Il suffira de plaire à la belle qui la possède et qui se rendra à merci dès qu'on l'aura rendue amoureuse. La chose est assurée d'avance. On vous aimera, dit l'indicateur, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fière qu'on est; et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes; entendez-vous? Voilà une entreprise singulièrement faite pour choquer quiconque a de la délicatesse et de la droiture d'esprit.

La façon dont on l'exécute est pire encore. Elle consiste à faire à Araminte, la jeune veuve, toute une série de fausses confidences. Fausses confidences! Ces deux mots joints ensemble composent un titre exquis. Il évoque dans l'esprit non informé l'idée de deux personnages qui échangent des secrets inexacts et supposés, moins par désir de se tromper mutuellement que par délire d'imagination. Rien de pareil dans la comédie de Marivaux. Les fausses confidences que l'on fait à Araminte sont bel et bien des mensonges concertés qu'on lui raconte pour la faire tomber dans un piège. Elle n'en réchappera point, dit Dubois l'indicateur, quand il voit qu'en effet ses machinations l'enveloppent. Et plus tard, il dira d'elle, quand il verra sa combinaison sur le point d'aboutir : *Point de quartier, il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait.*

Je ne sais si l'on traita jamais une femme avec une semblable cruauté. Et c'est Marivaux, l'écrivain que l'on se complaît à considérer comme le promeneur des petits sentiers du cœur, qui se comporte ainsi. Il renchérit sur la malhonnêteté. Il ne sait quelles feintes imaginer. Dorante se laisse à dessein surprendre en contemplation devant le portrait d'Araminte. On fait tenir à la pauvre femme une lettre mensongère qui doit augmenter son trouble, et ce qui doit arriver arrive enfin : Araminte cède et consent qu'on l'épouse. Dorante fait fortune de la sorte. Il est vrai qu'à une minute du dénouement ce héros équivoque croit devoir avouer ce que fut au juste sa conduite. Par prudence, sans doute, et de peur qu'en un moment moins favorable sa femme, si elle apprenait l'exacte

vérité, pût ne la point trouver de son goût. Une dizaine de lignes lui suffisent pour se justifier, tant Marivaux est enclin à l'excuser. *Puisque vous m'aimiez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable.* Que l'on allègue l'évolution des mœurs, que l'on soutienne que les gens du dix-huitième siècle ne jugeaient point ces choses-là comme nous le faisons nous-mêmes, je ne saurais me rendre à ces arguments. Une certaine droiture d'âme est de tous les temps et cette petite phrase est probablement ce que je pardonne le moins à Marivaux. Cela me semble l'effet d'une sorte de dureté de cœur, ou tout au moins d'un manque de délicatesse, qui sont d'autant plus surprenants que la douceur du cœur et la délicatesse sont précisément les traits où l'on prétend qu'il se reconnaît le mieux.

Je ne veux point passer ici en revue tous ses ouvrages, mais dans la plupart d'entre eux se retrouve cette inconsciente amoralité ou cette méchanceté singulière. Le sujet de *la Double Inconstance* est affreux. On ne s'y propose rien de moins que de rendre infidèles l'un à l'autre deux êtres sincèrement épris. Et l'on y réussit. *L'Epreuve* est abominable. On ne conçoit pas qu'un homme l'impose à une fille qu'il aime, ni que cette fille continue d'aimer après l'avoir subie. Il n'y a pas jusqu'au *Jeu de l'Amour et du Hasard* lui-même où l'on ne discerne tant d'inconvenance et de dureté bien cachées sous les grâces exquises qui l'enveloppent profusément. Car c'est bien là ce qu'il y a de surprenant. Les dehors de ces comédies sont tellement exquis que l'on ne distingue pas toujours la rudesse de ce qui est au fond. La délicatesse de l'analyse intervient dans ces situations indélicates et elle en voile tous les torts, tant elle est fine et touchante. Araminte spécialement — insistons-y puisque c'est *les Fausses Confidences* qui provoquent ces réflexions — montre quant à elle tant de grâce pudique, le jeu de ses sentiments est aperçu avec une si aimable pénétration, leur progrès noté avec tant de clairvoyante sympathie et cette femme est si attirante, si douce, si touchante que ses attraits sont bientôt seuls à rayonner et que l'on perd de vue ce qu'il y a d'assez abominable dans l'aventure où elle est engagée. Cependant, puisque c'est elle qui est la victime de la machination que j'ai décrite, on de-

vrait la plaindre toujours davantage et se sentir le cœur serré à mesure qu'on voit que le complot ourdi contre elle réussit. Il n'en est rien cependant et c'est là le miracle du marivaudage, mais aussi l'énigme de Marivaux.

Qu'était-il donc, cet écrivain singulier, qui savait placer tant de séductions auprès du mal qu'il ne désavouait point? N'était-ce pas simplement un homme un peu bête, un peu épais, qui ne se rendait pas très exactement compte de la nature réelle de ce qu'il inventait (à moins qu'il ne l'eût observé)? Et lorsqu'il avait fait grimper des roses autour d'une fenêtre, il ne se souciait point que la fenêtre fût celle d'une maison où mieux valait ne point jeter les yeux.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Otto Rahn : *Invisible radiations of organisms;* Protoplasma Monographien; Borntraeger. — A. Dognon, E. et H. Biancani : *Ultrasons et Biologie;* Collection des Actualités radiobiologiques, Gauthier-Villars.

L'étude des différentes sortes de radiations constitue un des chapitres les plus passionnants de la Physique moderne. Il y a tout d'abord les *rayonnements corpusculaires,* formés d'atomes ou d'électrons animés d'une vitesse très grande. Les *radiations lumineuses* résulteraient de vibrations de l' « éther » ; les *sons,* eux, seraient dûs à des vibrations élastiques de la matière. Les êtres vivants sont baignés par ces différentes espèces de vibrations, qui font en quelque sorte partie de leur milieu extérieur normal. Mais nos organes des sens se montrent bien imparfaits : l'œil ne perçoit ni l'infra-rouge, ni l'ultra-violet; l'oreille est insensible aux infra-sons et aux ultra-sons. Les radiations non perçues n'en exercent pas moins un rôle physiologique important.

D'une façon générale, les rayons ultra-violets ont des effets chimiques remarquables : érythèmes de la peau, mort des Bactéries ou autres microorganismes, etc.

Mais voici une série de faits très curieux : pas mal de réactions chimiques émettent elles-mêmes des radiations qui ont des effets comparables aux ultra-violets. La neutralisation de l'acide chlorhydrique par la soude donne lieu à une émanation susceptible d'aller, à travers une plaque de quartz, in-

fluencer la croissance d'une culture bactérienne. Pendant la dissolution de NaCl dans l'eau, on observe des effets analogues; rien, si on dissout du sucre. Une simple oxydation agit sur des Bactéries, sur des Levures; de même la digestion d'une albumine par une enzyme.

Les organismes vivants étant le siège de telles réactions, il est logique de conclure que les organismes vivants émettent des **Radiations invisibles,** pouvant se ranger dans la gamme des ultra-violets; les *radiations* dites *mitogénétiques* sont de ce nombre; elles ont donné lieu à des discussions passionnées dont j'ai déjà parlé ici. Et l'on doit savoir gré à Otto Rahn, d'ailleurs partisan convaincu de ces rayons, pour son exposé de la question.

On ne saurait nier les « radiations biologiques ». Un chapitre particulièrement intéressant du livre d'Otto Rahn est consacré aux tumeurs malignes. Ces tumeurs, contrairement aux tumeurs bénignes, irradient fortement; l'irradiation des tissus cancéreux, constatée par de nombreux auteurs, est, d'après Rahn, un « fait bien établi »; elle résulterait de phénomènes de glycolyse, de protéolyse (destruction de sucres et de protéines au sein des cellules cancéreuses), et aussi de l'altération des noyaux des cellules. Par contre, le sang des cancéreux n'irradie pas; normalement, le sang a un pouvoir d'irradiation beaucoup plus élevé que celui des tissus. Protti (1934) a attribué à la faible irradiation du sang chez certains individus les désordres cellulaires qui conduisent à la formation des tumeurs malignes; le cancer, en effet, est fréquent chez les vieux, dont le sang a le pouvoir irradiant affaibli. Le traitement par le radium permet parfois de restaurer le rayonnement du sang. En tous cas, il y aurait là des indications précieuses pour le diagnostic précoce du cancer.

§

La question des **Ultra-sons,** traitée par A. Dognon et les frères Biancani, est également aux confins de la Biologie et de la Médecine. Les auteurs ont longuement expérimenté les actions de ces vibrations, actions qui ne ressemblent guère à celles des autres agents physiques. Elles mettent en jeu des « mécanismes incomplètement élucidés sans doute, mais dont

l'étude, déjà, permet de voir, sous un jour nouveau, certaines réactions de la matière vivante ».

Jusqu'ici les ultra-sons n'avaient donné lieu qu'à des publications très spécialisées. Ce premier volume de la collection des *Actualités radiobiologiques* saura donner satisfaction au lecteur désireux de connaître les caractéristiques physiques des ultra-sons, leur mode de production, leur propagation dans les divers milieux, les transformations qu'ils y produisent, les mécanismes de leur action; de plus, il suscitera certainement de nouvelles recherches dans un domaine encore à peine exploré.

A mesure que l'on augmente la fréquence des vibrations, le son devient de plus en plus aigu; au-delà de 20.000 par seconde, il cesse d'être perçu par notre oreille; c'est un *ultra-son*. Les ondes ultra-sonores ont des effets mécaniques, chimiques, biologiques. Dans un bain liquide mis en vibration par ces ondes, la colonne d'un thermomètre à mercure se rompt instantanément; même une baguette de verre peut être brisée. En même temps que le bain vibre, il s'échauffe. Avec des ultra-sons, on peut déterminer la déflagration de substances explosives, ou bien le noircissement de la plaque photographique.

Quand on enfonce une fine aiguille véhiculant les ondes ultra-sonores dans une Amibe, organisme unicellulaire, on assiste à un véritable barattage du contenu cellulaire; au bout de quelques minutes, toute différenciation s'est évanouie au sein du protoplasma; mais, malgré cette profonde désorganisation, dès que les vibrations cessent, les mouvements de l'Amibe reprennent, et la structure primitive se reconstitue. Chose curieuse : les cellules pigmentaires ne sont pas atteintes par les ultra-sons.

Par contre, dès qu'on s'adresse à des animaux pluricellulaires, plus évolués, on peut assister à des réactions extrêmement violentes aboutissant à la mort. Mais, entre les divers organismes, il y a des différences considérables. Dans un bain vibrant, refroidi à la glace, un insecte aquatique, le Dytique, continue à nager sans manifester la moindre gêne. La Daphnie, petit Crustacé de nos mares, présente au contraire une extrême sensibilité aux ultra-sons; au microscope, on suit

facilement l'arrêt progressif des différents organes : les mouvements des pattes cessent d'abord, puis ceux des branchies, des globes oculaires, et, en dernier lieu, ceux du cœur. Au laboratoire de la Marine, à Toulon, Langevin avait déjà constaté la paralysie momentanée des Poissons, sous l'influence des ultra-sons.

Les ondes ultra-sonores, comme l'a reconnu Langevin, se propagent beaucoup mieux dans l'eau et le sol que dans l'air. Un navire, qui porte sous la coque un émetteur piézo-électrique d'ultra-sons, peut envoyer sur le fond de la mer un faisceau ultra-sonore discontinu, qui y est réfléchi, et revient alors sur le quartz qui fonctionne alors en récepteur. L'intervalle de temps qui s'écoule entre le départ de l'onde et l'arrivée de l'écho indique la profondeur, en même temps que les particularités de cet écho permettent d'avoir une idée de la nature du fond. Les sous-marins peuvent être repérés de la même façon.

On sait qu'un certain nombre d'Insectes semblent pouvoir communiquer entre eux, ou reconnaissent la topographie d'un lieu, par des moyens que nous ne connaissons pas. Il n'est nullement impossible, ainsi que le remarque justement Wolfers, qu'ils utilisent dans ce but des vibrations ultra-sonores. Ainsi que nous l'avions déjà fait remarquer, les vibrations d'une tige, d'une lame, etc., sont d'une fréquence d'autant plus élevée que les dimensions sont plus petites : les cris des petits animaux sont toujours très aigus.

Des Insectes émettraient et percevraient les ultra-sons. Ceux-ci se propageraient à des distances très grandes, par le sol, en suivant des chemins plus ou moins accidentés, et permettraient aux Insectes de se diriger par rapport à certains repères et à communiquer entre eux.

On entrevoit également l'emploi des ultra-sons en Médecine. Il est possible de diriger le faisceau d'un projecteur ultra-sonore sur telle ou telle région du corps, sur tel ou tel organe. On peut aussi songer à immerger le corps, ou un membre, dans un bain vibrant. Avec les ultra-sons, on a essayé d'améliorer les surdités rebelles. Tout un champ de recherches est ainsi ouvert aux physiologistes et aux cliniciens.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Enid Welsford : *The fool; his social and literary history*, London, Faber and Faber, 8° 374 p. ill. — P. Saintyves : *Saint Christophe successeur d'Anubis, d'Hermès et d'Héraclès*, Paris, éd. Emile Nourry (Thiébaud), 8°, 55 p. — Jean Gessler : *La légende de sainte Wilgeforte ou Ontcommer; notes bibliographiques et iconographiques*, Folklore brabançon, t. XV, pp. 307-401, ill. — Du même : *Nederlandsche en andere versies van den Christusbrief*, Louvain, Impr. Saint-Alphonse, 8°, 27 p. — Marcel Reinhard : *La légende de Henri IV*, Hachette, 8°, 173 p.

L'idée de consacrer une monographie à la fois historique, folklorique, théâtrale et comparative au **Fou, à son histoire littéraire et sociale,** tombe à point; car si jamais la folie régna sur ce monde dit civilisé, au moins depuis l'an Mille, ...et si jamais furent lancés les uns contre les autres des peuples différents, ou des fragments de mêmes peuples, pour des foutaises à grelots et des marottes idéologiques! Mais ce n'est pas mon affaire; mieux vaut dans cette période être un modeste chroniqueur, dont les appréciations se situent dans les nuages, qu'un homme d'Etat à responsabilité illimitée. Il est vrai que pour un homme d'Etat, le petit Thiers dixit, ce mot n'a pas le même sens (ni sans doute le sang la même odeur) que pour les autres êtres humains. Sur quoi on se console en lisant cette fort bonne monographie où l'on voit le fou diriger le maître et parfois faire pencher la balance vers la douceur plus que vers la cruauté.

Plusieurs de nos fous royaux ou ducaux sont restés célèbres, grâce à des romans et à des tragédies. L'opposition a plu surtout aux romantiques. Mais ce serait trop limiter le sujet. On verra dans ce livre comment le fou est en réalité un personnage magique, qui attire la foudre sur lui, car il est immunisé; et un bouc émissaire qui concentre tout le mal dont sans lui les effets pèseraient sur les masses. L'auteur a dû remonter aux époques primitives pour discerner cet élément magique essentiel, qui n'apparaît plus qu'atténué dans notre moyen âge et notre Renaissance, mais qui subsiste nettement dans toute la comédie italienne des débuts. A lui seul le mot *Arlequin,* qui est normand et se rattache aux croyances sur la Mesnie-Herlequin ou Hellequin, donc Hèle-Chien, prouve des origines magico-légendaires lointaines. Pourtant Miss (ou Mrs.) Enid Welsford ne paraît pas connaître cette

dérivation; car elle ne cite pas les études de Lazare Sainéan sur ce sujet, seulement Driesen, 1904.

Par contre, elle est bien au courant de la littérature sur les fêtes des Fous et des Innocents du moyen âge, au moins de deuxième main. Tout n'est pas dit, même par Petit de Julleville; et on regrette ici une documentation folklorique insuffisante. Mais pour tout le reste, et notamment pour la transformation du fou de cour en clown de cirque, l'ouvrage est d'une érudition admirable. C'est en somme, sur un sujet qui sera toujours d'actualité, une monographie élégante, où l'inénarrable Si Djoha voisine avec Triboulet; et qui met en vedette la supériorité de la sagesse vécue sur la sagesse livresque.

§

Dans son étude sur **saint Christophe,** Saintyves me paraît avoir outrepassé les limites permises de la méthode historique et de la méthode comparative. Que son érudition soit de premier ordre va de soi; sinon, dans l'énorme littérature sur saint Christophe, je ne signalerais pas ici cet ouvrage tout spécialement. Grâce à ce luxe documentaire, on peut se faire une idée de divers personnages théophores; il est normal, dans toutes les religions, que celui-là seul puisse porter un dieu qui en est digne; il est normal aussi que toute fête de dieu, de saint ou d'être divin (protecteur des moissons, du blé, du riz, etc.) dégénère en orgie. Il est normal enfin que ces fêtes se situent de préférence à une certaine période du calendrier. Ainsi Anubis, Thor, Héraclès, Hermès, saint Christophe correspondent à la même tendance et la personnifient.

Mais y a-t-il eu filiation? Et ces diverses manifestations, du fait qu'elles sont situées plus ou moins dans la même période calendaire, sont-elles d'origine astrale, ou comme dit Saintyves, astronomique. J'en doute; et surtout parce que ce procédé d'explication rappelle les mauvais jours où les mythographes et les folkloristes tendaient des chaînes évolutives à travers les peuples et les siècles en prenant dans la masse des phénomènes sociaux et religieux tels ou tels détails seulement. L'influence de Gaidoz (*Saint Christophe à tête de chien*) est ici visible.

De plus, si on considère l'un des arguments les plus importants de Saintyves, l'argument iconographique, on ne saurait prendre au sérieux des parallélismes de nature et d'origine différente; si, par exemple, certaines statues de saint Christophe étaient grattées par les filles pour se marier dans l'année (p. 23), pourquoi oublier que cent autres saints ou saintes au moins ont été utilisés de la même manière; ce détail n'est pas caractéristique de saint Christophe et ne l'est pas de saint Joseph ou de sainte Anne, etc. Bref, comme recueil de faits et de références, cette brochure est très utile; mais pour les interprétations elle ne doit être lue qu'avec critique et méfiance.

Toute autre est la monographie consacrée par Jean Gessler à **sainte Wilgeforte,** qui est barbue et enjuponnée, et se rattache ainsi à certains Christs barbus, encore en honneur en Espagne (il y a un an), en Bavière, etc. L'enquête a été extrêmement difficile; il faut féliciter l'auteur d'avoir pu arriver aussi loin comme documentation. Pour cette sainte androgyne aussi, l'iconographie a été un élément rituel important.

Faut-il voir en elle, comme on l'a soutenu, « l'image dégradée d'une divinité ancienne », ou « païenne » ? Gessler a bien raison de s'opposer à cette théorie, non seulement parce que le cycle de la sainte n'apparaît guère, sous ses deux aspects rituel et iconographique, avant le xve siècle; mais aussi parce que le culte est resté en somme épisodique et individualiste, sans rattachement à des cycles vraiment anciens comme ceux de caractère agraire; elle paraît presque partout spécialisée dans la guérison des enfants, et surtout des enfants noués, en retard pour marcher; car elle est représentée en robe longue fortement attachée par une corde autour des chevilles; d'où le raisonnement populaire d'ordre analogique.

Du même auteur, il faut signaler une étude comparative sur des **Lettres en néerlandais tombées du ciel.** Ce sujet a été souvent traité, notamment pour la lettre de Charles-Quint dans ma *Flandre-Hainaut;* l'étude de Jean Gessler fournit des points de repère inédits qui nous amènent à la fin du moyen âge. Donc ici aussi, comme pour saint Christophe et sainte Wilgeforte, nous devons admettre des créations autonomes,

parallèles à des créations classiques ou musulmanes du même type, mais sans filiation, même indirecte.

Un autre cas du même ordre, mais dans un domaine tout différent, est fourni par la formation de la **Légende d'Henri IV,** bien étudiée par Marcel Reinhard. Comme le personnage est historique sans contestation possible, le sol est plus ferme pour l'analyse critique. Or, le mécanisme a manœuvré exactement sur les deux plans signalés, l'un légendaire, l'autre iconographique; mais un plan manque, et pour cause, le plan rituel. Si seulement le bon roi avait été, comme Louis IX, intégré dans le catalogue des saints, l'évolution aurait été complète. Mais il était trop tard déjà; la critique historique a pris naissance chez nous au XVII[e] siècle, grâce à plusieurs ordres religieux : il n'y eut pas de saint Henri de France.

Pourtant la figure du roi a été rapidement déformée! elle le fut presque de son vivant. Rien de curieux comme de lire avec Marcel Reinhard ces textes dont il fallut ensuite éliminer des affirmations controuvées par d'autres textes aussi authentiques. Ecrivains, courtisans, hommes politiques, paysans, soldats, tous contribuèrent à la formation d'une légende parfaitement coordonnée, selon laquelle Henri incorporait la pitié, l'amour de la paix, celui de l'humanité, la gaillardise, la prévision politique; il concentra toutes sortes d'anecdotes, dont plusieurs (poule au pot, etc.) ont cours encore (sur ce point l'auteur a oublié de consulter le t. IV du *Folklore de France*, de Sébillot). On voit ainsi nettement en action les lois de la formation des légendes, ce qui impose des barrières aux interprétations à perte de vue appliquées à des phénomènes du même ordre plus anciens, médiévaux et classiques notamment.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Madeleine Chasles : *Une catholique devant la Bible* (Plon). — Memento.

C'est une assez curieuse vérité que beaucoup de catholiques ne se soucient guère de lire la Bible. Pas même ce Nouveau Testament qui contient l'histoire humaine de leur Dieu. Il en est qui se contentent d'un étrange salmigondis des quatre

Evangiles, arrangés pour présenter une « Vie de Jésus » coordonnée, pudding qui leur a été offert pour leur première communion, et qui les a détournés d'aller eux-mêmes aux sources directes de Mathieu, Marc, Luc et Jean. Et faut-il dire qu'il y a même nombre de croyants qui n'ont pas ce besoin, et à qui suffisent les extraits de la Bible que recèle leur paroissien pour les dimanches et fêtes?

C'est pour lutter contre cette indifférence vraiment choquante que Mme Madeleine Chasles a écrit **Une catholique devant la Bible.** Les femmes, quand elles sont convaincues qu'elles ont trouvé la vérité, sont d'ardentes prosélytes, et elles justifient le mot de Lacordaire qu'il n'y a pas de vraie foi sans désir d'apostolat. Ainsi Mme Chasles, qui ne peut supporter que la Bible semble toujours rester un peu le livre des protestants.

N'oublions pas qu'en effet, il y a deux siècles, la Bible entière en français était à l'Index : deux siècles, ce n'est pas beaucoup dans un pays où l'on rencontre encore tant de traces, et même d'îlots de jansénisme, de ce jansénisme si lent à s'effacer. Madeleine Chasles, qui affirme n'avoir trouvé la « plénitude du catholicisme que par la Bible, » fut donc bien satisfaite le jour où parut, en 1920, l'Encyclique du Pape Benoît XV, recommandant à tous les fidèles de lire quotidiennement le Livre inspiré, sans quoi (a-t-il dit) « on ne peut parvenir à une connaissance parfaite de Jésus-Christ ».

C'est que, pendant longtemps, des prêtres mêmes lui avaient assuré qu'elle exposait sa foi à lire la Bible : la Bible étant cause (selon eux) des hérésies (en fait, la cause n'est-elle pas surtout, en l'échéance, dans l'orgueil?) On lui recommandait de craindre le libre examen. A quoi elle répondait : « Mais je ne lis pas la Bible comme les rationalistes et les scientistes, je la lis comme une enfant qui aime Dieu et croit à sa parole, simplement. » Elle se reférait à saint Jean Chrysostome qui affirme que les hérésies venaient de l'ignorance, de la corruption des mœurs, des plus épouvantables désordres, tandis que la lecture des Saints Livres était, à ses yeux, « une bien puissante protection ».

On alla même jusqu'à déclarer à Mme Chasles qu'elle lisait

la Bible « par pose », parce que c'était bien porté dans les milieux intellectuels et littéraires.

N'allez pas vous figurer que son essai, qu'éclaire une préface de Dom Olphe-Galliard, abbé de Sainte-Marie de Paris, soit un livre austère, difficile d'accès; non, c'est avant tout une passionnante « confession ». Les gens qui rédigent leurs mémoires, les convertis qui font l'exposé de la grâce qui les a retournés, commencent toujours par raconter leur enfance, leur adolescence, et les chemins par lesquels ils ont erré. Ainsi de Mme Madeleine Chasles. Ce faisant, si l'on publie de son vivant, il faut renoncer au respect humain, accepter d'avance les rebuffades et les incompréhensions, et ne pas craindre de recourir à ce *moi* que Pascal déclarait haïssable, — à tort, car si le *moi* est haïssable quand il opprime le prochain ou s'étale avec une ostentation inutile et injustifiée, il est passionnément intéressant quand il nous raconte les résultats d'une expérience : cette grande expérience qu'est la vie. Tour à tour se confondant, s'opposant ou s'unissant à l'écrivain qui veut bien s'analyser pour lui, le lecteur (quand le thème en vaut la peine) se nourrit bien plus par des mémoires que par un roman.

Mme Madeleine Chasles nous emmène donc d'abord à Grenoble où, petite fille élevée dans un couvent remarquable, elle y eut une première initiation biblique; tous les jours, on lui faisait apprendre par cœur un peu de l'Evangile; tous les jours les élèves faisaient avec une religieuse une petite méditation sur la vie de Jésus. (Pendant trois ans j'ai fait très souvent de même avec mes enfants, et ceux-ci en sentaient si bien le bénéfice qu'un soir où l'un d'eux avait été insupportable, il m'expliqua que c'était de ma faute, « parce que je ne leur avais pas fait faire leur méditation »).

La petite Madeleine, elle, se préparait même, d'office, des sujets de méditation pour ses grandes vacances, en quoi elle se prouvait un sujet tout à fait à part, et prédestiné à des études spéciales. Mais vint l'adolescence, la vie mondaine à Paris, jointes à l'intellectualisme d'une étudiante imbue de son intelligence, si bien que, tout en continuant les pratiques religieuses et de multiples prières rituelles, elle abandonnait l'Evangile. En 1912, elle épouse un incroyant; ce fut lui, ce-

pendant, qui devait exercer sur elle une puissante et salutaire influence : ayant pris l'habitude de l'accompagner à la messe, il y emportait un Nouveau Testament « en grec, en turc ou en russe », car c'était un linguiste, et qui aimait à travailler partout. Ame droite et de bonne volonté, il lui fut par là accordé de retrouver sa foi, et, à Noël 1913, les deux jeunes époux communièrent l'un près de l'autre. A ce moment Mme Chasles se rendit compte de la supériorité morale de son mari sur elle : « Je me croyais une bonne catholique, dit-elle; or, maintenant, je constatais que je n'étais ni une catholique, ni une chrétienne, ni même la *femme forte* aux solides vertus. Je ne possédais ni la vraie doctrine, quoique n'ayant jamais menti; ni la justice, ni la simplicité dans la foi, ni l'ardeur dans l'amour de Dieu... Je mourais de faim et de soif pour avoir abandonné le pain de vie et la source des eaux vives. »

Alors, la guerre éclata. Alors, Mme Chasles comprit ce qu'affirme la Bible : Jésus-Christ et le monde sont deux ennemis irréconciliables. On verra dans son beau livre frémissant comment Dieu lui mit de nouveau entre les mains l'Ancien et le Nouveau Testament, comment elle vint peu à peu à la Bible par l'Art, par la Liturgie, par les Pères du désert, par les Pères de l'Eglise, par les Mystiques, jusqu'à devenir enfin celle que des prêtres ont chargée et chargent encore d'expliquer la Bible dans les cercles d'études féminins. La Bible, nous dit-elle, ne doit pas nous apparaître seulement à travers une exégèse savante, mais surtout comme un livre de *prière* et de *vie* pour nos âmes : « Plus je pénètre la Bible, plus je crois que c'est la prière et l'intense recueillement qui nous en donnent l'intelligence. »

Une catholique devant la Bible est, humainement, un beau livre, parce qu'il retrace les étapes d'une grande expérience; mais, pour des croyants, il sera mieux encore : un guide, un guide qui défend qu'on mette la lumière sous le boisseau.

MÉMENTO. — *Toi, qui es-tu?* par Paul Claudel (Gallimard). Je lisais un jour dans le métro ces admirables choix de lettres de Claudel à différents correspondants (toujours sur des questions religieuses) quand je m'aperçus que mon voisin lisait par-dessus mon épaule. Très ému, il me questionna sur l'auteur de ces lettres, qu'il voulait

se procurer. Peut-on dire plus sur la valeur religieuse et littéraire de ces pages? — *Le chemin de croix du grand malade,* par Céline Lhotte (Edit. Casterman). Quatorze méditations qui feront du bien à ceux qu'une longue maladie retient dans leur lit et qui ont du mal à accepter leur sort. — *Le Maître de la Vie,* par le chanoine Paravy. (Bloud et Gay.) Le conférencier savoyard bien connu a réuni ici ses prédications où il montre Jésus maître de la vie intellectuelle, de la vie morale, de la vie familiale, de la vie sociale, de la vie surnaturelle et de la mort. — *La geste des Martyrs,* du R. P. Hanozin (Desclée.) Récits de la primitive Eglise — (procès-verbaux de tribunaux, témoignages oculaires) — des martyrs sous Antonin, Marc-Aurèle, Commode, Septime-Sévère, Dèce, Valérien, Dioclétien et Maximien, Gaière, Maximin et Licinus (c'est-à-dire de 138 à 323). Ici, aucun arrangement pieux, des faits, la vie toute sèche mais toute brûlante. *La Congrégation du Saint-Esprit,* par Georges Goyau (Grasset). L'histoire de cette curieuse congrégation née d'un séminaire pauvre à l'usage des déshérités, fondé au XVIIe siècle par un jeune juriste qui devait mourir à l'âge de trente ans. Ces prêtres du Saint-Esprit, dits Spiritains, sont devenus des missionnaires coloniaux dont le grand académicien catholique, qui consacre précisément une bonne part de ses travaux à l'activité missionnaire par le monde, nous retrace l'importante action au XIXe et au XXe siècle, et nous précise la vie spirituelle. Nul doute qu'un livre de cet ordre n'attire de nouvelles vocations à une admirable congrégation qui aura tant fait pour la dignité de la femme noire, trop longtemps traitée en bétail. — Dans *Le Pèlerin de Lourdes* (Gallimard), où Francis Jammes a réuni toutes les pages qu'il a consacrées à la ville de Bernadette, on trouvera des poèmes, des essais, et une émouvante nouvelle où le grand écrivain catholique a mis certainement beaucoup de ses propres souvenirs. — *Notre-Dame de Sainte-Paix* (R. P. Chapelain de Sainte-Paix, 138, rue d'Auge, à Caen, 2 fr. 50). Une brochure groupant tous les renseignements sur cette association mystique en faveur de la paix, ainsi que les prières et divers cantiques. — *Cantate Triomphale du Christ-Roi,* de Jean Massin (Desclée). Un ensemble majestueux de six prières jaillissantes, en versets sans rimes, qui groupe une Marche Héroïque, un Hymne de la Cathédrale, des Cantiques de la Terre, de l'Eau, du Feu, terminés par une Louange au Christ distributeur de la Joie. —

HENRIETTE CHARASSON.

LES REVUES

Les Humbles : une réplique 1937 à « la Maternelle » de M. Léon Frapié, publiée il y a 38 ans; nul allégement aux misères de l'enfance. — *Revue des cours et conférences :* abrégé humoristique de la vie de Schopenhauer et réfutation d'un commentaire d'Edouard Rod. — *Le Feu :* Raynouard et Stendhal. — *Le Correspondant :* Emmanuel Signoret au « Bock Idéal ». — P. S. — Mémento.

En 1904, M. Léon Frapié publiait *La Maternelle*. En 1937, la revue **Les Humbles** consacre son cahier de février aux notes d'une fonctionnaire de la « Maternelle Clignancourt », Mme Laure Duga. L'écart d'un tiers de siècle entre les deux dates qui situent ces témoignages dans le temps, a de quoi porter au pessimisme le plus noir. En ces trente-trois années, on n'est parvenu à rien faire pour l'hygiène physique et morale de l'enfance. Les mêmes misères attaquent le corps et l'âme des petits qui ont eu le malheur de naître dans la pauvreté.

Les fillettes viennent en classe sans culotte, écrit Mme Duga. Tant pis si les fesses minuscules se violacent et si les petits ventres font de l'entérite; au moins, les lessives sont courtes. A l'école, on met des culottes; le lendemain matin, les derrières sont encore au vent. De temps à autre, le rectum de la toute petite ressort étrangement : « Elle est bien malade; elle saigne comme ma maman », dit une autre innocente. La mère va la laisser à l'hôpital. Mais il faudrait, au retour, une alimentation choisie que la cantine ne peut donner, et tout recommencera : les souffrances, les hémorragies, les stations allongées sur un banc, toute cette misère révoltante d'un pauvre petit.

Voici maintenant le petit Marcel, d'après le carnet de la maîtresse :

Alors enceinte, sa mère a rencontré un épouseur; elle parlait d'abandonner l'enfant, mais l'homme, bon diable, a pris la femme et a exigé que le petit soit élevé chez lui. (de pareils hommes, combien de douzaines y en a-t-il?)...

Après quelques années de mariage, la femme a trouvé bon de s'enfuir vers d'autres horizons et d'autres aventures.

Le père adoptif a confié Marcel à sa propre mère. Et voilà la vieille qui s'attache au petit, mais lui en veut, parfois, de n'être pas « de son sang ». Tout le long de l'année, ce sont des alternatives de taloches coléreuses ou de gâteries effrénées, suivant le flux ou le reflux des sentiments. Le gamin n'y comprend rien; il aime

« sa » grand'mère dont les querelles sans motif le déconcertent et le font souffrir.

Avec cela il ne manque pas d'originalité native. Nous ne pouvons chanter une fois sans qu'il lui prenne fantaisie de mimer le chant au fond de la classe. Je le laisse libre, et je constate que ses mouvements sont harmonieux et variés.

De plus, à force d'avoir entendu sa grand'mère célébrer Costes et Bellonte, il est persuadé d'avoir traversé l'Atlantique avec eux. Comme un jour, je me moquais doucement de lui : « Et celui-là qui s'imagine avoir traversé l'Océan en avion », il m'a regardée avec reproche et m'a dit avec obstination : « Bien sûr que j'y étais. »

A propos des punaises, Mme Laure Duga note :

Mes élèves sont mieux renseignés que moi sur les mœurs de ces petites bêtes malfaisantes. Ce qui m'a le plus navrée ce sont ces milliers de piqûres sur le corps de cette enfant propre, frisée et sage comme une héroïne de la comtesse de Ségur.

— Qu'as-tu? Qui t'a piquée?

— Maman n'avait rien pour me coucher, elle a ramassé une paillasse aux ordures, dans la rue; mais la pailasse elle est pleine de bêtes.

« Prière d'aïeule » apporte le son d'une autre cloche, — cette historiette qui illustrerait heureusement un précis de la sensibilité du peuple :

Celui-ci assure : Je veux me marier avec vous...

— Tu sais bien que j'ai déjà un mari.

— Oui, mais quand il sera mort?

Car René sait qu'on meurt et qu'on meurt jeune, hélas! Sa grand'mère me quitte :

— Il n'a plus que son grand'père et moi, dit-elle. Madame, je suis venue vous demander de l'embrasser. Les autres enfants ont des mamans jeunes, des mamans gaies; lui n'a qu'une vieille grand'mère avec de la « mousse » sur les joues. — Il dit vous aimer mieux que moi. Oh, je n'en suis pas jalouse, madame. Je me réjouis de le voir heureux ici. Je voudrais tant qu'il puisse croire un moment qu'il possède une vraie mère, lui aussi. Embrassez mon petit René, dites, madame?

Les larmes me viennent aux yeux.

Félix est un petit Espagnol. Ses parents l'ont emmené en émigration; car il n'y a pas que les riches de cette nationalité qui ont émigré. Félix apprend à lire. Il est devenu

propre pour que Mme Duga le récompense de son assiduité par un baiser à la joue. Et tel est le destin de l'enfant :

Une appendicite a enlevé le père de Félix voilà tantôt deux ans; pour faire vivre sa marmaille, maman vend des citrons : « Quelquefois la maison se remplit de citrons; alors, nous, on couche dehors. ». La maison, c'est l'ordinaire roulotte de la zone.

Quand la mère n'a pas assez vendu, elle envoie les enfants au marché : « Mère, j'ai peur des flics. — Tu diras : « Il n'y a plus de pain à la maison et j'aurai faim ce soir. »

Félix est sous-alimenté; mais Félix est fort en calcul. Jamais il ne se trompe pour rendre la monnaie.

Qui pourrait lire sans un frémissement d'horreur les lignes ci-après? Elles traitent de faits qui ont pour lieu un point de la périphérie parisienne et pour temps, le nôtre!

— Dans ta maison de bois, comment couchez-vous, Raymonde?

— Je couche avec maman, le bébé dans la cuisine, Lucienne avec mon frère.

Lucienne a 8 ans, le frère 17. Je n'insiste pas.

Il faut pourtant que la mère loge tout son monde. Cela me rappelle l'incident rapporté par une assistante : Une fillette de 10 ans, enceinte et répondant au docteur : « Je ne sais pas si c'est papa, mon tonton ou mon grand'père; nous couchons tous ensemble. »

Chez ces enfants malheureux dès avant la naissance, il existe des poètes. Mme Duga a retenu quelques-uns de leurs mots, ou jolis, ou poignants :

— « Tu chantes, Pierrot? — J'ai une chanson dans la bouche, faut bien qu'elle sorte. »

— Michel prend conscience de l'immensité et s'effare : « Il n'y a pour sûr pas assez de mètres pour mesurer le ciel. »

— « Viens donc voir ma maîtresse, depuis si longtemps, elle ne sait même plus si j'ai encore une maman! »

— Devant le hanneton frais éclos : « Comme il est ciré! »

Le dernier mot serait digne de Jules Renard.

§

La Revue des cours et conférences (30 mars) publie une troisième leçon de M. Charles Lalo sur « L'art et la vie », cette leçon traitant du « complexe de l'Art pessimiste ». Nous y avons lu ce divertissant abrégé de la vie de Schopenhauer et

son aboutissement à une critique fort juste d'une interprétation par Edouard Rod du fait que le philosophe de Francfort légua une rente viagère à son chien :

Quant au plus illustre des pessimistes, Schopenhauer, il a vécu en bon rentier, heureux et paisible. Dès sa jeunesse studieuse il était tout prêt à devenir le vieux garçon, très lettré, flûtiste amateur, rangé, économe, maniaque et satisfait, qu'il a été sur la fin, et même toute sa vie.

Ce moderne « orateur de la mort », — mais non, il est vrai, du suicide, qu'il estime peu philosophique, — a écarté avec une légèreté surprenante les occasions les plus sûres de fuir enfin cette vallée de larmes : il ne buvait jamais dans les verres fournis par son hôtel, de peur des contagions; il logeait au premier étage par crainte des incendies; en 1813, lors du réveil militaire de sa patrie, cet étudiant riche payait un sabre et un uniforme à deux amis, engagés volontaires, mais ne s'engageait point; en 1831, il quittait précipitamment Berlin, suspect d'une épidémie de choléra, pour gagner Francfort, où il resta fixé. (Cette même année un autre pessimiste célèbre, Leopardi, fuyait Naples pour la même raison, qui ne devrait en être une que pour un optimiste « monstrueux » comme Spinoza, ou « béat » comme Leibniz !)

Le plus grand chagrin de sa vie semble avoir été de ne compter que quatre élèves inscrits à son cours privé de l'Université de Berlin, alors que tout auprès celui de l'optimiste Hegel regorgeait d'auditeurs. Sa crainte la plus sérieuse a été celle des commentateurs :

Que dans peu de temps les vers rongent mon corps, c'est une pensée que je puis supporter; mais que les professeurs de philosophie rongent ma philosophie, j'en frissonne d'avance.

Frisson de vanité satisfaite et de revanche savourée en connaisseur, cela va sans dire.

Ce « bouddhiste de table d'hôte », comme dit Burdeau, fut même bon. Non pour son enfant naturel (sans doute parce que son existence contredisait un peu trop la doctrine de la chasteté ascétique en vue d'éteindre Vouloir-Vivre), mais bien pour les bêtes; car il fréquentait quotidiennement un chimpanzé, et il laissa par testament une rente viagère à son chien.

Edouard Rod a indiqué ce trait paradoxal dans la préface de *La Course à la Mort*, mais sans en comprendre bien le vrai sens.

La vie intellectuelle est tout à fait séparée de la vie pratique. Chacun n'a qu'à s'examiner un peu pour voir la différence qu'il y a entre ce qu'il pense et ce qu'il fait. Schopenhauer, on le sait, vivait exactement comme tout le monde; M. de Hartman, qui a dressé du bien et du mal un bilan si lamentable, est, dit-on, un excellent père de famille; enfin la plupart

des écrivains dont les tendances paraissent inquiétantes et corruptrices ont une vie laborieuse, honnête et saine.

Rod croit pouvoir conclure en généralisant :

Comment donc la sincère expression de leurs idées pourrait-elle corrompre quelqu'un, alors que les idées en question ne les ont pas corrompus eux-mêmes?

Fait exact, interprétation naïve! car nous savons déjà qu'une œuvre peut très légitimement et même doit suggérer des pensées toutes différentes à son auteur et à tel ou tel auditeur, quand son type psycho-esthétique est autre.

§

Le Feu (mars) édite un numéro à la mémoire de Just-François-Marie Raynouard, dont le centenaire fut commémoré l'an dernier par les Félibres de la Maintenance de Provence, lesquels ont apposé à Brignoles une plaque sur la maison natale du linguiste, initiateur des études romanes.

M. Emile Ripert montre en Raynouard l'auteur de tragédies classiques, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, qui « offre, sans le faire exprès, aux adversaires de cette Académie, les armes dont ils se servent pour leurs assauts ». Ces armes sont, entre autres, l'histoire de Geoffroy Rudel, le troubadour, et celle de Guilhem de Cabestang dont le cœur arraché, cuisiné par le sire de Castel-Roussillon, fut sur ses ordres servi en souper à sa femme adultère, laquelle se tua en apprenant de lui qu'elle venait de manger le cœur de son amant. A ce propos, voici qui ne manquera d'intéresser les stendhaliens :

Quelle que soit l'origine et la réalité de l'histoire, il nous suffit de constater que Stendhal, grand psychologue de l'amour romantique, en a fait le plus grand cas. Qu'on se reporte aux chapitres LI et LII de son livre *l'Amour*, on y verra comment il traite l' « Amour en Provence jusqu'à la conquête de Toulouse, en 1328, par les Barbares du Nord », et quand il arrive à parler de Guilhem de Cabestang, qu'il appelle, en francisant son nom, Guillaume de Cabstaing, il cite naturellement Raynouard, non d'ailleurs sans outrecuidance : « M. Raynouard le rapporte au Tome V de ses *Troubadours*, page 189. Il y a plusieurs fautes dans son texte, il a trop loué et trop peu connu les Troubadours. »

Raynouard corrigé par Stendhal! Le trait est assez plaisant, car je ne pense pas que, soit sous son pseudonyme de Stendhal, soit

sous son nom d'Henry Beyle, l'auteur de *L'Amour* ait jamais étudié le provençal ancien ou moderne, mais son témoignage en reste précieux, parce qu'il nous prouve l'influence de Raynouard sur les romanciers et les poètes du romantisme français. D'autant qu'un peu plus loin, dans les *Fragments divers* de ce même livre de *L'Amour*, nous trouvons la traduction de la biographie provençale de Jauffre Rudel et, dans l'*Appendice*, une dissertation sur les *cours d'amour*, où Raynouard est cité à côté d'André le Chapelain, de Crescimbeni, de Jehan de Nostredame, que Stendhal appelle Nostradamus, le confondant avec son frère l'astrologue. Il en tire même un code d'amour qui semble l'enchanter et demande plaisamment que l'on compare le présent au passé. « Je prie le lecteur, dit-il, de considérer quels sont aujourd'hui, en 1822, les sujets de conversations des dames les plus considérables et les plus riches de Toulon et de Marseille ! »

Oui, mais ces Provençales de 1822 n'avaient pas encore lu leur illustre compatriote, ni les *Troubadours* qu'il éditait; Joseph Roumanille était à Saint-Rémy un enfant de quatre ans; Maître François Mistral n'avait pas encore épousé Adélaïde Poullinet, du village de Maillane!

§

M. Alexandre Lefas, sénateur d'Ille-et-Vilaine, commence dans **Le Correspondant** (10 mars) la publication de ses souvenirs, sous ce titre : « Une génération d'étudiants catholiques, 1890-1900. » Ernest Champeaux, plus tard universitaire, fut de ceux-là. Il fonda « Le Bock idéal » :

Une fois par semaine, des étudiants catholiques, amateurs d'art et de littérature, se réunissaient chez l'un d'entre eux, autour de bocks énormes, — le litre était dit de petite dimension, — et parmi les volutes de la plus épaisse fumée de pipes.

Cela, le Bock, c'était la part faite à la nature. L'Idéal, c'étaient les productions poétiques ou littéraires de ceux que la communauté de vues, l'amitié, la cooptation, — comme dans toute académie, — avaient ainsi rassemblés.

Adrien Mithouard, M. Maurice Denis, etc., étaient du « Bock idéal ». On y chansonnait l'actualité. M. Scarpett (Raoul Narsy des *Débats*), M. Charles Brun, M. Henri Bordeaux, furent de ce jeune groupement. Son historiographe cite volontiers les auteurs de ballades et de chansons qui égayaient les réunions. Il évoque ainsi un grand poète :

Une mention à un passant qui ne fit qu'une apparition, et que ses originalités situaient assez en marge de notre compagnie, cet Emmanuel Signoret qui arriva de Provence à vingt-deux ans pour y retourner mourir trois ou quatre ans après, et dont le verbe hellénisant était la forme si naturellement splendide.

M. Lefas rappelle le *Saint-Graal* dont le dernier numéro fut entièrement rédigé par son directeur et fondateur et comportait

...une réponse fougueuse à je ne sais quel contempteur qui avait osé critiquer la revue, où, disait le poète, « sont scellés pour la postérité les vers de Robert, de Le Cardonnel et de moi ». — Après quoi, craignant d'avoir été trop vif à l'adresse du dit Zoïle, il ajoutait en post-scriptum et pour toute excuse : « Inutile de me provoquer en duel. Je suis catholique. Au surplus chacun sait que je suis extrêmement myope : ce serait un assassinat. »

On cessa d'entendre parler de lui. Nous apprîmes un jour qu'il n'était plus. Ce ne fut pas sans causer quelque émotion à ceux même qui l'avaient seulement frôlé. Pauvre camarade, un tantinet bohème sans doute, mais si fervent dans son idéal poétique : qui ne lui eût souhaité un meilleur sort!

P.-S. — Dans le *Mercure* du 1er avril dernier (pages 162 à 164) nous avons cité des souvenirs sur Remy de Gourmont en les attribuant à M. Pierre Champion. Ils sont de son frère : *M. Edouard Champion*. Nous nous excusons d'avoir commis cette erreur.

Mémento. — *La Grive* (avril) : « Patois d'Ardenne » par M. Ch. Bruneau. — « Souvenir de Paul Drouot » par M. Touny-Lérys. — « Marie-Louise Boudat », par M. André Payer. — « Le Fleuve » poème de Mme M. L. Dromart.

Revue de Paris (1er avril) commence « La dernière incarnation de M. de Courpière », suite aux si remarquables chroniques de l'époque écrites (et si bien!) par M. Abel Hermant. — « Hilarion Ballande », par M. Jules Wogue. — M. Jules Sageret : « Les Bernard-l'Ermite ». — Ignotus : « Sir Austen Chamberlain. »

Revue des Deux-Mondes (1er avril) : M. le général Weygand : « La France en Méditerranée orientale ». — Suite des « Souvenirs d'un Gouverneur de la Banque » où M. Emile Moreau donne, malgré lui, pleinement raison à la récente réorganisation de la Banque de France qui tend à en faire un comptoir véritablement national.

Afrique (fév.) : n° consacré à l'œuvre littéraire de M. Marcello Fabri.

L'idée libre (mars) : « L'Eglise, ennemie de la science », par M. Han Ryner. — Suite et fin de « La libre pensée sous le Second Empire », par M. Jean Bossu. — « Le Cycle éternel », poème de Mme H. Guillot.

La N. R. F. (1er avril) : « Préface à l'homme blanc », par M. Jules Romains. — En hommage à de vieux auteurs, des pages de MM. André Suarès sur Retz; J. Chardonne sur « La Princesse de Clèves »; Alain, sur Saint-Simon; Jean Guéhenno, sur Voltaire. — Suivent des extraits du journal de M. André Gide.

Revue des Belles-Lettres (mars) : « Notes sur la Peinture », de M. G. Rouault. — Essai d'interprétation du « Pitre châtié » de Mallarmé, par M. R. F. Lombard. — « Lautréamont » par M. A. A. Quartier. — « Léon Chestov », par M. G. Tissot.

Atlantis (21 mars) : « Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu » par M. Paul Le Cour.

L'Effort (mars) : « L'anneau de la mère », par M. Maurice Magre. — « Quatrains » de M. Alexandre Arnoux. — « L'Ecole Toulousaine », par M. A. Praviel. — « Plaidoyer pour Jules Lemaître » par M. L. Delaruelle.

Cahiers Léon Bloy (janv.-avril) : Un anonyme y répond à une étude de M. Seillière sur Léon Bloy par une diatribe intitulée : « Le crétin de l'Institut. »

La Revue universelle (1er avril) : « La révolution espagnole vue par une républicaine », Mme Clara Campeamor. — « Marines » par M. Jacques Boulenger.

Revue bleue (3 avril) : « Aux sources mêmes de l'espérance » par M. Jean Giono. — M. P. Bayle-Montaigu : « La première exploration du Missisipi ». — M. F. Roz : « M. G. Duhamel et le groupe de sa jeunesse. »

Etudes (20 mars) : « Franc-maçonnerie et Philanthropie » par M. Joseph Berteloot. — De M. Louis Chaigne : « Jean Yole ». — « A propos du *Désert de Bièvres* » par M. Paul Doncœur.

La Région Illustrée (Pâques 1937) : n° consacré à Lyon, Saint-Etienne, le Forez, le Vivarais, avec évocation de J. Merlat, V. de Laprade, Honoré d'Urfé, etc.

Æsculape (mars) : n° spécial sur « L'Œil et la Vue dans l'Art, l'Histoire et la Littérature ».

Yggdrasill (25 mars) : Poèmes de MM. Marcel Martinet, Maurice Carême, Jean Lebrau. — « Hymnes du Rig-Veda », traduction et notes de M. L. Renou. — Poésie tchèque : « Wolker ou l'Enfance du cœur » par M. Michel-Léon Hirsch qui traduit nombre de beaux poèmes de Wolker. — « Hölderlin » par Mme G. Biankis et deux

œuvres du poète traduites par M. G. Cattaui. — « La disparition des Poèmes épiques russes », début d'une étude de M. Wilfrid Chetteoui.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La langue française en recul (*Journal des Débats*, 2 avril). — En marge de l'hommage à Cavelier de la Salle (*le Journal*, 5 avril). — Le salut de Maeterlinck à Verhaeren (*Toute l'Edition*, 3 avril). — Quand la ouate étouffait l'œuvre de Claudel (idem). — Les débuts de M. Louis Bertrand et comment il ne s'entendit point avec Pierre Louys (*Candide*, 8 avril). — Saint-Loup-du-Naud, village proustien, est menacé (*le Temps*, 8 avril). — La belle histoire du phoque délivré (*le Journal*, 3 avril).

Une toute récente dépêche de Berlin, note M. Gaëtan Sanvoisin dans le **Journal des Débats,** a passé inaperçue. Elle a pourtant une importance d'indication qu'il ne faut pas négliger. Commentant la décision du ministre de l'Instruction publique du Reich, d'après laquelle l'anglais sera dorénavant, d'une manière obligatoire, la première langue étrangère enseignée dans tous les établissements pédagogiques, *la Gazette générale de l'Allemagne* écrit : « *La préférence donnée à l'anglais correspond aux nécessités pratiques d'un peuple qui veut, à nouveau, envoyer ses exportateurs dans le monde entier. Quant au recul simultané du français, il marque, aux yeux des Allemands, le terme d'une période pendant laquelle l'esprit français a prédominé en Europe depuis la fondation de l'Académie française par Richelieu et qui a pris fin en* 1919, *après que ce même esprit se fût couvert de honte à Versailles.* »

Venant d'un pays pour qui la force, la victoire des armes seules comptent, l'invective est assez jolie : ainsi, c'est de l'instant où la France a gagné la guerre que l'esprit français aurait fait la culbute... Le traité de Versailles, comme on sait, n'est pas du goût des sujets d'Hitler. Ils ont *Mein Kampf*, nous avons ce sacré traité, rédigé en pure langue française, et c'est ce qui les gêne. Bien des points du traité, au fait, sont critiquables. Mais si on en convient : « Critiquables? Dites qu'ils nous empêchent de respirer et de vivre! » s'écrie Hitler. Du moins Hitler s'exprime-t-il ainsi dans un roman de M. Marcel Berger, *l'Empereur de Soi-Même*, où il s'en prend plus spécialement à l'inscription de Rethondes : « *Ici*, prononça M. Hitler, en un français guttural, *ici succomba le* 11 *novembre* 1918 *le criminel orgueil de l'empire allemand, vaincu par les peuples libres qu'il prétendait asservir.* » Et M. Marcel

Berger de placer dans la bouche du Chancelier ce commentaire : « La phrase que je suis allé déchiffrer là-bas en 1922, la seule fois où j'aie vu la France. C'était avant le *putsch* de Munich. J'en suis resté pris à la gorge. Je l'ai répétée mille fois au cours de mes discours publics. Je puis dire qu'en écrivant chaque page de *Mein Kampf*, j'y ai pensé. »

Il suffirait peut-être, toute inscription effacée, de la graver, cette fois, en langue anglaise?...

Mais un fait est là :

Notre langue est en recul, constate M. Gaëtan Sanvoisin, le rappel de la date de 1919 est une allusion à l'amputation de privilège alors subie par le français, qui cessa, au lendemain d'une victoire à laquelle notre pays avait si puissamment contribué, d'être l'instrument verbal diplomatique par excellence... Le français avait succédé au latin dans le mode européen d'un langage universel. L'harmonie du continent n'a rien gagné à l'abolition de cette primauté. Sans doute les élites, en beaucoup d'Etats, continuent d'être fidèles à une culture qui réunit le triple avantage de la commodité, de l'élégance et, par sa clarté, de la civilisation. Mais l'influence anglo-saxonne, notamment, investit peu à peu des positions qui demeuraient traditionnellement des bastions spirituels conquis par notre rayonnement et aménagés par notre sociabilité.

§

On n'en est que plus reconnaissant aux Canadiens-Français d'une fidélité que le *Deuxième Congrès de la Langue française au Canada* (Québec, 1937) va consacrer. Mais il est permis de se demander si le *Congrès*, dans son amour de la langue française, ne fait pas fausse route, lorsqu'il établit une liste des mots répartis sur deux colonnes, la première précisant : « *Ne dites pas...* » ; la seconde : « *mais dites...* ». Il faut prendre garde que telle façon de dire, ainsi prohibée, est cependant, dans bien des cas, très française; il faut prendre garde surtout qu'un parler, et partant une littérature, qui se priveraient d'employer certaines locutions, quelle qu'en soit l'origine, se priveraient, de ce fait, de toute couleur, de tout pittoresque. *Habits du dimanche*, est classique, mais *butin du dimanche*, à mon sens, est délicieux; une *tarte à la pichoune* sera toujours plus savoureuse, estimerai-je, qu'une *tarte à la mélasse*; l'*horloge grand-père* m'apparaît autrement sympa-

thique que l'*horloge de parquet;* je préfère le *papier sablé* au *papier de verre,* l'*alumelle* (un beau nom pour une héroïne de Pierre Benoît) à la *lame* de couteau, la *bombe* ou le *canard* à la *bouilloire,* les *noix piquées* aux *amandes*... Il faut prendre garde, enfin, que bien des mots, nettement anglais ceux-là, ont reçu, jusque chez nous, une acceptation telle, qu'il y aurait de la puérilité à prétendre leur substituer des mots français dont nous n'avons plus l'habitude : le Canadien-Français qui rougirait de dire : « Je passe mon *smoking* », qui mettrait tout son cœur à dire : « Je passe mon *veston de soirée* », ferait un effort assez vain. Et je ne vois pas pourquoi opposer *fenêtre en saillie* à *bay-window, gilet de laine* à *sweater, chandail* à *pull-over, bœuf salé* à *cornbeef, frites sèches* à *potato chips*... Est-ce que les Anglais, les Américains, n'ont pas adopté, eux, un certain nombre de mots français? Si fait. Quelle raison de proscrire ces échanges? Les personnalités qui formaient la mission nationale chargée de célébrer le souvenir de Cavelier de la Salle, se privaient-elles d'employer tels mots anglais, devenus d'usage courant?

La France, en cette année de commémorations, s'est souvenue, écrit Mme Marcelle Tinayre dans **le Journal.** Sur cette terre qui fut nôtre, puisse reverdir, par la piété de nos amis de Louisiane, l'âpre laurier de Cavelier de la Salle et de ses continuateurs. Ceux qui veilleront sur le vieil arbre de gloire, ces hommes, ces femmes, si pareils à nous par le langage et l'indéfinissable « air de famille », ce sont des descendants de nos ancêtres, ce sont nos frères et nos sœurs.

Et leurs enfants? Hélas! parleront-ils encore français, dans vingt ans? Ou bien, malgré tant de bonnes volontés qui sauvent encore notre culture, la France ne sera-t-elle plus qu'un brillant fantôme, effacé dans les brumes du soir?

Il faut tout faire pour que cela ne soit pas. Mais Mme Marcelle Tinayre hésiterait-elle à dire qu'elle a mis son *pull-over?*

§

En octobre 1914, lisons-nous dans **Toute l'Edition,** de nombreux membres de l'Académie française songèrent à rendre à la Belgique un hommage mérité en présentant la candidature de Maurice Maeterlinck.

Sur quoi l'auteur de *la Sagesse et la Destinée,* dans une lettre adressée à Gustave Téry, donna son avis :

L'Académie me ferait un très grand honneur qui, passant par-dessus ma tête inclinée, irait tout entier à ma chère, malheureuse et glorieuse patrie.

Je ne me permettrai pas de lui donner un conseil, mais ne croyez-vous pas que son geste serait plus significatif si elle choisissait mon vieil ami, M. Emile Verhaeren? D'abord, c'est mon aîné, c'est un très grand poète, tandis que je ne suis qu'un prosateur appliqué et consciencieux.

Tout le monde, avec de la patience, peut écrire ce que j'ai écrit; personne ne pourrait faire ce qu'il a fait. Un poète seul a qualité pour représenter dignement ce qu'il y a de grand et d'héroïque dans un peuple.

Toute l'Edition publie, aussi, une lettre de M. Paul Claudel à Eugène Montfort. C'était en 1905. L'auteur de *Connaissance de l'Est* écrivait au directeur des *Marges :*

C'est à Foutchéou, au moment de partir, que m'est parvenu votre beau et généreux article. Excusez-moi. Je suis tardif à vous remercier. Vous êtes le seul, avec Mauclair, qui vous soyez risqué à endommager le silence qui, depuis de longues années, me circonscrit. Cette situation a des avantages et des inconvénients, mais je me sens assez fort aujourd'hui pour surmonter ces derniers. On se lasse de parler comme dans une impénétrable ouate...

§

M. Louis Bertrand relate « son entrée en littérature », dans **Candide.** Son premier roman venait de paraître. L'auteur achète un journal, tombe sur un écho intitulé : *les Gaîtés de la Réclame :*

Horreur! C'était de moi et de mon pauvre roman qu'il s'agissait. On y blaguait un illustre inconnu qui, parce qu'il avait été publié par *la Revue de Paris,* s'imaginait sans doute être l'auteur d'un chef-d'œuvre, à en juger par la façon dont il faisait tambouriner son ours...

Surprise :

Je n'appris que quelques jours plus tard, par l'aimable Valdagne, que c'était lui-même qui avait imaginé cet ingénieux écho pour forcer l'attention du public sur mon nom. Mais j'en fus médiocrement consolé.

Heredia, Letellier, M. Lepage, l'oncle Sarcey, Pierre Louys, autant d'illustrations, grandes et petites, dont le débutant attendait un appui : au demeurant, Heredia retint-il le prochain roman de M. Louis Bertrand pour *le Journal*, dont le poète des *Trophées* était le directeur littéraire. Pierre Louys, lui, l'invita à déjeuner chez Foyot, en compagnie d'un gentilhomme campagnard qui, ayant lu le roman du débutant, était, selon la formule, son admirateur. Joie. Mais :

Cela n'alla pas du tout, souligne M. Louis Bertrand. Le gentilhomme campagnard se révéla complètement stupide. Et je ne m'entendis point avec Pierre Louys. Nous n'avions pas une idée commune et tout ce qu'il me disait me paraissait d'une déplorable facticité littéraire. Mais quoi? C'était l'auteur d'*Aphrodite*, un monsieur qui voguait à pleines voiles en plein succès! Enfin, un des gendres de Heredia!

Gaston Deschamps, le critique du *Temps*, fut tout à fait aimable...

Que n'avais-je pris un pseudonyme! Je le sentais très ennuyé qu'un universitaire [M. Louis Bertrand était professeur à Alger] se fût permis d'écrire un roman à visage découvert et, d'autre part, bridé par la considération de mon succès dans une revue comme *la Revue de Paris*. Toujours cette crainte de la puissance mystérieuse de la presse... Il finit par me dire : — Vous avez dû avoir beaucoup de peine pour faire accepter votre prose!... — Moi? Pas du tout! fis-je d'un air dégagé. Mon roman a été publié tout de suite! — Alors c'est qu'*ils* n'avaient pas de copie! — Mais si! Un autre roman allait passer. *Ils* ont eu la galanterie de me dire qu'ils avaient préféré le mien!... — Ah!... Cela m'étonne bien!...

Nous nous séparâmes sur ces aménités. Le surlendemain, je reprenais le bateau pour Alger.

De Paris ou d'Alger, quel lieu est le plus propice à l'écrivain? Faire son œuvre à Alger, la placer à Paris, la formule n'est pas mauvaise. Encore M. Louis Bertrand démissionnait-il de ses fonctions de professeur.

— Je n'aime pas la campagne, disait M. Max Jacob à V. Trefusis, qui rapporte le propos dans une lettre adressée au **Temps**, je n'aime pas la campagne, tout y est trop vrai.

Tout y sera artifice, bientôt — la campagne contre-nature — si on ne la sauve des hommes.

En France, on protège le site historique, remarque la correspondante du *Temps*, mais on est sans pitié pour les beautés anonymes de la nature dont la profanation se poursuit inlassablement.

Il y a quelques années, j'avais la chance d'habiter le plus joli village de Seine-et-Marne : Saint-Loup-de-Naud, pèlerinage dominical de Marcel Proust, d'où le nom d'un de ses personnages. Or l'enlaidissement de Saint-Loup fait l'objet des recherches inconscientes de la région : c'est à qui fera construire le hangar le plus disgracieux, fera abattre l'arbre le plus indispensable.

Voilà ce que devient la campagne, quand la bête verticale s'en mêle. On sait assez que l'homme est capable de tout, j'entends : du pire, si un amour ne l'habite pas : amour du prochain, amour de la nature, amour des frères inférieurs... La presse a signalé la présence d'un phoque, dans les jardins du casino municipal de Royan. Un bassin avait été alloué à l'animal, après capture. Et ses ravisseurs le tenaient si fort pour *leur* phoque (les mêmes, demain, en auront après l'esclavage), qu'ils crièrent : « Au voleur! » lorsqu'ils constatèrent sa disparition. On a pu lire dans **le Journal** :

Les auteurs de l'enlèvement du phoque du bassin du jardin du Casino municipal ont été identifiés. Ce sont cinq jeunes gens de Royan qui, dans la nuit du 1er avril, ont commis des dégradations dans les jardins et transporté le phoque sur la grande plage. L'animal en a profité pour regagner la mer...

... et prendre la direction du large. A toi, Kipling! Mais ceci dépasse tout :

Sur plainte de la direction du Casino, la police a procédé à l'interrogatoire des mauvais plaisants.

Les braves garçons qui ont arraché le phoque à sa prison ne relèvent pas de la police, mais de la S. P. D. A. Ils ont bien mérité de la médaille de sauvetage. Pas vrai, Rachilde?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Œuvres nouvelles : *Concerto* pour piano et orchestre de Mlle Jeanne Leleu (Concerts Lamoureux); *Finale*, de M. Pierre Tesson (Concerts Lamoureux); *Don Juan de Maraña*, de M. Henri Tomasi (Concerts Lamoureux); *Jeux rustiques*, mélodies de M. Louis Beydts (Concerts Colonne). — *La Divine Vesprée*, de M. Charles Koechlin (Poste Radio-Tour Eiffel). — Opéra : reprise de *Boris Godounow*. — Mort de Karol Szymanowski.

S'il s'agissait de sports, on dirait que le record est battu :

le samedi 20 mars, donc, entre cinq et sept heures de l'après-midi, huit ouvrages nouveaux furent exécutés en première audition à trois endroits différents, salle Gaveau, Opéra-Comique et Châtelet. On n'admettra point qu'un résultat si magnifiquement absurde soit dû au seul hasard sans la collaboration de la malice humaine. Quand on aime la musique et qu'on s'applique à la servir de son mieux, on ne peut rester indifférent à de si néfastes pratiques. L'incompréhensible entêtement des associations symphoniques refusant de s'accorder et donnant leurs premières auditions les mêmes jours aux mêmes heures équivaut à un suicide lent. Le très remarquable programme des Concerts Lamoureux, réunissant les premières auditions du *Concerto* de Mlle Jeanne Leleu, du *Finale* de M. Pierre Tesson, du *Don Juan de Maraña* de M. Henri Tomasi (ouvrages qui, nous le verrons, sont, à des titres divers, tous remarquables), et puis les deuxièmes auditions des *Six pièces brèves* de M. Marcel Orban, du *Défilé* de M. Raymond Loucheur, des *Kakémonos* de M. Antoine Mariotte, eût dû attirer une vraie foule salle Gaveau. Mais sollicitée d'autre part, cette foule n'était plus comme disent les Italiens qu'un *concorso discreto*. On agit comme si le nombre des gens qui s'intéressent à la musique nouvelle était illimité. Or, il n'est que trop réduit, et ce n'est pas en l'affolant au lieu de le guider qu'on l'augmentera. Ce n'est peut-être pas non plus en groupant arbitrairement tous les ouvrages nouveaux sur un seul programme qu'on habituera les beethoveniens endurcis et les wagnériens intransigeants à reconnaître que la musique n'est point morte avec leurs idoles. En définitive, à l'heure où l'on ne parle que d'économie *dirigée*, la musique apparaît en pleine anarchie. Si elle n'en meurt pas, c'est que les dieux la protègent, mais ce n'est pas la faute des hommes qui devraient se dévouer à la servir, puisque les prêtres vivent de l'autel... Chaque saison nous répétons les mêmes propos sans plus de succès. Pareils à Cassandre, nous assistons déjà aux premiers signes de la catastrophe. Puisse l'Exposition, dont on attend des miracles, sauver la musique et les musiciens...

Je m'excuse donc encore une fois de n'avoir point reçu le don d'ubiquité, et je ne rendrai compte que des ouvrages exé-

cutés aux Concerts Lamoureux sous la direction de M. Eugène Bigot. Ce que je pense de ce chef, je l'ai dit à maintes reprises, et c'est tout simplement qu'il est un des meilleurs : la préparation et l'exécution du concert du 20 mars en est une preuve nouvelle. La diversité des œuvres, leur difficulté, leur nouveauté, tout exigeait du chef et de ses instrumentistes de longs efforts, une discipline stricte, des qualités de résistance et d'attention hors de pair. Or le programme a été exécuté avec un soin et une intelligence, une sensibilité, aussi, tout à fait remarquables. Il serait injuste de ne pas rendre hommage à ces mérites des hommes avant de parler des œuvres, puisque celles-ci leur doivent de nous être apparues dans les conditions les plus favorables.

Le *Finale de la Symphonie* de **M. Pierre Tesson** est une page excellente. On regrette seulement que l'ouvrage entier ne nous ait pas été donné : un finale, c'est une conclusion, et une conclusion ne prend tout son sens que si les prémisses sont connues. Les prémisses, c'étaient, dans l'espèce, un allégro initial, et puis l'andante médian, où apparaissaient et se transformaient une première fois les thèmes de la symphonie. Il s'agit — le programme le disait et nous l'eussions deviné — d'une symphonie développée selon le procédé cyclique. Regrettons davantage de n'avoir pas entendu le premier exposé des thèmes, puisque les ouvrages cycliques plus que tous autres forment des ensembles cohérents dont toutes les parties sont solidaires. Quoi qu'il en soit, ce finale est une construction solide assemblant avec art des matériaux choisis avec goût. L'accueil qu'on a fait à ce fragment encourage les chefs d'orchestre à nous révéler l'ensemble.

On connaissait le *Défilé* de M. Raymond Loucheur, qui venait ensuite. On a retrouvé avec plaisir les qualités originales de ce morceau très bien venu, très lumineux. De même les *Six pièces brèves* de M. Marcel Orban, variées, charmantes, descriptives ou mieux évocatrices, et qui montrent tour à tour le poulailler avec le caquetage de la basse-cour, le rouet qui tourne, le départ pour la fête, des danses villageoises, puis évoquent la tristesse et font apparaître enfin des sorcières, ont été accueillies avec grande satisfaction par le public.

Mais la pièce principale de ce concert était la première

audition du *Concerto pour piano et orchestre* de Mlle **Jeanne Leleu.** C'est une œuvre considérable — à tous les sens du mot, par ses dimensions, par sa valeur très haute, par ce qu'enfin elle apparaît, après ce que nous avait déjà donné Mlle Leleu, comme un épanouissement. Nous devons à Mlle Leleu des pièces symphoniques de premier ordre, en effet, les *Deux Danses,* qui sont des envois de Rome, les *Croquis de Théâtre,* donnés aux Concerts Colonne il y a trois ou quatre ans, les *Transparences* que révéla le regretté Walter Straram et qui furent saluées par un succès s'accentuant à chaque audition nouvelle. Or, on retrouvera dans le *Concerto* tout ce qui était apparu dans les œuvres précédentes, et quelque chose de plus : la force toute virile des *Danses,* la grâce toute féminine des *Transparences,* l'agréable souplesse des *Croquis de théâtre.* Ce n'est point que le *Concerto* rappelle directement ces ouvrages passés; nulle part, je crois, on n'y trouverait une allusion à l'un d'eux. Mais cette unité de la pensée s'élargit en quelque sorte dans la diversité des trois mouvements du concerto. Et à tout cela, qui est d'ordre général, s'ajoutent bien des mérites particuliers, des détails qui enchantent, et qui tiennent d'abord à l'architecture même de l'œuvre, à son ordonnance habile mais sincère, qu'on admire par exemple dans les alternances de l'orchestre et de l'instrument principal, si bien équilibrées, dialogue dont les répliques sont comme des réparties logiques, pleines de sens, jamais livrées au hasard, comme il arrive si souvent. Construction serrée, mais point fatigante, et où, dans l'ordre et la raison, la poésie trouve sa place. Celle-ci se fait plus large comme il convient dans le second mouvement, l'andante — il y a un admirable dialogue un moment, du cor et du violon solo; et puis c'est la vivacité d'un allegretto scherzando, plein d'humour, de gaieté, et, de ci de là, de nostalgie... Mlle Leleu, qui, avant d'être premier grand-prix de Rome, fut dès le jeune âge, une brillante élève de M. Alfred Cortot et obtint un premier prix de piano, a défendu elle-même son œuvre nouvelle; et avec la complicité de M. Bigot, dont la précision a fait merveille, elle l'a menée à la victoire.

On a retrouvé ensuite, au même concert, deux ouvrages infiniment réussis, les *Kakémonos* de **M. Antoine Mariotte**

et le *Don Juan de Maraña* de M. Henri Tomasi. Les *Kakémonos* sont des estampes japonaises, et avec la finesse si délicate des peintres nippons, M. Antoine Mariotte a fixé musicalement quelques impressions recueillies au temps qu'il était officier de marine et parcourait l'Extrême-Orient. C'est d'abord un panorama, puis c'est une scène de geishas, et puis une exquise apparition d'un temple au crépuscule et enfin une fête. Ces pièces écrites pour le piano ont été orchestrées en 1931. Elles sont de véritables bijoux sonores. Quant au *Don Juan de Maraña* que **M. Henri Tomasi** a écrit pour illustrer musicalement la pièce de M. de Milocsz, et qui fut donnée au poste de Radio-Coloniale, c'est aussi une œuvre des plus réussies. L'auteur y exprime tour à tour les sentiments divers qui agitent le héros et le mènent de la débauche à la sainteté en le purifiant par l'amour. J'en ai rendu compte lorsque l'ouvrage fut créé. L'épreuve du concert nous a montré que cette musique était digne du grand sujet qu'elle illustre, et puis qu'elle possédait les qualités qui confèrent le pouvoir de durer. Elle honore le compositeur qui l'a réalisée, et elle s'inscrit heureusement auprès d'*Ajax*, de *Tam-Tam*, de *Colomba*. Il faut rendre encore hommage à M. Eugène Bigot qui a conduit ce magnifique concert de musique française moderne avec autant de tact, de sensibilité que de science et d'énergie.

§

Aux Concerts Colonne, M. Paul Paray a donné la belle *Rhapsodie roumaine* de M. Stan Golestan, où la voix humaine, un moment, intervient parmi les instruments, puis la *Fantaisie pour piano et orchestre* dont il est l'auteur, et que M. Jean Doyen, au clavier, joua de manière étincelante. Il fut si chaleureusement applaudi qu'il dut, en *bis*, exécuter le *Nocturne en ré bémol*, de Gabriel Fauré, qui vient de lui valoir le Prix Henry de Jouvenel, et qui fut pour lui l'occasion d'un triomphe. Les nouveautés de la séance étaient les mélodies de M. **Louis Beydts**, écrites sur des poèmes de J. Du Bellay, les *Jeux Rustiques : Sur un chapelet de roses, Baiser, Autre baiser*. Ces trois mélodies se relient par la trame légère d'un sentiment qui leur est commun, et qui est fait de passion

mélancolique, de tendresse gracieuse, de cette joliesse toute pleine de profondeur, qui est bien propre au poète des *Regrets*. M. Louis Beydts s'est pénétré de l'esprit du poète. La ligne mélodique épouse la souplesse du vers; l'harmonie discrète prolonge au delà des mots le sens même des paroles; l'instrumentation enfin est transparente; et tout cela, qui est quasi aérien et tout en nuances impalpables, demeure cependant plein de pensée. M. Louis Beydts a su, avec la même grâce et le même bonheur, orchestrer *Soupir* de Duparc, et son instrumentation de la mélodie célèbre est un modèle d'intelligence et de ferveur. On n'imagine point que Duparc aurait pu concevoir lui-même autre chose que ce qui a été fait par M. Louis Beydts, ou du moins on sent bien qu'il n'eût rien imaginé qui fût mieux en accord avec la version primitive pour le piano, elle-même si riche et si expressive. En écoutant l'orchestre, on éprouve à chaque instant l'impression que M. Louis Beydts a tout simplement réalisé la pensée même de Duparc. Mme Germaine Martinelli, qui avait fait applaudir les *Jeux Rustiques*, a, de même, fait acclamer *Soupirs*, et aussi *Phydilé* et *L'Invitation au Voyage*, comme si, par une coquetterie qui, pour de moins habiles, eût été bien périlleuse, M. Louis Beyds avait tenu que son orchestration de *Soupir* fût enchâssée entre deux pièces orchestrées par Duparc lui-même. Mais cette épreuve ne fut pour lui que l'occasion d'un succès plus vif encore.

En attendant le soir — prochain, espérons-le — où l'Opéra donnera le ballet de M. **Charles Kœchlin**, *La Divine Vesprée*, l'orchestre et les chœurs du poste de radiodiffusion de la Tour Eiffel l'ont fait entendre. C'est une œuvre exquise que celle-ci, toute baignée de poésie, et où passent des thèmes populaires comme « la mère Michel », « Nous n'irons plus au bois », ou « La boulangère a des écus », broderies d'une simplicité très savante, rehaussées des couleurs si fines, si variées, où se retrouve le délicat artiste à qui nous devons les magnifiques illustrations musicales du *Livre de la Jungle*. Des chœurs, traités avec le sentiment le plus juste de leur emploi dans un tel ouvrage, enrichissent la partition d'un élément merveilleux. M. Charles Kœchlin est un de nos compositeurs

les plus éminents; aucun musicien n'en doute, mais le public ne le sait pas assez. Son effacement volontaire, son dégoût de tout ce qui ressemble à la publicité sont bien pour quelque chose dans cette méconnaissance, mais ne peuvent excuser l'injustice dont il est victime. Puisse *La Divine Vesprée* être l'occasion de la réparer enfin.

La reprise de *Boris Godounow* à l'Opéra était attendue avec impatience; il eût été préférable de l'attendre quelques jours de plus, car deux ou trois répétitions supplémentaires n'eussent pas été de trop pour amener l'ouvrage à ce point de perfection qu'on aimerait toujours donner aux chefs-d'œuvre. Depuis que M. D.-E. Inghelbrecht a monté pour la Radiodiffusion le véritable *Boris*, celui qui ne doit rien à Rimsky-Korsakow, on souhaite voir à la scène cette version originale, d'une beauté certes moins apprêtée, mais tellement plus profonde que l'arrangement de Rimsky, qui, inexplicablement, ampute *Boris* du capital récit de Pimène. Des difficultés de tout ordre l'empêchent. Au moins, puisqu'on nous a rendu (non sans quelques coupures regrettables dans le rôle de Marina) le tableau du boudoir et la scène avec le jésuite, ne pourrait-on aussi rétablir l'ordre original des tableaux et terminer sur la scène de la révolte et la lamentation de l'Innocent, conclusion logique et déchirante de *Boris Godounow?* On espérait que les perfectionnements apportés à la machinerie de l'Opéra permettraient de gagner sur les entr'actes le temps nécessaire au rétablissement de toutes les scènes supprimées. L'ouvrage, certes, est long. Mais les améliorations mécaniques ne sont rien si elles ne servent pas avant tout la musique. Il est possible, il est même probable que quelques représentations achèveront la mise au point de l'ouvrage. Il eût été préférable de le faire avant de le donner au public. On n'a qu'à louer, et grandement, l'orchestre de M. Philippe Gaubert, la distribution magnifique — M. André Pernet en Boris, M. José de Trévi en Chouisky, M. Froumenty, en Pimène, M. Rouquetty en Dimitri, M. Huberty en Varlaam, M. Beckmans en Rangoni, et puis Mme Marisa Ferrer, si séduisante en Marina — mais on eût aimé à ces compliments

individuels si mérités, pouvoir ajouter quelques éloges pour la perfection de l'ensemble.

La musique est fort éprouvée : combien de ces chroniques, depuis un an, ont déploré la mort de quelque compositeur de renom? Aujourd'hui, c'est **Karol Szymanowski,** emporté en pleine force, à cinquante et un ans, qui disparaît. On a dit, récemment, à propos de son ballet *Harnasie*, donné la saison dernière à l'Opéra, l'originalité de son talent, l'audace de ses recherches, la subtilité de son esprit, et puis aussi la spontanéité et la fraîcheur de ses trouvailles. Car son habileté qui était grande n'avait pas tué chez lui les qualités naturelles. Il a beaucoup produit. Il s'était donné pour tâche de mettre à l'honneur la musique polonaise. Il n'a point choisi les chemins faciles, mais ceux qui lui paraissaient devoir le rapprocher de son idéal. Il le plaçait très haut, et il était un artiste né; tous ceux qui l'ont approché garderont de lui un souvenir ému.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Degas et les femmes. — Groupe indépendant de la Nationale. — Limouse. — Kleofas Bogalei. — Les statues de Paris.

L'œuvre d'un artiste nous renseigne mieux sur lui que sa vie même. Aussi ne tenons-nous pas compte de ce qu'on a écrit sur **Degas** et sur son attitude vis-à-vis des femmes. Son œuvre est à ce sujet suffisamment curieuse. Au surplus, elle appartient au public, tandis que la vie, si proche de nous, de ce personnage ami de la solitude et du secret ne nous appartient pas.

A l'exposition de l'Orangerie, Degas apparaît avant tout comme le peintre de la vie intime d'un bourgeois parisien. De la nature il ne connaît que les champs de courses; et la plupart de ses tableaux sont des intérieurs éclairés par une lumière artificielle. Son évidente dilection le porte vers les scènes de théâtre, les chambres à coucher, les cabinets de toilette et les maisons closes. Sa vision du monde, si singulièrement aiguë, semble limitée aux tréteaux et au boudoir féminin.

Il ne voit pas dans la femme une compagne de l'homme. Il

la considère de haut, scrutateur implacable, comme un spécimen d'animalité, suffisamment intéressant toutefois pour retenir l'attention durant toute une vie. Il s'est penché avec une impitoyable curiosité sur le petit peuple des danseuses, des chanteuses, des ouvrières crispées par l'effort ou des filles anéanties dans leur veulerie et leur vulgarité. Les chairs qu'il nous peint ne sont faites que pour les voluptés passives; elles ne vibrent jamais d'une sensualité reçue; aucun feu du visage, aucune contenance du corps ne viennent dire la fierté du don consenti dans le plaisir. Nous avons le spectacle de pauvres marionnettes désarticulées, vides de pensée, prêtes à se plier aux injonctions d'un mâle ou d'un maître à danser.

S'il a peint avec d'extraordinaires prestiges la ballerine sur la scène, il va la suivre aussitôt lorsqu'elle est au repos, dépouillée de sa gloire de parade avec ses membres anguleux et son corps affalé de fatigue. Quel étrange goût n'a-t-il pas de violer la femme dans son intimité secrète, de la dépouiller de ses attitudes mondaines, de la surprendre dans les postures les plus bizarres, les moins avouées! La femme qui se gratte le dos, qui s'accroupit, qui s'essuie, qui bâille à pleine bouche, qui tire ses bas ou son corset, la femme confiante en son isolement, toute à son laisser-aller, il ne se lasse point d'en retrouver avec une gravité gourmande les grimaces et les contorsions.

Portraitiste admirable, et le plus pénétrant de son temps, l'attitude de Degas n'est pas moins curieuse lorsqu'il se trouve en face d'une figure féminine. Les portraits de femmes de sa famille ou de personnes amies qu'il ne voit pas avec des yeux masculins possèdent en général cette beauté ardente qu'il communiquait à ses portraits d'homme. Mais dans les autres cas, quel embarras ne trahit-il point! Et comme il semble se venger sur ses pauvres modèles, qui se cachent le visage en nous montrant tous les replis de leur corps! Il semble alors guetter sur la femme les signes de la dégradation, il la poursuit parfois de son ironie, qui va jusqu'à la caricature, dans des figures où n'entre pas le moindre rayonnement de tendresse. Ses fillettes, ses adolescentes, ont presque toujours de petits visages vicieux, ingrats et chafouins, marqués par la

seule expression du sourire factice, du dégoût, de la stupidité.

En regardant la composition qui a été intitulée *Le Viol,* peut-être pourrons-nous mieux comprendre l'état d'esprit de Degas. C'est une chambre assez misérable. Un homme, près de la porte, semble jeter un dernier regard avant de quitter la pièce. Il fixe d'un œil froid, perdu, étonné, une forme blanche effondrée. Il se tient très droit et son visage est de glace. Le couple se trouve séparé par un abîme. Entre eux est venue s'installer une immense cruauté implacable et définitive : cette souffrance de la femme causée par l'homme et que celui-ci ne lui pardonne jamais.

« J'ai peut-être trop considéré la femme comme un animal », a pu dire Degas à la fin de sa vie. Sans doute le regrettait-il... Mais n'est-ce pas pour cela que son génie d'observation a pu s'exercer sur elle de façon si neuve et si singulière?

§

« Sympathie pour l'homme qui, après avoir fait toute sa carrière picturale à la Société Nationale, en a conduit heureusement les destinées depuis la mort de Forain. Fidélité à une Société que nous aimons, mais qui ne peut rester en accord avec sa vraie mission que si elle garde les traditions de tenue et de désintéressement absolu que tout groupement artistique se doit de respecter. » Ce sont les termes dans lesquels s'exprime la préface de l'Exposition du **Groupe Indépendant de la Nationale** à la Galerie Charpentier. Mettons les points sur les *i.* M. Dauchez, qui présidait la Société Nationale des Beaux-Arts avec une exemplaire dignité, a été victime d'intrigues qui lui ont fait perdre sa fonction. Nous n'avons pas à connaître les dissensions intérieures qui purent être à l'origine de cette décision. Mais notre rôle de critique nous permet d'affirmer qu'en changeant de président la Société Nationale n'a pas élevé son prestige. L'honnêteté et l'expression de sensibilité mesurée qui confère à l'œuvre d'André Dauchez un caractère si estimable sont des qualités qu'on ne trouve pas dans l'œuvre de son successeur. Sans doute d'aimables grâces décoratives et une habile virtuosité de pinceau donnent-elles à celui-ci du crédit près de quelques gens du monde, mais elles lui en donnent beaucoup moins chez ses

pairs. Pour protester contre la décision qui frappait son président, les quinze membres du Conseil de la Société ont démissionné. L'exposition qui a lieu aujourd'hui, que M. Georges Huisman, directeur général des Beaux-Arts, a tenu à inaugurer, prend surtout l'allure d'une protestation. Et il y eut dès le vernissage des échanges de papier timbré.

Les toiles de maîtres qui n'exposaient plus depuis de longues années à la Nationale et celles de quelques jeunes peintres de talent qui n'appartiennent pas à la Société prennent une valeur symbolique. Elles servent en tout cas à témoigner, nous dit la préface, « que le talent et l'honneur marchent souvent de pair ».

Nous saluerons donc les envois de Maurice Denis, Le Sidaner, Georges Desvallières, Jean Boucher, Bernard Naudin, Prinet, J. G. Goulinat, Marcel Prud'homme et aussi ceux d'Ambroselli, Blanc, Brayer, Berthommé Saint-André, Anna Bass, Corbellini, Guingot, Hambourg, Mac Avoy, etc... Nous remarquons que les graveurs qui formaient un des groupes les plus vivants et les plus intéressants de la Nationale sont venus presque en bloc à la galerie Charpentier; nous retrouvons des envois de Camille Berg, Beurdeley, Cami, Chahine, Carlègle, Chièze, Decaris, Frélaut, Brunck de Freundeck, Jacquemin, Jeannisson, Jouas, Soulas, Webster.

Cette manifestation apparaît dans son ensemble comme une sélection des meilleurs exposants de la Nationale. Elle n'apporte évidemment pas grand chose d'inattendu, — mais il faut la considérer comme un mouvement de réaction généreuse.

L'œuvre de **Limouse** (Galerie Druet) témoigne que son auteur possède l'un des tempéraments les plus riches et les plus sincères qui soient aujourd'hui. Sans doute le peintre ne sait-il pas toujours choisir et ordonner. Le feu de son inspiration jaillit avec une vivacité qui l'empêche de limiter son ardeur. Mais on approuve son esprit de recherche, qui le pousse à tenter des moyens d'expression difficiles. Limouse aurait pu se complaire dans un formulaire : il aurait pu indéfiniment répéter ses natures-mortes si brillantes, si séduisantes, toutes de somptuosité et d'éclat; il nous présente aujourd'hui une œuvre fort diverse, qui va du paysage au

portrait et nous retient toujours par quelques dons assez rares. Dans l'abondance des couleurs, elle exprime l'enthousiasme et l'amour de la vie. On remarquera en particulier, à côté des natures-mortes à la poupée et aux gâteaux, une figure d'Arménienne située dans une atmosphère juste et mystérieuse.

Dans la tristesse des salons contemporains, c'est toujours un plaisir de rencontrer une toile de **Kleofas Bogalei.** La fantaisie qui caractérise ces inventions cocasses et d'un accent si vif repose de la prétention et de l'indigence habituelles. On est heureux d'échapper pour un instant aux nus, aux fleurs, aux paysages inanimés, aux portraits sans expression et aux natures-mortes. Kléofas fait vivre devant nous de façon toute naturelle un petit monde situé à mi-chemin entre le réel et l'imaginaire dont les aventures d'un charme baroque semblent échappées de quelque folklore de l'Europe centrale. Ces êtres chimériques, habillés comme des marionnettes de féerie, restent cependant bien vivants, espiègles, lunatiques et malicieux. Les scènes à multiples et minuscules personnages sont narrées avec une élégance pimpante et beaucoup d'adresse. On les préfère aux grands morceaux et surtout aux grandes figures qui ne semblent pas dans la veine de l'auteur.

L'exemple de la transmutation du Trocadéro, l'agitation créée par les horribles chantiers installés devant les plus nobles monuments de Paris, allaient-ils permettre de débarrasser la ville assez facilement et un peu subrepticement de quelques-unes de ses **statues** les plus ridicules? On l'avait espéré. Un conseiller municipal avait suggéré qu'à propos de l'Exposition, on reléguât au dépôt des marbres la statue de Musset qui se trouve devant le Théâtre-Français. Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre? Je ne sais. On aurait pu songer à l'outrageant Gambetta du Louvre, à la motte de saindoux de Jules Simon, à Clemenceau sur son rocher et aussi à l'autre Musset, — car le poète n'eut pas de chance avec les statuaires désireux de perpétuer sa gloire, — celui qui pleure au bord d'une fontaine près du Grand-Palais. Enfin, c'était un bon début. Mais le Conseil n'a pas voulu suivre le conseiller. Et le pauvre Musset malade, qui a déjà provoqué tant de criailleries, restera assis tristement sur son banc.

A ce propos, l'un de nos édiles, M. Joly, a émis quelques

réflexions assez curieuses, consignées au *Bulletin Municipal officiel*. « Ces statues sont toutes belles ou toutes laides, nous dit-il; mais il n'y faut pas toucher. Elles sont l'expression d'une mode, l'aboutissement d'un mouvement, d'une époque... Certaines époques ne se sont exprimées que par la laideur. Si on remplaçait ces statues par les produits de la statuaire actuelle, ne faudrait-il pas dans peu d'années procéder à un nouveau nettoyage? »

De tels propos témoignent bien de l'effarante confusion de notre temps. Où est le bien, où est le mal? Où est le beau, où est le laid?... Ces notions, qui auraient paru très simples autrefois et auxquelles chacun aurait su répondre, semblent aujourd'hui si confuses qu'un conseiller municipal peut déclarer tranquillement, sans que les plafonds de l'Hôtel de Ville tombent sur sa tête, qu'en somme la laideur et la beauté sont choses toutes relatives, qu'elles varient selon les époques et selon les individus. Il ignore sans doute que le XIXe siècle a possédé des sculpteurs qui s'égalent aux plus grands et que la jeune école française de sculpture, comme nous ne nous lassons pas de le répéter, compte des talents magnifiques. Seulement, cela est bien vrai : on ne rencontre jamais leurs œuvres sur les places publiques.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une page retrouvée de Baudelaire? — Dans leur essai bibliographique sur Charles Baudelaire, Albert de La Fizelière et Charles Decaux, qui se sont montrés presque toujours bien informés, indiquaient, dès 1868, comme de leur auteur, plusieurs comptes rendus de livres parus dans le *Corsaire-Satan* sous la signature *C. B.*, dont notamment un sur les *Contes normands* de Jean de Falaise (Philippe de Chennevières), 4 novembre 1845, et un autre sur les *Romans, Contes et Voyages* d'Arsène Houssaye, janvier 1846.

Le premier de ces comptes rendus a pris place dès 1908 dans les *Œuvres posthumes* publiées par le « Mercure de France », et le bien-fondé de son attribution n'a jamais été mis en doute, bien que dans le *Corsaire-Satan*, il n'eût aucunement paru suivi des initiales *C. B.* comme l'assuraient La Fize-

lière et Decaux, mais sous l'anonyme. — Soit remarqué en passant, ces initiales-là d'ailleurs auraient été bien surprenantes puisque, de 1845 à 1847, on voit notre auteur signer couramment non pas Charles Baudelaire, mais Baudelaire-Dufays, Pierre de Fayis, *B. D.*, etc...

Le second des comptes rendus signalés par La Fizelière, — celui des *Romans, Contes et Voyages* d'Arsène Houssaye, — avait, par contre, jusqu'à ce jour, échappé à toutes les recherches. Je crois que je viens de le retrouver, mais c'est dans des conditions assez particulières qu'il se présente : au cours d'un feuilleton du *Corsaire* qui n'est point de janvier 1846, mais du 7 juillet de cette même année, — encadré par deux articulets d'Alexandre Weill — et non pas sous les initiales : *C. B.*, mais sous les initiales *A. B.*

Cette page-là est-elle réellement de Baudelaire? Je me sens assez tenté de l'admettre pour plusieurs raisons tirées soit des circonstances où elle fut écrite, soit de l'examen de sa teneur.

D'abord nous savons que notre poète était alors en rapport avec Houssaye : c'est même dans le journal de celui-ci, *L'Artiste*, qu'il avait publié l'année précédente le premier sonnet paru sous son nom : *A une Dame créole*, 25 mai 1845. Rien de moins étonnant par conséquent que de le voir tresser des couronnes à l'auteur des *Romans, Contes et Voyages*, surtout si l'on tient compte de sa prétention à l'habileté manœuvrière, — on dirait aujourd'hui à *savoir nager*. — De plus, ce compte rendu s'ouvre par un éloge du XVIIIe siècle, et Baudelaire raffolait de « cette charmante époque insouciante et folle ». — De plus encore, il se trouve que la plupart des auteurs dont le critique rapproche Houssaye dans le morceau qui nous occupe : Toppfer, Sterne, Hoffmann, sont précisément au nombre de ceux que le poète des *Fleurs du mal* goûtait le plus. Enfin, je relève ici quelques images ou procédés qui évoquent des parallèles assez concluants. Par exemple, cette phrase d'Arsène Houssaye, dont le collaborateur du *Corsaire* écrit qu'elle « remplace soudain ses fanfreluches par un crêpe, et marche lentement, triste comme une élégie » me ferait facilement penser aux vers tirés de Longfellow pour *Le Guignon :*

Mon cœur, comme un tambour voilé
Va battant des marches funèbres,

et la façon dont le critique se défend de rechercher à la loupe les imperfections d'Arsène, ressemble fort à ce qu'écrivait Baudelaire dans son *Salon de* 1846, quelques mois auparavant par conséquent, à propos de Delacroix :

A quoi bon relever des fautes de détail et des taches microscopiques? L'ensemble est si beau que je n'en ai pas le courage. D'ailleurs la chose est si facile, et tant d'autres l'ont faite!

Et cependant, à moins d'y conjecturer une coquille ou une signature adoptée en commun avec Alexandre Weill — j'ai dit que le compte rendu en question se trouve inséré entre deux autres comptes rendus de cet auteur (1) — il faut bien convenir que les initiales *A. B.* ne semblent devoir être rapportées à Baudelaire. On ne peut se défendre non plus de remarquer que les noms de Musset et de Voltaire ne se sont guère rencontrés sous la plume de celui-ci, dans des intentions laudatives. Et le paragraphe final de notre morceau, lui aussi, étonne quelque peu de sa part, malgré la réserve tirée de l'observation des préceptes du Décalogue...

Que conclure?

Le lecteur en décidera.

JACQUES CREPET.

ROMANS, CONTES ET VOYAGES par Arsène Houssaye (2).

C'est un bonheur assez rare, dans ce siècle de gaspillage et de médiocrité [de?] rencontrer, par-ci par-là, l'œuvre d'un homme de goût et de style, œuvre sagement conçue et patiemment écrite. — Tels sont les *Romans, Contes et Voyages* de M. Arsène Houssaye.

M. Arsène Houssaye, qui s'est fait une réputation avec le 18e siècle, qui, mieux que personne, habille une marquise, arrange ses dentelles, lui attache une assassine au coin de la bouche, sème l'œil de poudre dans ses cheveux, fait palpiter l'éventail, et balance au bout d'un pied mignon la mule de satin brodé, n'est pas seulement l'interprète musqué et fardé de cette charmante époque insouciante et folle, qui s'occupait le plus sérieusement du monde, et à l'exclusion de tout le reste, d'une épigramme éclose dans une ruelle, ou de la coupe nouvelle d'un vertugadin; — c'est encore

(1) Celui des *Lettres fantastiques*, signé en toutes lettres Alexandre Weill, et celui de : *Un second Paul-Louis Courier*, suivi des initiales A. W.

(2) Un volume format anglais, Paris, chez Hetzel.

tour à tour un penseur et un artiste spirituel et mélancolique. Il philosophe et de haut, puisqu'un de ses écrits a eu la gloire d'être attribué à Voltaire. Il parle tableaux avec un charme et une compétence bien rare par les critiques qui foisonnent, et sa phrase, qui tout à l'heure courait vive, légère et joyeuse comme le chant du pinson, remplace soudain ses fanfreluches par un crepe, et marche lentement, triste comme une élégie.

Toutes ces différentes nuances, si heurtées qu'elles soient, se trouvent dans le livre que nous avons sous les yeux. C'est un prisme à facettes, roses, irisées et sombres, — pensées le plus souvent simples et vraies, souvent originales, quelquefois paradoxales, mais toujours touchantes ou spirituelles et vous berçant toujours avec un charme infini.

Mathilde est un petit drame à la Toppfer tout rempli de fraîcheur et d'originalité; *Corneille Schutt* est une boutade artistique, pleine de tristesse et d'amour; un *Roman sur les bords du Lignon* et *Mademoiselle de Marivaux*, sont des esquisses à talons rouges et à paniers comme sait les faire l'auteur, cet élégant causeur qui ressuscite avec tant de charme toutes les saillies mignardes d'un esprit précieux et pailleté; le *Voyage à Paris* nous ramène à cette fantaisie d'humoriste que Sterne a inventée; le *Palais et l'Abbaye de Chelles* sont de l'histoire, ma foi! mais de l'histoire aimable et que termine une ravissante bucolique, l'*Histoire de la belle Jacqueline aux cheveux d'or.*

Mais voici la fleur du panier. — *La vertu de Rosine,* d'abord, bluette qu'on croirait tombée de la plume d'Alfred de Musset; le *Joueur de violon,* que ne désavouerait point Hoffmann; *la Fontaine aux loups,* quelques pages seulement, mais dont la dernière est triste comme une larme; *Rachel et Lucy,* une perle; et enfin l'*Arbre de science,* ce conte de fées philosophique que l'on a attribué à Voltaire, et qui en réalité sort tellement, non seulement de la manière de faire, mais encore du cercle d'idées habituellement explorées par M. Arsène Houssaye, que, pour notre part, — nous l'avouons en toute humilité — nous n'y eussions jamais reconnu notre auteur.

Nous laissons à d'autres le soin de s'armer d'une loupe, afin de découvrir dans les nouvelles de M. Arsène Houssaye, de ces imperfections que l'on est si aise de grossir pour en faire des péchés capitaux. Quand une œuvre nous semble bonne et nous fait grand plaisir, nous en sommes trop reconnaissants à celui qui nous a fait passer de douces heures, pour ne pas proclamer notre satisfaction et la proclamer tout haut. — On n'a pas si souvent l'occasion de le faire.

Déjà nous connaissions pour les avoir lues de côté et d'autre, dans les livres où elles avaient bâti leur premier nid, quelques-unes de ces historiettes charmantes, qu'une heureuse pensée vient de rassembler en un volume; mais en vérité entraîné par un intérêt nouveau, cette chose si précieuse, et par le charme du style, cette chose si rare, nous y sommes revenu sans nous apercevoir que nous les connaissions. Combien parmi nos écrivains actuels, et je parle des plus vantés, subiraient sans y perdre cette difficile épreuve d'une seconde lecture!

Ce qui recommandera surtout, aux yeux de bien des gens, le nouveau volume de M. Arsène Houssaye, c'est — qu'on nous passe le mot — son honnêteté. Nous savons bien qu'au point de vue de l'art, ce n'est pas un peu plus ou un peu moins d'exactitude dans l'observation des préceptes du Décalogue qui fait un grand motif de préférence, mais par les livres qu'on imprime et par les monstruosités à la mode, on avouera qu'il est au moins agréable pour ceux qui n'aiment point à se vautrer, de savoir où se réfugier pour rencontrer de l'intérêt sans horreur, du style sans trivialités et de l'esprit sans trop de licence.

A. B.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

La politique du bon voisin. — Alors que la France et plus de vingt nations s'arrangent comme elles peuvent des aménagements de l'immeuble européen, géré tant bien que mal par ce soviet de locataires que constitue la Société des Nations, les Etats-Unis, flanqués de leurs deux océans, se trouvent dans la situation bienheureuse d'un hôtel entre cour et jardin. Ils ont assez d'eau sur leurs frontières pour se protéger contre le double foyer d'incendie que constituent à l'heure actuelle l'Europe et l'Asie. C'est précisément parce qu'ils ont conscience des inestimables privilèges qu'ils doivent à la position géographique de leur pays, que les gouvernements américains, démocrates ou républicains, nourrissent une méfiance instinctive à l'égard de tout ce qui, dans le monde, pourrait compromettre d'une façon ou d'une autre la sécurité de leur territoire. De là cette réserve avec laquelle on aborde toujours, dans les milieux officiels de Washington, les grands problèmes que posent les relations internationales à une époque où les frontières fondent comme neige au soleil sous les assauts de la technique et du progrès.

Il y a deux tendances en matière de politique extérieure aux Etats-Unis; celle qui se rattache au *Farewell address* de Washington, et celle qui relève des vues grandioses du Président Wilson. La première, qui reste codifiée pour l'Histoire dans la doctrine de Monroe, domine, encore aujourd'hui, la plus grande partie de l'opinion publique américaine. Elle a été plus ou moins intégrée à ce credo constitutionnel hors duquel il semble qu'il n'y ait point de salut. La seconde néanmoins recrute encore des défenseurs et, parmi ceux-ci, le Président Roosevelt ne serait peut-être pas un des moins fervents, si le sens des responsabilités gouvernementales et la profonde connaissance qu'il a de la mentalité américaine ne lui dictaient pas une attitude de prudence et de modération dans le domaine de la politique étrangère. Il n'en est pas moins vrai que le patronage des Etats-Unis reste acquis à l'œuvre européenne et mondiale du Président Wilson, et la nécessité de la préserver dans ses grandes lignes ne manquera pas d'inspirer la conduite à suivre lorsque la puissante démocratie américaine sera sommée d'agir pour que ne se reproduise pas la catastrophe d'une guerre mondiale.

Entre l'Amérique de Monroe et l'Amérique de Roosevelt, il y a eu la Grande Guerre. Ce que les Croisades ont fait pour l'Europe, la Grande Guerre l'a fait pour les Etats-Unis; elle les a rendus *World's conscious*. Si la politique étrangère reste, dans l'esprit de la plupart des Américains, celle qui régit essentiellement les rapports des étrangers entre eux, il n'en est pas moins exact qu'elle intéresse au premier chef leurs propres relations avec l'étranger. L'Europe et l'Asie sont deux chantiers dont l'Amérique sait à l'occasion faire son profit pour vendre ses marchandises et placer ses capitaux. L'épuisement progressif des ressources naturelles et les exigence de la vie moderne ont accentué la solidarité des Etats-Unis avec les autres membres de la collectivité internationale. Le Président Roosevelt est trop fin politique pour ne pas apprécier à sa juste valeur l'étendue des responsabilités qui incombent au pays dont il dirige les destinées, mais il ne veut pas se laisser entraîner avant l'heure à des déclarations catégoriques. Quand on a charge d'un pays aussi vaste qu'un Continent, la question des relations avec l'extérieur reste malgré tout subor-

donnée aux problèmes autrement brûlants que soulève, sur un territoire douze fois grand comme la France, la mise en harmonie de l'agriculture et de l'industrie, du capital et du travail, du pouvoir et de la Constitution. Ce que le Président se contente de formuler pour nous, c'est une morale, et cette morale, on peut la définir : la politique du bon voisin. « Restons bons voisins », nous dit le Président Roosevelt. Ce serait là sans doute chose facile, si les rapports de bon voisinage n'entraînaient souvent des obligations envers les voisins de nos voisins. Il y a des services qu'on se doit entre voisins. Nous voilà bien près de l'arbitrage.

Cette fonction d'arbitre était dévolue autrefois à l'Angleterre, aux temps héroïques de la Reine Victoria, où cette grande nation pouvait se flatter de tenir l'Europe, en toute circonstance, à la distance d'un pas (le Pas-de-Calais, réduit, aujourd'hui, aux fonctions désuètes d'un fossé d'enceinte) et pouvait s'offrir le luxe de réserver ses décisions jusqu'à la toute dernière minute, laissant ainsi en suspens le problème d'une intervention dont l'importance était déterminante sur l'issue des conflits. La Grande-Bretagne est bel et bien soudée à l'Europe. Ses frontières orientales sont sur le Rhin et les propos de ses ministres n'ont plus rien de sibyllin. Ce sont les Etats-Unis qui constituent la grande inconnue et c'est vers Washington que les gouvernements étrangers se tournent instinctivement pour chercher sinon un encouragement, tout au moins un acquiescement tacite à leurs visées d'avenir.

Quelles conclusions doit-on tirer des vues du Président Roosevelt sur la situation internationale, telles qu'elles se dégagent lumineusement de la lecture attentive de ses discours? Si toutes les paroles sont pesées pour ne pas alerter une opinion publique qui a la guerre en horreur, elles n'en expriment pas moins clairement les sentiments de cette opinion à l'égard d'un monde déchiré entre la dictature et l'anarchie. « Restons bons voisins », c'est à ces mots que le Président revient toujours. Ces relations de bon voisinage qui sont un des principes fondamentaux de notre code civil, il ne tient qu'aux Nations de les étendre à leurs raports entre elles. Pendant la dernière campagne électorale, le Président pouvait dire à Chautauqua : « Nous avons l'espoir que l'application

pratique de la politique de bon voisinage dans cet hémisphère sera un bon exemple pour nos voisins d'au delà des mers. » Voilà l'idée générale; la paix, comme la charité, commence à la maison. Le 4 mars 1933, le Président avait développé le même thème : « Je désire que notre pays se place sous le signe de la politique du bon voisin, celui qui résolument se respecte, et par suite respecte les droits d'autrui, le voisin qui respecte le caractère sacré de ses engagements dans un monde et avec un monde composé de voisins... »

Mais Franklin Roosevelt est trop réaliste pour s'en tenir à des généralités. En 1920, déjà il avait mis son pays en garde contre une politique de désintéressement systématique à l'égard de tout ce qui n'était pas spécifiquement américain : « Il est impossible d'être dans ce monde sans être de ce monde; il nous faut constater qu'il est impossible d'éviter — à moins de vivre dans une réclusion monastique — ces relations amicales et honorables avec l'étranger, dont de tremblants individus au cœur timoré ont fait des épouvantails en les qualifiant de complications internationales. » Ce n'est pas que le Président soit disposé à courir une aventure, il est opposé à toute intervention. C'est pour prévenir cette éventualité qu'il a liquidé l'une après l'autre toutes les possessions si chèrement acquises par son oncle Théodore Roosevelt : Cuba et les Philippines. Il ne veut signer aucun accord politique avec l'Europe, dont les destinées sont aventureuses et diverses. Mais le 3 janvier 1934, dans un message au Congrès, il s'est déclaré prêt à collaborer « aux mesures pratiques d'une échelle universelle tendant à la réduction immédiate des armements et à l'abaissement des barrières douanières ». D'autre part, ses sympathies vont à la Société des Nations qui fournit, selon ses propres mots, « un lieu de rencontre et un outillage pour les relations internationales ». Néanmoins les Gouvernements américains préféreront toujours déléguer un observateur à Genève plutôt que de tenir eux-mêmes les cartes.

Si le Président Roosevelt évite autant que possible de prendre trop ouvertemeint parti, il ne lui en arrive pas moins de donner libre cours à sa pensée et le sens du discours de Buenos-Aires n'a échappé à personne, pas même à la censure nazie. Aux yeux du Président, la démocratie demeure la grande

espérance du monde entier. L'idéal démocratique constitue un lien moral entre les nations qui le cultivent. Il y a dans cette communauté de pensée une force dont il ne faut pas sous-estimer l'importance. Or, la démocratie américaine vient de porter au pouvoir, pour la seconde fois, et par une majorité de onze millions de voix, un chef qui a été élu *on his own record,* non pas seulement sur des promesses, mais sur des actes. C'est là un événement capital et, si l'on tient compte que les Etats-Unis sont à la fois le magasin et le trésor de la guerre, on ne peut contester au Président Roosevelt le pouvoir de barrer la route d'un geste ou d'un mot aux entreprises criminelles, d'où qu'elles viennent. Il ne faut pas se leurrer sur la neutralité de mise affectée diplomatiquement par les milieux politiques à Washington. L'Angleterre n'agissait pas autrement avant la guerre. Les Etats-Unis restent les champions d'un idéal. Ils n'hésiteront pas, s'il le faut, à jeter leur poids dans la balance en faveur de la paix. Il y a une chose que les Américains détestent encore plus que la guerre, et c'est l'injustice.

PIERRE CLAUDEL.

LETTRES RUSSES

K. Motchoulsky : *Vladimir Soloviev, jizn i oatchénié* (vie et enseignement). YMCA Press, Paris, 1936. — Mémento.

La Russie a été toujours pauvre en vrais philosophes, mais elle n'a jamais manqué de gens enclins à philosopher. **Vladimir Soloviev,** à qui M. Motchoulsky vient de consacrer un grand travail d'ensemble (1), était un vrai philosophe. Cependant, il philosophait en poète et sa poésie était toute imprégnée de philosophie.

Mais qu'elle fut donc étrange la destinée de cet homme prodigieusement doué, d'une intelligence hors ligne, d'une vaste culture et d'une érudition profonde! Soloviev fut le grand animateur de la Russie intellectuelle de la fin du XIX[e] siècle et du début de ce siècle-ci. Son influence était très grande et on rencontre parmi ses disciples des gens aussi éloignés l'un de l'autre que le théologien Serge Boulgakov et le poète

(1) Nous devons déjà à M. Motchoulsky un ouvrage très intéressant sur N. Gogol (*Doukhovny pout Gogolia*) dont j'ai donné un compte rendu dans le « Mercure de France » du 1[er] mars 1935.

Alexandre Block, que le philosophe Eugène Troubetzkoï et l'écrivain symboliste Viatcheslav Ivanof. Et cependant, il a été jusqu'à sa mort un grand inconnu, et sa vie, sa vie intérieure s'entend, fut aussi mystérieuse que celle d'un Gogol. Il est vrai qu'il ne fit jamais rien pour dissiper le mystère qui enveloppait sa personnalité. Tout au contraire, il aimait à mystifier ses amis, se moquer de soi-même et parler sur un ton badin de ce qui lui tenait le plus au cœur. Aussi, pour percer à jour la vraie figure de Soloviev, fallait-il non seulement étudier son œuvre écrite et enregistrer les actes de sa vie courante, mais encore l'aborder dès son plus jeune âge et le suivre pas à pas jusqu'à sa mort. C'est ce que fit M. Motchoulsky et c'est ce qui lui a permis de nous camper un Soloviev très vrai et très vivant.

Dès sa prime jeunesse, Soloviev vécut dans le monde « des rêves et des visions », et il considérait ces visions comme l' « essentiel de sa vie ». C'était un mystique, et un supersensible et toute son œuvre poétique et philosophique dérivait de cette première intuition mystique.

> Frère aimé, ne vois-tu donc pas
> Que le visible pour nous
> N'est qu'un écho, n'est qu'une ombre
> De l'invisible à nos yeux?

avait-il écrit un jour. Mais un mystique n'est pas un saint, et une doctrine mystique n'est pas une œuvre de sainteté. Soloviev, tout mystique qu'il fût, était de par sa nature un érotique des plus prononcés. Aussi, ses essais du plus pur spiritualisme étaient-ils traversés bien souvent par ce qu'il appelait la « flamme méchante du feu terrestre ». Son éthique, son esthétique, sa théorie de l'amour, sont imprégnés d'érotisme. Et ce n'est qu'à la fin de sa vie, après de cruelles déceptions et de terribles épreuves, qu'il put enfin surmonter cette tentation. Alors, mais alors seulement, sa profonde vénération de l'éternel féminin fut débarrassée des « coups de vent érotiques ».

On sait que Vladimir Soloviev fut, du côté russe, un chaud partisan de la réunion des Eglises. Ne pouvant pas exposer dans toute son ampleur cette question dans son pays, à cause

des rigueurs de la censure ecclésiastique russe, il écrivit en français et publia à Paris son célèbre ouvrage *La Russie et l'Eglise universelle* (2). Je reviendrai à cette œuvre considérable de Soloviev, mais auparavant je dois faire remarquer que cet ouvrage dérive directement de l'enseignement de Soloviev sur la *Sophia-Sagesse divine,* sur la théandrie et l'humanité divinisée. La *Sophia,* de même que les idées sur la théandrie et l'humanité divinisée, forment le point culminant de la philosophie religieuse et mystique de Soloviev. Cette philosophie, ou tout au moins son concept de la *Sophia,* fut suggérée à Soloviev en partie par le théosophe et mystique allemand Jacob Boehme, en partie aussi par Saint Martin et toute la littérature martiniste, fort en vogue autrefois en Russie. Cependant Soloviev possédait une érudition trop sûre et trop profonde pour ne pas remonter jusqu'aux sources de l'enseignement de Boehme et des martinistes. Au delà des échos affaiblis des doctrines antiques, qu'il retrouvait chez les occultistes et kabbalistes occidentaux, il était revenu au néoplatonisme et à la gnose antique. Il avait songé même à consacrer aux systèmes gnostiques un travail séparé, mais ce projet ne fut jamais réalisé. Quant à son concept de la *Sophia,* il faut reconnaître qu'il fusionne avec celui de l'Eros cosmique, hérité de Platon, — ce qui l'éloigne sensiblement de Boehme dont la doctrine, nous dit Nicolas Berdjaev (3) :

de quelque façon qu'on la considère, se distingue par une grande pureté... par sa clarté éthique; il n'y a en elle aucun élément trouble... Malheureusement, et quels que soient les mérites de Soloviev..., on ne peut pas dire que sa doctrine de la *Sophia* soit pure et dépouillée. Il y a beaucoup d'éléments troubles dans sa mentalité sophianique; ses poésies en témoignent... Soloviev avait le culte de l'éternel féminin, un culte cosmique. Dans sa *Sophia,* c'étaient les traits de beauté féminine qui le séduisaient... Le culte de la *Sophia* était chez lui absolument romantique... Soloviev a eu une grande influence sur la poésie russe au début du xx[e] siècle, en lui inspirant le thème sophianique. Soloviev lui-même croyait au Christ et resta fidèle au christianisme. Mais les poètes russes sophianiques, pour la plupart, croyaient à la *Sophia* sans croire au Christ...

(2) Albert Savine, édit., Paris, 1889.
(3) La revue russe *Pout,* n° 21.

Ainsi c'est des idées de Boehme sur la nature androgyne de l'homme, sur le péché originel qui ne serait qu'une rupture entre la *Sophia* céleste et l'Eve terrestre, et sur le sens mystique de l'amour, qui serait une aspiration à retrouver l'image première androgyne de l'homme, que Soloviev tira sa doctrine du principe *féminin* de la création, complément du principe divin viril. Mais cette doctrine, il l'approfondit jusqu'à une fusion avec des idées panthéistes sur la matière passive, fécondée par l'esprit divin et devenue mère de vie et de beauté.

Revenons maintenant à l'ouvrage *La Russie et l'Eglise universelle*. C'est après sa brouille avec les slavophiles et en particulier avec Aksakov (années 1883-84) que Soloviev changea brusquement son point de vue sur l'orthodoxie et se fit l'apôtre de l'unité de l'Eglise. Ne voulant plus admettre que l'orthodoxie russe recélait en elle toute la pureté et la sagesse du christianisme, il nia qu'elle eût, à quelque moment que ce fût, un caractère œcuménique; tout au plus était-elle la dépositaire de certaines traditions grecques et de la vieille foi russe. Quant au catholicisme, il ne péchait que par les moyens qu'il employait et non pas les buts qu'il voulait atteindre. Du reste, Soloviev séparait nettement la papauté du papisme.

L'orthodoxie, disait encore Soloviev, n'a jamais érigé des dogmes qui auraient été contraire à l'esprit catholique; toute son activité s'est bornée à suivre à la lettre les prescriptions des sept premiers Conciles. Après la séparation des Eglises, la réunion d'un Concile œcuménique était devenue impossible; c'est pourquoi les causes de cette séparation ne furent jamais discutées officiellement. Par conséquent, le schisme pour l'Orient n'existe que de *facto* et non de *jure*. Soloviev préconisait donc la réunion des Eglises d'Orient et d'Occident, car, écrivait-il, malgré certaines divergences qui existaient au sein des communautés chrétiennes de l'Orient et de l'Occident, tous leurs membres continuaient à appartenir à la même et unique Eglise du Christ. La réconciliation des orthodoxes avec les catholiques devait, selon Soloviev, faire revenir aussi à l'union le protestantisme : le principe protestant de la liberté devait occuper une place prépondérante

dans la perfection de l'Eglise, car la perfection de l'Eglise n'était rien d'autre que *la libre théocratie.*

De nos jours, toutes les idées que Soloviev émettait sur les Eglises d'Orient et d'Occident et toutes les raisons qu'il avançait pour un rapprochement entre ces deux Eglises paraissent vieillottes et quelque peu élémentaires. Mais il y a cinquante ans, quand le sentiment mystique de l'unité de l'Eglise œcuménique était à peu près inexistant, quand les orthodoxes étaient pour les catholiques des schismatiques et les catholiques pour les orthodoxes des hérétiques, quand sévissait, enfin, entre les représentants des deux Eglises une haineuse polémique scolastique, il fallait beaucoup de courage, de sérénité et de hauteur d'âme pour parler et écrire comme le faisait Soloviev. Mais, sauf exception, il ne fut compris et suivi ni par les catholiques ni par les orthodoxes. Certes, son grand ami, l'éminent évêque d'Agram, Strossmayer, fut un de ceux qui l'encourageaient à poursuivre sa tâche. Strossmayer essaya même d'obtenir pour Soloviev une audience du pape Léon XIII; nous ne savons pas si Soloviev en profita, car personne ne parla de son séjour à Rome et lui non plus. Quant aux orthodoxes russes, ils ne retinrent de son apostolat pour l'union des Eglises que les idées qu'il avait émises dans la dernière partie de son livre, sur la théandrie et l'humanité divinisée, et surtout sur la *Sophia.* Ainsi l'influence que Soloviev exerça sur ses compatriotes fut plus littéraire que théologique et moins philosophique que mystique. Cependant, dans les dernières années de sa vie (Soloviev mourut en 1900, à la fin du mois de juillet), il renia à peu près tout ce qu'il avait écrit auparavant sur la théandrie et reconnut comme utopique son idée de théocratie.

Mémento. — La *Vie Intellectuelle,* cette très vivante et intéressante revue éditée par les pères dominicains de Juvisy, publiait depuis fort longtemps, dans un numéro sur deux, un supplément consacré à la Russie et à ses relations avec l'Occident, sous le titre *Russie et Chrétienté.* Mais cette année-ci, ce supplément s'est transformé en une revue indépendante qui, tout en conservant son ancien titre, a considérablement agrandi son cadre et augmenté son format et son contenu. Et de fait son premier numéro de la nouvelle série (janvier-mars 1937) qui vient de paraître est de tout premier

ordre, tant au point de vue de l'esprit qui l'anime et de la valeur des articles qui le composent que de la disposition des matières insérées.

Le sommaire de ce premier numéro contient un article de W. Weidlé sur la *Russie et l'Europe*, où est traitée à fond la question toujours pendante de savoir ce qu'est la Russie, l'Europe ou l'Asie ou encore l'Eurasie? L'auteur est d'avis qu'aucun historien sérieux n'acceptera aujourd'hui sans réserve la théorie des vieux slavophiles, qui croyaient que la Russie ne trouvera son vrai visage qu'en s'appuyant sur ce qui la sépare de l'Occident, — ou la théorie de leurs héritiers, les « eurasiens » qui considèrent la Russie comme un monde à part, entre l'Europe et l'Asie, destiné à produire une culture autonome. Mais, d'autre part, la notion même d'une culture nationale échappait aux « occidentaux » russes au siècle dernier pour la simple raison qu'ils considéraient la culture européenne comme un tout homogène qu'elle n'a jamais été. En réalité, l'esprit russe n'est pas oriental : c'est le produit d'une culture occidentale mélangée à des éléments orientaux, et c'est ce mélange, parfois très complexe, qui semble déroutant quand on étudie la mentalité russe.

Dans le même numéro, un long article de J. Danzas, *La Russie et l'expansion du christianisme*. C'est une étude très fouillée et documentée qui embrasse dix siècles d'histoire russe, car l'auteur ne se contente pas de nous brosser un tableau de l'introduction de la religion du Christ en Russie, mais suit pas à pas les progrès du christianisme sur tout le vaste territoire de cet immense pays.

L'article de M. Koulomzine, *La grande percée à travers l'Asie*, est, comme qui dirait, la suite de l'article de J. Danzas. Il nous fait voir la pénétration lente, mais continue, de la Russie en Sibérie, le défrichement de cette partie du continent asiatique et sa mise en valeur, toutes choses qui demandèrent beaucoup de labeur et de temps.

A signaler encore un article de C. Dumont, *En marge du premier Congrès de théologie orthodoxe*, et une très abondante documentation.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

L'Imagination de Louis Le Cardonnel. — Deux sortes d'imagination sont à la disposition des poètes. L'une brode sur le canevas du réel, déformant peu ou prou la réalité, mais lui laissant sa forme et sa substance; l'autre méta-

morphose la réalité : elle la transsubstantie. Nous appellerons la première positive, et mystique la seconde, et nous dirons qu'aux fruits de son imagination contre-positive Louis le Cardonnel a cru de toute sa crédulité de mystique.

Il a cru à son origine, côté paternel, lointainement irlandaise. Quelqu'un qui a bien connu son père m'affirme que cet excellent sous-ingénieur des ponts n'était pour rien dans l'affaire et que, né dans le département de la Manche, il se contentait très bien d'avoir des aïeux normands, sans réclamer même le « th » moyen-âgeux. Sur quoi la conviction de son fils se fondait-elle? « Cardonnel est très probablement de la même famille que O'Donnell, un nom des plus répandus en Irlande », — explique sa biographe de Dublin (1). La généalogie étymologique est d'une origine moins sûre que l'arithmétique, et la langue italienne servirait aussi à expliquer ataviquement pourquoi la muse du poète, bientôt sortie du celtisme, nous apporte une poésie d'esprit ombrien et toscan en belle langue française. Le petit chardon, le mystique chardon bleu qui fleurit sur les collines d'Assise, il *cardonello* aux pieds d'*il Poverello,* quel joli moyen de rattacher tels poèmes de *Carmina Sacra* aux *Fioretti!* En attendant, une bonne part de *Poèmes,* les pièces écrites de 1880 à 1890, respirent un air « poésie anglaise », — cet air si recherché par le Symbolisme, — que ne purent obtenir peut-être des symbolistes aussi notoirement d'origine anglo-saxonne que Stuart Merrill ou Vielé-Griffin. Et le jour (1912) où Le Cardonnel conciliera les éléments irlandais qu'il s'était découverts jadis aux éléments italiens qui le composent si visiblement aujourd'hui, et décidera que ses ancêtres d'Irlande, bâtisseurs de cathédrales de leur état, ont traversé la Manche pour aider à la construction de la cathédrale de Coutances, non sans se laisser, quelques-uns, entraîner vers la Sicile et la Pouille, par Tancrède et par Robert Guiscard, nous aurons un poème admirable de toute façon, mais que Miss Phyllis Aykroyd déclare *profondément imprégné de l'esprit de l'ancienne Irlande légendaire.*

(1) *Louis Le Cardonnel,* par Phyllis Aykroyd, Dublin, Hodges, Figgis & Co, 1927.

A vos cœurs il fallait d'idéales légendes
Près de vos lacs voilés, près de votre Océan;
Et la Foi vous dompta quand vinrent dans vos landes,
Une croix à la main, Patrice et Colombau.

La Nature parlait à vos âmes profondes :
Vous alliez l'écoutant, de son mystère épris.
Pour vous les monts, les bois, les vallons et les ondes
Tout vivait animé d'invisibles Esprits.

A travers le brouillard qui monte des clairières,
Vous croyiez voir glisser la Fée aux longs cheveux
Alors que, pour danser dans les hautes bruyères,
Au lever du croissant vous allumiez des feux.

Puissance de l'imagination! Ce gallo-romain né, nourri, élevé sur ce même bord du Rhône où naquit sa mère, se fera irlandais d'abord, puis ombrien et toscan : il ne sera jamais dauphinois. Disciple d'abord de Tennyson, de Mallarmé et de Verlaine; du celte — d'origine paternelle sûre, celui-là — Leconte de Lisle, toujours, et puis fils de Dante, de Pétrarque et de leur Virgile, son œuvre ignorera complètement Mistral; elle ne fera jamais la moindre allusion à ce génie si voisin de son berceau et dont l'œuvre — quand ce n'eût été que par le côté catholique — aurait eu tant à lui confier! Certes, il a parlé — tardivement — de Valence — il en a parlé deux fois, et non pas avec froideur, mais avec quelle tiédeur par rapport à la chaleur de ses cantiques italiens! Encore, ce sera pour la romaniser.

Je suis né dans Valence aux mémoires romaines,

dira l'un de ces poèmes; l'autre a pour titre *Juliæ Valentiæ Augustæ*, et il n'y est pas moins question du Tibre que tu Rhône. Le Cardonnel n'est provençal que quand il songe à Dante, à Pétrarque. Et ce n'est pas Aix-en-Provence qu'il dira, le jour où il parlera d'Aix (où il a mémorablement vécu), il dira : *Aix la Romaine.*

Quand réussira-t-il à entrer, pour n'en plus sortir que prêtre, dans ce séminaire auquel les Muses deux fois l'ont arraché? Le jour où la conception de

Cette antique union du Poète et du Prêtre,
Tous deux consolateurs et tous deux inspirés,

sera nettement fixée en lui. Mais où donc cette union a-t-elle jamais existé que chez ce mystique, à la fois, et des Muses et de Dieu? L'Antiquité a-t-elle connu ce phénomène du prêtre-poète, que notre Modernité n'a jamais vu ni soupçonné avant de connaître Le Cardonnel? — Vous me posez là une question!... Comment, si elle les a connus! Ignorez-vous qu'Orphée est l'un d'eux? Prendriez-vous Orphée pour un personnage mythologique? Douteriez-vous que les *Hymnes Orphiques* soient de sa lyre; la même lyre qui charmait les Bêtes, ramena Eurydice des infernaux palus, et fut brisée, ainsi que les membres de son musicien, par les Bacchantes? Le Cardonnel croit à l'existence réelle d'Orphée comme il croit à celle de Jésus, car Orphée est la forme païenne de Jésus... Païenne! quel mot échappe à ma plume!...

Puisque vous devez parler de ce livre [*De l'Une à l'Autre Aurore*] qu'il semble bien que saint François a béni, faites-le, comme peu sauraient le faire ainsi que vous, en en dégageant l'âme secrète. Ne parlez pas, comme d'autres ont fait déjà, de Muses païennes; parlez de Muses antiques. Le mot païen a un sens théologique inacceptable pour nous. Mais dans l'Antiquité il y a mieux que le paganisme, il y a une tradition de vérité et de beauté, il y a la sobriété, la pureté, la transparence de la forme. Les Muses sont, pour qui sait voir, des puissances d'ordre et d'harmonie, de Vertus inspiratrices, qui font pressentir nos Esprits d'En Haut, nos Anges chrétiens : et Dionysos, avec Orphée, est la préfiguration du Dieu qui, déchiré pour les hommes, sera leur sauveur et les nourrira à son banquet mystique, de sa chair et de son sang (2).

Cette lettre, écrite une dizaine d'années avant sa mort, résume l'orphisme de l'auteur d'*Orphica,* doctrine parvenue, comme la chenille devient papillon, à l'état d'insecte parfait (3). Il vécut longtemps dans sa cervelle à l'état mystico-larvé, si je puis dire. *A un jeune Aëde* (1891) le présente sous sa forme purement antique (ne disons pas purement païenne pour ne pas contrister les manes du lyrique métaphysicien.

(2) D'une lettre à Louis Pize.

(3) Sur l'orphisme du poète comme sur son celtisme et ses autres avatars imaginatifs, je renvoie à mon *Louis le Cardonnel poète et prêtre* sous presse aux « Editions de la Cigale ». Gourbeyre, éd., Uzès (Gard).

Moi, moi qui sais l'orphique Mystère...

Puis nous le voyons qui marche « entre la Muse Antique et la Muse Chrétienne ». Jadis les heures du poète s'en allaient vagabondes par les champs et les bois, sur les monts, près des ondes, suivant leurs songes vains et leur illusion; elles savent maintenant où elles vont, assure le beau poème : *Mes Heures.*

Car, chaste conducteurs qu'on ne suit pas en vain,
Fils du Père, vêtu de la nature humaine,
C'est le divin Berger, c'est l'Enchanteur divin,

C'est le divin Orphée, humble et doux qui les mène.

Dans *La Plainte antique* (l'un des sommets du poète), le « Délire orphique » tend des bras, énervés par la volupté mensongère, vers un Eros qu'il invite à étudier Platon.

Ah! si pour consoler notre abandon cruel,
Tu nous montrais, au lieu de ta vaine effigie,
Ta beauté véritable, en descendant du ciel;
Si tu nous enseignais la sobre et chaste orgie,
Dont l'ivresse n'a pas de lendemain cruel!

Dans le *Dernier chant d'Orphée,* l'Aëde, tandis que les Bacchantes le déchirent, le dévorent, expose (en des vers qui sentent une odeur rare chez Le Cardonnel : la rhétorique) le mystère de la transsubstantiation orphique.

Jouez avec mon cœur brûlant, jusqu'à l'aurore.
Voyez-le se crisper sous vos ongles ardents!
Jetez-lui votre bave et s'il le faut encore
Mettez-y vos dents!

Mangez ma chair, buvez mon sang, profanatrices,
Et puissent longuement, ô filles de l'Enfer,
En vous purifiant, vous combler de délices
Mon sang et ma chair!

Blasphème? Non, nous sommes devant l'autel des Muses, pas devant l'autel de Dieu; ce sont les poètes et non les croyants que ce poème évangélise. Mais sa médiocrité, à base de mauvais goût romantique, fait tache dans l'œuvre

classique de Le Cardonnel; il clôt mal les *Orphica.* Quand j'aurai le temps, j'en débarrasserai mon édition; je collerai à sa place le poème posthume *Marsile Ficin,* bel hommage rendu par ce lyrique philosophant à son prédécesseur orphique, au plus beau temps du Quattrocento florentin.

Voulez-vous lire sur le thermomètre idéalisateur du mysticisme de notre poète le degré de son imaginative? Lisez un autre de ses poèmes de sommet, *A un Poète mort;* demandez-vous quel est le poète, génie anonyme, auquel s'adresse un hommage qui dépasserait Dante et Hugo additionnés, ce génie qu'il compare d'ailleurs à Orphée lui-même. Et répondez-vous : Emmanuel Signoret. Oui, c'est de là que l'imagination de Le Cardonnel s'est envolée, pour quel admirable essor!

MARCEL COULON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bardoux : *J'accuse Moscou...;* Flammarion. — E. N. Dzelepy : *Le Complot espagnol;* Fustier. — Karel Capek : *Entretiens avec Masaryk;* Stock. — Harold Nicolson : *Quand on faisait la paix...* Plon.

La brochure de M. Bardoux : **J'accuse Moscou,** n'est pas longue, mais est captivante. Dans *Les Soviets contre la France,* il avait accusé le Komintern d'avoir à son Congrès de juillet-août 1935 décidé d'exécuter la révolution européenne en deux étapes : 1° constitution d'un gouvernement de front populaire, 2° guerre occidentale pour assurer la sécurité russe. Dans l'enivrement du succès aux élections françaises, le Komintern aurait ensuite rêvé d'un coup d'Etat pour les 10-11 juin 1936. Le complot aurait été abandonné, grâce à trois des ministres actuels. Dans sa nouvelle brochure, M. Bardoux prétend qu'un nouvel « ordre d'opérations » fut donné par Moscou le 30 août 1936. Il en résulta toute une série d'occupations et de violences dont le but était d'employer le peuple de France à « fournir aux Soviets contre l'Allemagne leur chair à canon ». Mais l'étranger était informé; l'Allemagne « connaissait en juin le complot du Komintern »; le 6 septembre, sir Georges Clerk s'était plaint de la navette facilitée aux Rouges entre la Catalogne et la Bidassoa; fin septembre « le refus par l'Angleterre du protectorat sur des terres abyssines » déjoue la manœuvre de Litvinov pour la brouiller avec l'Italie; du 7 au 12 octobre, nouvelle manœuvre

des Soviets, annonçant que « si les violences de non-ingérence ne cessent immédiatement, le gouvernement russe se considérera comme délié de tous les engagements résultant de la convention de non-intervention »; simultanément avait été organisée la « tournée de masse » comportant 127 réunions en Alsace-Lorraine; la double manœuvre échoua par le nouveau refus de l'Angleterre et l'intervention du président Lebrun. Finalement, le 24 et le 25 octobre, devant l'éventualité d'une crise ministérielle provoquée par les manifestations du Congrès radical, le gouvernement, poussé par les « trois ministres », fit avorter « un essai de mobilisation communiste ».

Tel est le canevas de la démonstration de M. Bardoux. Elle n'est pas probante. Tout ce qu'il dit sur le plan communiste pour exécuter une révolution est assurément exact. Mais les socialistes en sont aussi partisans que les communistes; ils ne diffèrent d'avis que sur la manière, les premiers se contentant de donner toujours raison aux masses, tandis que les seconds les excitent à agir. Cela, c'est public et certain, mais ne démontre pas le complot soviétique pour déchaîner la guerre. La vérité est plutôt que le gouvernement soviétique, qui est féroce, mais pacifique, a essayé d'utiliser les puissances pacifiques à la protection de l'Espagne soviétique contre les gouvernements fascistes : il a échoué; le refus de l'Angleterre (ou l'évidence qu'elle refuserait) de coopérer à l'exécution du plan soviétique a décidé le gouvernement Blum à proposer la non-intervention; la persistance de l'Angleterre à refuser son concours força la Russie à se désister ensuite de son dessein primitif : elle craignit de voir couler ses faibles forces maritimes par les flottes italiennes ou même allemandes; Hitler et Mussolini purent continuer à renforcer Franco jusqu'au moment où ils ont cru lui avoir assuré une supériorité décisive. La seule chose certaine, c'est que Staline a eu la sagesse de reculer quand il a vu qu'on ne le soutenait pas. Cette sagesse est à noter.

M. Dzelepy est infatigable. Ayant publié deux volumes en 1936, il en a déjà ajouté un troisième en 1937. Celui-là est intitulé **Le complot espagnol.** L'auteur y procède comme dans le précédent : il cherche à élucider les événements di-

plomatiques au moyen d'un infatigable dépouillement des journaux. Sa thèse est que les gouvernements allemand et italien étaient avertis à l'avance de la révolte de Franco et avaient fait servir les privilèges diplomatiques de leurs représentants à la préparation clandestine du pronunciamiento de ce général. Leur but est de couper la France de ses positions africaines dans la mesure du possible. De là les mesures prises par l'Italie à Majorque et qui « reviennent presque à une occupation militaire. » M. Dzelepy oppose aux interventions des « puissances agressives » la politique de défense de la paix à tout prix pratiquée par les Soviets : leur formule, dit-il, est : « La paix est mortelle pour le fascisme ».

Tout cela me paraît très juste. Plus contestable est ce que dit M. Dzelepy d'une initiative britannique qui aurait « imposé » à la France la politique de non-intervention et la proposition Blum qui l'a préconisée. Ce qu'a dit Mr. Eden à la Chambre des Communes le 2 mars semble contredire cette hypothèse. Je ne crois pas non plus juste ce que dit M. Dzelepy de l'appui secret fourni par le ministère anglais à Franco; les mesures qu'il reproche à nos voisins sont simplement l'expression de la prudence avec laquelle ils pratiquent la politique de non-intervention.

M. K. Capek, un des maîtres du théâire et du roman tchèques contemporains, est un ami du président Masaryk. Au cours de leurs conversations, l'illustre président lui a raconté petit à petit toute sa vie. Capek nota avec un soin scrupuleux tout ce que lui avait dit Masaryk. Une traduction vient d'en être publiée sous le titre de : **Entretiens avec Masaryk,** C'est un livre plein de charme et de fraîcheur. M. Masaryk, droit et sincère, y raconte avec simplicité sa laborieuse vie. Fils d'un cocher des douanes et d'une mère « qui avait été élevée au milieu d'Allemands, à Hustopec, de sorte qu'au début elle avait du mal à s'exprimer en tchèque », Masaryk put devenir un étudiant pauvre, grâce aux sacrifices de sa mère. Il alléga d'ailleurs la charge qu'il constituait pour sa famille, en servant d'abord comme enfant de chœur, puis comme apprenti forgeron, enfin comme instituteur. C'est alors qu'il commença à apprendre le français chez des colons

lorrains. Plus tard, il fut envoyé au lycée de Brno et y entra en seconde. Il devait dès cette époque se suffire à lui-même, « les siens ne pouvant lui envoyer d'argent régulièrement ».

Ce fut alors, a-t-il dit, que j'eus mes premiers conflits comme Tchèque. Au Lycée, nous étions tous réunis, Tchèques et Allemands. Comme de juste, nous nous disputions au sujet de la supériorité de nos nations respectives. Nous, Tchèques, étions plus âgés, ayant dû passer une ou deux années supplémentaires à apprendre l'allemand; quant à moi, j'étais plus âgé encore parce que j'avais été à l'école réale et en apprentissage. Dans les batailles (batailles de gamins, qui n'étaient pas bien terribles), nous rossions les Allemands, en général. Le Lycée était allemand.

A Brno, Masaryk eut son « premier grand amour » : il tomba amoureux de sa belle-sœur. Le directeur du Lycée l'apprit, le fit venir et lui parla « en termes si vilains de son amour » que Masaryk, « révolté », le menaça d'un tisonnier : il fut expulsé.

Il alla alors étudier à Vienne, puis à Leipzig. Ce fut là qu'il fit la connaissance de Charlotte Garrigue, fille d'un émigré du Far West d'origine huguenote. Elle étudiait la musique, mais une paralysie partielle de la main devait couper court à sa carrière musicale. Masaryk alla en Amérique pour pouvoir l'épouser. Il la ramena à Vienne où il s'établit comme « docent », vivant avec elle dans un logement composé d'une seule chambre et donnant des leçons particulières pour vivre.

Je ne pouvais, a dit Masaryk, devenir tout de suite professeur à Vienne, je le savais; j'aurais donc pu aller à l'université de Czernowitz ou bien en Allemagne. Je le sentais clairement d'ailleurs : si j'allais là-bas, je deviendrais écrivain allemand, je serais forcé de publier mes ouvrages en allemand, mais je resterais Tchèque — Tchèque perdu, il est vrai, comme tel de mes compatriotes, tailleur à Berlin... Mais au même instant s'organisait l'Université tchèque de Prague et je fus invité à y venir. J'allai donc. De bon cœur? Non, pas tout à fait. Mon tchèque m'inspirait certaines craintes, et d'autre part l'atmosphère qui régnait alors, dans la vie intellectuelle et philosophique en Bohême, n'était pas sans m'effrayer... [J'avais lu des écrivains tchèques, mais] je prétendais les juger, moi, à l'échelle de Gœthe et de Lessing...

Pendant ces années d'études, Masaryk avait appris le russe.

Il lut surtout Dostoïevsky, mais alla trois fois visiter Tolstoï; la troisième fois, en 1910, Tolstoï, « déjà complètement séparé de sa femme, était très nerveux et ne se dominait plus ». Masaryk, d'ailleurs, « n'aime pas les discours creux sur la solidarité slave pas plus qu'il n'aime les boniments patriotiques... Je connais passablement, dit-il, le programme de l'idée slave, je sais combien il est grand, mais difficile... Je suis Slovaque plus qu'à moitié... Une certaine pudeur m'a toujours empêché d'employer des mots tels que « patrie », « nation », etc. Si je ne me proclame pas à pleine voix patriote, je n'invective pas non plus mon voisin en l'accusant de trahir son pays... ».

A Prague, Masaryk fréquenta les politiques tchèques. « J'étais en somme, dit-il, à moitié Slovaque dès l'enfance... Je soutenais cette thèse que nous, Tchèques, devions chercher à nous unir, politiquement, avec les Slovaques. Mais les autres... citaient contre moi les paroles de Rieger : pour celui-ci comme pour eux, la question slovaque était *causa finita.* » Masaryk, jusqu'en 1914, travailla à éveiller la vie intellectuelle chez les Slovaques. En 1907, il avait été élu député progressiste à Valassko en Moravie, malgré les cléricaux. Il les combattit dans l'affaire Wahrmund, puis s'illustra par la défense des Serbes dans les procès de Zagreb et Friedjung.

La déclaration de guerre en 1914 surprit Masaryk en Saxe.

Je comptais beaucoup d'amis parmi les Yougoslaves, a-t-il dit, et je connaissais leurs plans. Certes, on faisait campagne contre l'Autriche-Hongrie en Bosnie et en Herzégovine; en Croatie, on s'agitait. Mais la Serbie officielle évitait de se compromettre. On désirait malgré tout s'entendre avec l'Autriche et Pachitch avait fait présenter des offres convenables, par mon intermédiaire, au ministre Berchtold. Du côté serbe, il y avait donc de la bonne volonté.

Masaryk vit la mobilisation allemande, si minutieuse.

Pendant toute cette période, je n'ai pas vu un seul Allemand ivre, alors que les mobilisés autrichiens qui rejoignaient leurs centres l'étaient... Une fois de retour à Prague, je notai comment mes concitoyens partaient pour l'armée : avec répulsion, comme

s'ils allaient à l'abattoir. Des résistances s'étant manifestées, la persécution commença.

Elle indigna Masaryk; il alla en Hollande pour exposer de là à Steed et à Seton-Watson « la nécessité de détruire l'Autriche-Hongrie ». Son apostolat commençait. M. Capek a recueilli avec soin son témoignage sur ces années historiques. C'est la partie la plus importante de son livre; elle est non moins captivante que l'histoire de sa vie privée.

Le petit volume de Harold Nicolson, **Quand on faisait la paix...** est un des livres les plus intéressants et les plus instructifs qui aient été publiés sur les négociations de 1919. L'auteur était alors un jeune diplomate attaché au Foreign Office. Le 1er janvier, il emballa ses cartes et ses papiers et partit pour Paris comme membre de la délégation anglaise. A partir de ce moment, il tint un journal de ce qu'il avait fait, vu ou entendu. Ses notes sont sommaires, variées comme les sujets qui l'occupaient ou comme les objets qui fixaient son attention, mais les personnages et le milieu où ils s'agitent sont décrits d'une façon pittoresque qui les fait voir, pour ainsi dire. Pas de longueurs, mais suffisamment de détails pour former de petits tableaux des choses vues par l'auteur. Celui-ci a eu de plus le mérite de se borner à ce qu'il voyait. C'est ainsi qu'en général il ne note pas ce qu'il entend dire des délibérations des Conseils des Dix, des Cinq ou des Quatre. Aussi les négociations sur les affaires pour lesquelles il fut employé (Grèce, Albanie, Tchécoslovaquie) sont-elles presque seules mentionnées par lui.

H. Nicolson était un idéaliste. Arrivé à Paris animé de sentiments généreux, il rencontra en général chez les diplomates qui prirent part au Congrès un esprit d'égoïsme, d'intrigue et de ruse qui l'écœura. Ce furent surtout les Italiens qui le choquèrent. Le 21 février, il notait :

Je ne peux pas comprendre l'attitude italienne. Ils se conduisent comme des enfants, et dans ce cas particulier [Asie Mineure] comme des enfants boudeurs. Ils mettent des bâtons dans les roues, retardant tout; ils croient, évidemment, qu'en se rendant désagréables sur tous les points ils forceront la Conférence (afin de les faire rester tranquilles), à leur donner ce qu'ils veulent.

Toutes les aspirations politiques des Italiens depuis 1815 avaient été appuyées sur le principe des nationalités. Ce principe, qui avait été celui des Alliés pendant la Grande Guerre, était aussi celui qui avait inspiré le président Wilson quand il avait formulé ses Quatorze Points. Mais les Italiens ne se souciaient plus de ce principe, maintenant qu'ils en avaient tiré tout ce qu'il pouvait donner. Ils réclamaient ce qui leur avait été attribué par le traité de Londres et ce qu'ils pouvaient convoiter de plus. Mais le traité de Londres violait les principes des Quatorze Points. Wilson, qui ne le connaissait pas quand il les formula, protesta. Les Anglais en furent embarrassés. Le 27 juin, Nicolson nota :

Balfour... est en train de préparer un rapport hardi, d'après lequel les Italiens doivent accepter soit le traité de Londres, soit de nouvelles transactions. Ils ne peuvent avoir à la fois le traité et *parecchi piu*. De sorte qu'après un mois nous revenons aux conclusions par lesquelles nous avons commencé.

Mais auparavant il y avait eu presque rupture; la délégation italienne avait quitté Paris et le 2 mai, Lloyd George apprenant que les Italiens allaient envoyer deux bâtiments de guerre à Smyrne, disputée par eux aux Turcs, avait donné des instructions pour qu'un dreadnought britannique et un croiseur grec y allassent aussi.

Les Français avaient d'abord paru plus raisonnables, mais cette bonne impression diminua quand Clemenceau fit valoir nos prétentions rhénanes et sarroises.

Du 1er au 9 avril, Nicolson avait accompagné le général Smuts à Vienne, à Budapest et à Prague. Son impression sur Bela Kun fut que c'était « un petit homme stupide » et que le bolchevisme hongrois « ne pouvait pas durer ».

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le Saint-Siège et le Reich allemand. — L'Allemagne s'achemine-t-elle vers un nouveau « Kulturkampf » ? On peut se poser la question quand on constate l'âpreté des controverses qui se produisent périodiquement entre Berlin et le Vatican. Les relations du Saint-Siège et du gouvernement du IIIe Reich ont été constamment difficiles depuis le premier

jour de l'arrivée au pouvoir du national-socialisme; elles se sont tendues à nouveau à propos de l'Encyclique que le pape a adressée à l'épiscopat allemand et dans laquelle la politique anti-religieuse du gouvernement hitlérien était appréciée avec une rare sévérité, sous prétexte qu'elle viole l'esprit et la lettre du Concordat. Celui-ci, on le sait, assure des garanties de liberté et d'autonomie administrative à l'Eglise catholique; il sauvegarde entièrement les rapports entre les autorités ecclésiastiques et le Saint-Siège et il prévoit des droits pour l'école confessionnelle. Mais le national-socialisme n'a jamais dissimulé son intention de substituer l'école dite « commune » à l'école proprement religieuse, la doctrine hitlérienne étant que la jeunesse allemande entière doit être éduquée dans le plus pur esprit national-socialiste, seule armature morale de l'Etat. Le Saint-Siège, on le conçoit, ne saurait y souscrire, l'éducation chrétienne de la jeunesse étant depuis toujours une des forces essentielles de l'Eglise catholique.

Aussi le pape, dans son message aux évêques allemands, a-t-il constaté qu'on doit reconnaître non sans stupeur et réprobation combien du côté allemand « on se fait une règle ordinaire de dénaturer arbitrairement les pactes conclus, de les éluder, de les vider de leur contenu et, en fin de compte, de les violer plus ou moins ouvertement ». Jamais le chef de l'Eglise catholique n'a traité avec plus de sévérité le gouvernement d'un grand pays européen où vivent 22 millions de catholiques. Cette condamnation formelle des méthodes du national-socialisme consistant à méconnaître des traités et des accords librement signés a atteint au vif l'orgueil des dirigeants du IIIe Reich, qui ont voulu y voir non seulement une dure critique de la politique anti-religieuse, mais une désapprobation acerbe des procédés habituels du cabinet de Berlin sur le terrain international. L'organe officieux, le *Voelkische Beobachter*, a opposé aux paroles du pape la thèse singulièrement audacieuse suivant laquelle l'Etat doit passer outre à toutes les dispositions du Concordat qui sont de nature à entraver la réalisation du programme national-socialiste.

Même un traité conclu avec le Saint-Siège, a dit le journal allemand, n'est pas en soi une œuvre sacro-sainte, intangible et éter-

nelle. Il faut qu'il s'adapte à l'évolution vivante si l'on ne veut pas qu'il devienne sans force. Un *oui* prononcé antérieurement à l'égard d'un traité peut équitablement, sous la contrainte d'une situation nouvelle, se transformer postérieurement en un *non*.

Jamais on ne s'est risqué avec plus de cynisme à essayer de justifier l'affreuse doctrine du « chiffon de papier ».

La vérité est qu'il y a incompatibilité absolue entre la doctrine religieuse chrétienne ayant par définition un caractère universel et la doctrine raciste, qui constitue le fondement de l'Etat national-socialiste, dont les éléments les plus actifs se réclament ouvertement des principes et des symboles du vieux paganisme germanique. Qu'on le veuille ou non, le national-socialisme, tel que Hitler et ses lieutenants l'ont établi, est une force de déchristianisation au sein du monde allemand. Les catholiques ne s'y trompent pas; les protestants non plus. Le néo-paganisme a fait depuis quelques années d'inquiétants progrès de l'autre côté du Rhin, et le général Ludendorff, l'ancien quartier-maître général des armées impériales de la grande guerre, s'en est fait un des propagateurs les plus ardents. Tant que le général Ludendorff et le chancelier Hitler, les deux complices du « putsch » de Munich, étaient brouillés et se traitaient en adversaires, la propagande du guerrier vieilli, versant dans le mysticisme puéril d'un paganisme adapté aux passions populaires qui entraînent l'Allemagne actuelle, n'avait qu'une importance relative; mais précisément au lendemain du message du pape aux évêques allemands, le Führer s'est brusquement réconcilié avec l'ancien quartier-maître général, et l'on a appris, non sans quelque surprise, qu'en gage d'amitié il avait accordé au général Ludendorff que le néo-paganisme assez spécial que celui-ci qualifie de doctrine de la « connaissance allemande de Dieu » serait désormais reconnu par l'Etat national-socialiste au même titre que les autres religions. C'est en termes enthousiastes que le général Ludendorff a fait part de cette singulière nouvelle à ses partisans et à ses fidèles. Il a profité de l'occasion pour attaquer avec violence le christianisme et ce qu'il appelle la « caste des prêtres ». L'ancien second du maréchal von Hindenburg n'a pas hésité à écrire dans le style imagé qui lui est propre :

Nous nous débarrasserons du dogme chrétien et nous réaliserons le mystère de l'incarnation du peuple allemand, ou bien nous sombrerons dans la pourriture d'une humanité sans consistance, nous deviendrons un Etat de fourmis laborieuses, et cela malgré la résurrection militaire dont je me félicite chaleureusement.

Le général Ludendorff, qui enseigne volontiers que le christianisme est une religion « étrangère » contrariant l'hérédité allemande, privant le peuple de sa cohésion et laissant celui-ci sans défense, proclame que la « connaissance allemande de Dieu » s'intègre et se confond avec l'idée même de la guerre totale et du racisme intégral. Il se réclame de la « conscience du sang et de la fierté raciale » qui sont, à l'en croire, « l'épine dorsale de la nation ».

Tout cela relève de la plus pure extravagance et partout ailleurs dans le monde un vieux général se plaisant à répandre de telles théories ferait rire à ses dépens. Mais en Allemagne on prend Ludendorff encore au sérieux, car il incarne aux yeux du peuple l'esprit de l'ancienne armée, et, en dépit des lourdes responsabilités qu'il assuma dans la conduite de la guerre et dans la défaite finale de l'Allemagne impériale, il jouit d'un prestige personnel qu'il met maintenant au service de ce néo-paganisme qui est devenu l'idée fixe de ses années de vieillesse. Est-ce par sa haine du christianisme et ses campagnes virulentes contre les jésuites, les juifs et les francs-maçons, qu'il met tous dans le même sac, qu'il faut expliquer sa réconciliation avec le chancelier Hitler à l'heure où celui-ci entrait en lutte ouverte avec le Saint-Siège? Toujours est-il que le général Ludendorff est redevenu un personnage important dans ce régime national-socialiste qui l'avait tenu à l'écart jusqu'ici. Il n'est pas surprenant, dès lors, que l'on ait voulu voir dans ce fait une preuve de la volonté du pouvoir hitlérien de pousser à fond la lutte pour la déchristianisation du peuple allemand et la querelle avec le Vatican.

C'est une politique dangereuse dans laquelle d'autres, plus avertis et plus puissants que le Führer, se sont rapidement usés. L'histoire du prince de Bismarck pourrait apprendre au chancelier bien des choses utiles à cet égard. En dépit de certaines apparences, le sentiment catholique demeure profond chez les populations de la région rhénane et de l'Alle-

magne du sud. L'idée de la formation d'un grand Etat catholique par le groupement étroit de l'Autriche, de la Bavière et même des pays rhénans n'a jamais été complètement abandonnée, et un nouveau « Kulturkampf » pourrait contribuer singulièrement à la mûrir. En tout cas, la campagne contre le Saint-Siège compromet gravement les chances que croit avoir le Reich de voir se réaliser un jour l'Anschluss, alors que toute la politique du régime national-socialiste est de nature à froisser les sentiments des catholiques autrichiens. On est en droit de penser, par ailleurs, que l'intervention de l'épiscopat belge dans l'élection partielle de Bruxelles, qui a abouti, le 11 avril, à la défaite du rexisme, mouvement totalitaire qui volontiers se réclame de l'esprit et des méthodes du national-socialisme, est, elle aussi, un effet indirect de la lutte engagée entre le Vatican et Berlin. Tout cela devrait donner à réfléchir. L'Eglise catholique, apostolique et romaine, institution de caractère universel qui se plie à tous les régimes et à tous les systèmes politiques dès l'instant où les intérêts spirituels de la chrétienté sont sauvegardés, n'abdique jamais devant les violences et les persécutions quand les principes fondamentaux sur lesquels repose son empire religieux sont en jeu. Quelle que soit la puissance du pouvoir hitlérien, celui-ci ne tardera peut-être pas à l'apprendre à ses dépens et ce ne sera pas le néo-paganisme du général Ludendorff qui pourra compenser, dans la crise qui s'annonce, ce que l'inimitié du Saint-Siège lui aura fait perdre aux yeux du monde catholique.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Paul Distelbarth : *France vivante*. I : *La personne France*. II : *Images de France*. Préface de Henri Pichot; Edit. Alsatia, 1, rue Garancière, Paris. Tome I. 20 » Tome II. 17 »

Théodore Monod : *Méharées*, explorations au vrai Sahara. Avec des illustrations; Je Sers. 16,50

Education

Maurice Debesse : *Comment étudier les adolescents;* Alcan. 20 »

Maurice Debesse : *La crise d'originalité juvénile;* Alcan. 35 »

Vérine : *L'art d'aimer ses enfants;* Spes. 15 »

Général Weygand : *Comment élever nos fils?* Flammarion. 1,95

Ethnographie, Folklore

A. Moeller : *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province orientale du Congo belge*; Impr. Marcel Hayez, Bruxelles. » »

Histoire

Colonel Henri Carré : *La marquise de Pompadour, le règne d'une favorite;* Hachette. 18 »

G. Lenôtre : *Sous la Révolution;* Flammarion. 4,50

Henri Malo : *Le grand Condé.* Avec des illustrations; Albin Michel. 25 »

Littérature

Etienne Aubrée : *Le chevalier de Caud époux de Lucile de Chateaubriand.* Avec des illust.; Perrin. 18 »

Henri Barbusse : *Lettres à sa femme 1914-1917;* Flammarion. 15 »

G. K. Chesterton : *Chaucer,* traduit de l'anglais par Roland Bourdariat; Nouv. Revue franç. 18 »

Paul Claudel : *Les aventures de Sophie;* Nouvelle Revue franç. 16,50

Diderot : *Lettre sur le commerce de la librairie, commentée par Bernard Grasset;* Grasset. » »

Hubert Fabureau : *Paul Valéry;* Nouv. Revue critique. 15 »

Docteur Charles Fiessinger : *Petites notes sur l'instinct de conservation,* nouv. édit. revue et augmentée; Peyre, 25, boul. Montparnasse, Paris. 12 »

Auguste Fontan : *J. K. Huysmans et la gastronomie;* Nouv. Revue critique. » »

Colonel Godchot: *L'agonie du poète Arthur Rimbaud. Une Saison en enfer;* Chez l'auteur, Nice. » »

Raoul Gout : *Le miroire des dames chrétiennes.* Tome II : *Pages féminines de la Réforme française, XVIe-XVIIIe siècle;* Je Sers. 16,50

Gabriel Marfond : *Aux âmes fortes: Pandémonium des religions et des philosophies et Mécanisme du Monde;* Impr. J. Bière, Bordeaux. » »

Prosper Mérimée : *Les meilleurs textes de Prosper Mérimée.* Introduction de Fernand Auboin. Avec un portrait de Mérimée par lui-même. (Coll. *Choisir*); Desclée De Brouwer. 18 »

J. Préveire : *François Mauriac. Vie secrète. Tentations;* Edit. Pax, Liége. » »

R. de Smet : *La vie populaire d'Adolphe Retté.* Préface de Henri Gleize; Messein. 12 »

Mœurs

Charles Heyraud : *Allons-nous vers une folie collective?* Figuière. 15 »

Philosophie

Philipp Frank : *Le principe de causalité et ses limites,* traduit de l'allemand par J. du Plessis de Grenedan; Flammarion. 15 »

Institut d'histoire des Sciences et des Techniques de l'Université de Paris et Centre d'études de Philosophie et d'Histoire de la Philosophie dans leurs rapports avec les Sciences : *Thalès,* recueil des travaux et bibliographie 1935; Alcan. 40 »

Poésie

Fouad Abi Zayd : *Poèmes de l'été;* Edit. du Liban, Beyrouth. 10 »

Gabriel Blanc : *La chanson spirituelle.* Illust. de F. Pasquier; Impr. Trilha, Perpignan. » »

Jeanne Broussan-Gaubert : *Au jardin de Parsifal;* Grasset. » »

André Caselli : *Les fleurs de la solitude.* Avec une lettre de Paul Valéry; Denoël. » »

Jamrose Desalbrer : *Fleurs et soucis;* Debresse. 10 »

André Dez : *Lame de fond;* Edit. Corréa. » »

P. Lefèvre-Tantet : *Variations sur quelques thèmes;* Le Divan. » »

Marie de Merle : *Quelques poèmes précédés du Sermon de saint François d'Assise aux Oiseaux.* Avec un frontispice de Raymond Bigot; Maugard, Rouen. » »

Alexandre Toursky : *Enfances;* La Phalange. 8 »

Julien Vocance : *Le livre des Haï-Kaï;* Malfère. 15 »

Chantal Zwingelstein : *Poèmes;* Messein. 8 »

Politique

Jacques Bardoux : *Le chaos espagnol. Eviterons-nous la contagion?* Flammarion. 1,75

Manuel Devaldès : *Une guerre de surpopulation. les enseignements de la guerre italo-éthiopienne;* La Grande Réforme. 1,50

Pierre-Etienne Flandin : *Le Front populaire nous conduit à la catastrophe;* Flammarion. 1,75

Questions coloniales

Lyautey : *Vers le Maroc. Lettres du sud-oranais 1903-1906.* Avec un portrait et une carte h. t.; Colin. 35 »

Questions juridiques

Chouni Cardahi : *Les hommes de loi, ce qu'ils furent, ce qu'ils sont,* variétés historiques et littéraires. Préface de J. Paul-Boncour; Sirey. » »

Geo London : *Les grands procès de l'année 1936;* Edit. de France. 15 »

Questions militaires et maritimes

Georges Maze-Sencier : *Le général de Saint-Just.* Avec des illustrations; Edit. Spes. 12 »

René Mémain : *La marine de guerre. Rochefort. Arsenal modèle de Colbert;* Hachette. » »

René Mémain : *Matelots et soldats des vaisseaux du Roi. Levées d'hommes au département de Rochefort 1601-1690;* Hachette.

W. O. Stevens et A. Westcott : *Sea Power,* histoire de la puissance maritime de l'antiquité à nos jours. Avec 70 croquis; Payot. 50 »

Pierre Varillon : *Sacrifiera-t-on la marine française ?* Edit. de France. 5 »

Questions religieuses.

Pierre l'Ermite : *Avons-nous encore besoin de Dieu?* Flammarion. 1,95

Robert Honnert : *Catholicisme et communisme;* Edit. sociales internationales. 10 »

Roman

René Ayrolles : *La nuit,* roman réaliste; Figuière. 6 »

Pierre Bathille : *Le carcan;* Roger Allou. » »

J. Bruno Ruby : *Dix sur la route;* Fasquelle. 15 »

R. Capt de la Falconnière et Lucien Guy : *Le crépuscule de Babylone;* Figuière. » »

Robert Francis : *Le gardien d'épaves;* Nouv. Revue franç. 16,50

Jean Guirec : *La maison au bord du monde;* Albin Michel. 15 »

John Hampson : *Samedi soir au Greyhound*. Préface de Ramon Fernandez. Traduit de l'anglais par Marie Jeanne Viel; Nouv. Revue franç. 16,50

Abel Hermant : *La reposée;* Flammarion. 15 »

Jean Martet : *Le palais de Timour;* Albin Michel. » »

Pierre Nezelof : *Le fils de l'Aigle, Napoléon II*, avec des portraits; Bibl. Paris-Soir. 6 »

Marcel Prévost : *La mort des ormeaux;* Edit. de France. 15 »

Gustave Régler : *La passion de Joss Fritz*, traduit de l'allemand par Jeanne Stern; Edit. sociales internationales. 15 »

Louise de Vilmorin : *La fin des Villavide;* Nouv. Revue franç. » »

Emile Zavie : *Sous les murs de Bagdad;* Nouv. Revue franç. 20 »

Sciences

Henri Mémery : *Les bases de l'influence des phénomènes solaires en météorologie. L'action individuelle des taches solaires dans les variations de l'état atmosphérique sur l'ouest de l'Europe. Résultats fournis par la méthode des comparaisons journalières dans la recherche de l'influence des phénomènes solaires*. Avec 1 planche h. t.; Observatoire de physique solaire et de météorologie, Talence (Gironde). » »

Sociologie

S. Rosenthal : *Impressions recueillies dans quelques-uns des pays de l'Amérique latine au point de vue commercial, industriel, ferroviaire;* Impr. Schaumaus, Bruxelles. » »

Varia

M. Ventura : *Cours complet d'hébreu*, 1re partie : *Vocabulaire et grammaire pratique*. Ouvrage publié avec le concours de la fondation Sefer; Lipschutz. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Gaston Chérau. — Prix littéraire. — Equipement national. — Sur la date de naissance de Froissart. — Un projet d' « Ecole Nansen » en Norvège. — Sur la signification de l'Ordalie. — Mlle Valtesse de la Bigne au Musée de l'Armée. — Un prétendu scénario de Verlaine. — Louis Dumur au *Scapin*. — Sur les pas de P.-J. Toulet. — Une parodie d'Henry Becque. — Publications du temps passé. — Traduttore, traditore. — Errata. — Le Sottisier universel.

Mort de Gaston Chérau. — Gaston Chérau est mort d'une pneumonie, à l'hôpital de Boston, le 20 avril. Il avait entrepris aux Etats-Unis, depuis le 10 janvier, une campagne de conférences littéraires. Le mal l'a frappé à Harvard et l'a emporté en huit jours.

Né à Niort, en 1874, Gaston Chérau publia à 27 ans son premier roman : *Les grandes époques de M. Thébault*, qu'il qualifia « essai de psychologie bourgeoise ». Les ouvrages qui suivirent précisèrent le réalisme sobre, mais volontiers audacieux, de cet auteur. (*Le Monstre*, qui parut au *Mercure de France* les 16 novembre et 1er décembre 1907, est l'histoire d'un double inceste.)

Champi-Tortu, le Flambeau des Riffault et, surtout, *Valentine Pacquault* peuvent être tenus pour ses meilleurs ouvrages et les plus caractéristiques de sa manière.

Gaston Chérau avait remplacé Elémir Bourges à l'Académie Goncourt en 1926.

§

Prix littéraire. — Le prix littéraire de la Jeunesse a été attribué à Mme L. Pelletier pour son ouvrage *Jeanton, le maçon creusois.*

§

Equipement national. — *Le Temps* du 8 avril a consacré toute une grande page à renseigner les communes sur les travaux d'utilité communale et les mesures destinées à faciliter leur financement et leur réalisation.

Après avoir résumé les dispositions d'ordre général, le journal énumère en neuf chapitres les travaux relatifs à l'installation en eau potable, à l'électrification rurale, aux abattoirs, à la voirie, aux coopératives agricoles, etc.

Le troisième de ces chapitres, § D, concerne les stades, piscines et terrains de sport ; le § E les constructions d'hôpitaux, etc.

Le neuvième et dernier traite des constructions scolaires. (Notre temps aime beaucoup les constructions, sans doute pour ne pas faire mentir le fallacieux adage : « Quand le bâtiment va, tout va ! ») Il y est question, tant pour l'enseignement primaire que pour les enseignements secondaire, primaire supérieur et technique, des dépenses relatives à l'acquisition, la construction, la reconstruction, l'agrandissement, le logement pour le personnel enseignant et l'outillage des écoles, lycées, collèges, écoles normales, écoles de commerce, de métiers, etc. Toutes ces dépenses sont éminemment utiles, désirables. Mais on peut s'étonner qu'il ne soit nulle part question, dans ces énumérations officielles, de construire ou d'aménager des bibliothèques, des musées, des embryons tout au moins de collections publiques, locales ou régionales, ni, plus généralement, de salles de réunion, de fêtes, de concerts, etc.

Sans doute est-il sous-entendu que les bibliothèques sont comprises dans l'*outillage* des écoles, lycées et autres établissements d'instruction. Il n'eût pas été inutile de le dire, si toutefois on y a pensé... A moins qu'on ne les juge en haut lieu plus nuisibles que les stades, piscines et terrains de sport ? — J. G. P.

§

Sur la date de naissance de Froissart. — Le sixième centenaire de la naissance de l'auteur des *Chroniques de France, Angleterre, Ecosse, Espagne, Bretagne, Gascogne, Flandre et lieux d'alentour,* va être célébré cette année par Valenciennes, sa ville

natale. Rien de mieux et les journalistes pourront honorer comme un des pères du « reportage » l'écrivain qui, selon l'expression de M. Crouzet, a conté par une suite d'interviews l'histoire de son temps :

> Partout où je venais, je faisais enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avaient été en faits d'armes et qui proprement en savaient parler, et aussi à certains hérauts de crédence, pour vérifier et justifier toutes matières... (*Chroniques* IV, I.)

Mais les Valenciennois ont-ils pu déterminer avec exactitude la date de sa naissance? Si quelques historiens le font naître en 1337, tous les *Larousses* petits et grands disent 1338 et *la Grande Encyclopédie* écrit : « vers 1333 ». — L. DX.

§

Un projet d' « Ecole Nansen » en Norvège. — On nous signale l'active propagande que font deux intellectuels norvégiens, MM. Anders Willer et Kristan Schjelderup, afin de parvenir à fonder une école qui porterait le nom d'Ecole Nansen et qui se proposerait : 1° de protéger les droits de l'individu et la valeur individuelle contre la mentalité collective des masses; 2° d'aider au développement le plus riche des individus.

Les questions philosophiques, religieuses et artistiques seront enseignées et étudiées dans cette école, qui sera un élément de civilisation contre l'intolérance, les haines de races, l'esprit de violence.

D'après les prévisions de ses fondateurs, l'Ecole Nansen aurait deux directeurs permanents, assistés d'un conseil élu de dix membres. Elle serait ouverte à tous ceux qui, âgés de 18 ans au moins, voudraient profiter de son enseignement. Elle devrait commencer avec 50 élèves pensionnaires. Les cours seraient gratuits et les dépenses seraient couvertes par l'effort financier des amis norvégiens de l'école.

Nous souhaitons un plein succès à ce projet, qui est assurément animé d'un excellent esprit et d'un beau désintéressement. Ajoutons que M. Anders Willer a été pendant cinq ans lecteur à Paris et a beaucoup de sympathie pour la culture française, dans laquelle il est très versé.

§

Sur la signification de l'Ordalie.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 15 mars (*Variétés*, p. 644) je lis une note sur la signification primitive de l'ordalie ». La compétence de l'auteur

en matière d'ethnologie n'est pas ici en cause, mais son hypothèse est sans doute présentée d'une façon trop générale, car elle est loin d'être corroborée par les faits observés dans des régions que je connais bien, la Côte d'Ivoire et l'Afrique Equatoriale Française, où justement les épreuves par le poison sont fort en honneur. (J'ai d'ailleurs publié quelques pages sur le sujet en 1932 dans le *Journal de la Société des Africanistes.*)

Dans les pays dont je parle, le serment solennel est fréquemment employé et il arrive que, pour lui donner plus de force, celui qui le profère absorbe une gorgée d'eau, une bouchée d'un aliment usuel en disant : « Que cette eau, que cet aliment m'étrangle si je mens ». Mais l'innocuité des substances elles-mêmes ne fait aucun doute. Dans ce cas, il est permis de parler de la magie du souhait exprimé, même de la souillure d'imprécation, selon la formule du vœu.

Toute autre chose est l'ordalie.

Elle a un double objet. C'est d'abord un procédé d'instruction lorsque des êtres surnaturels sont en cause. Ainsi un individu accusé d'un meurtre par envoûtement est non pas « condamné » à subir l'épreuve mais « mis en demeure » de s'y soumettre. En refusant, il se reconnaît coupable et doit payer les indemnités coutumières. Même au cours de l'ordalie, s'il avoue sa culpabilité, ses assistants lui font immédiatement prendre l'antidote nécessaire (s'il s'agit de poison), ou arrêtent le supplice dans les autres cas.

D'autre part on a souvent recours à l'ordalie pour se laver d'une accusation contre laquelle on ne peut apporter aucune preuve décisive : avoir trahi un secret, par exemple, avoir dérobé un objet introuvable, avoir le mauvais œil. (C'est sans doute le cas de l'anecdote de la femme saisie par un caïman entre ses deux compagnes.) Cette accusation rendrait la vie au village impossible à qui en est l'objet. Au contraire, une fois l'épreuve subie avec succès, quiconque répéterait l'imputation injurieuse serait puni comme calomniateur. Dans ces cas, il arrive que l'accusateur mette son adversaire au défi de « faire la preuve », mais à l'ordinaire l'intéressé s'y décide spontanément.

Un examen attentif du rituel précis et minutieux des préparatifs de l'ordalie et du cérémonial de celle-ci montre que le patient ne prononce aucun serment, mais qu'au contraire il s'en remet à l'omniscience d'un être surnaturel. Les incantations traditionnelles en font foi.

Sans doute, pendant les préliminaires et surtout entre l'absorption du breuvage et le dénouement (vomissement, évacuation ou

décès) le sujet répète : « Si j'ai fait ce dont on m'accuse, poison, tue-moi. Mais si je ne l'ai pas fait, sors par ma bouche... » Le véritable sens de ces paroles apparaît nettement si l'on a suivi les phases de la préparation du poison qui est accompagnée de prières fort explicites.

J'ai dit qu'un être surnaturel était pris pour arbitre. Non pas certes le dieu suprême, le créateur qui, selon la croyance générale, n'intervient pas directement dans les affaires humaines, mais au-dessous de lui évoluent des esprits nombreux, dont certains très puissants, qui se mêlent perpétuellement à la vie des hommes. C'est l'un de ceux-là que l'on invoque.

Telles sont les remarques que j'ai cru nécessaire de signaler pour le cas où elles pourraient intéresser les lecteurs du *Mercure.*

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, etc.

MAURICE PROUTEAUX
Gouverneur honoraire des Colonies.

§

Mlle Valtesse de la Bigne au Musée de l'Armée. — M. Auriant, dont les articles sont toujours si intéressants, nous a joliment conté, dans le *Mercure* du 15 mars (1) *Comment Mme Valtesse de la Bigne donna le Tonkin à la France.* On l'avait généralement oublié et, plus encore, on ignore communément que son nom figura au Musée de l'Armée et en a disparu. « Faut d'la pudeur, pas trop n'en faut », disait une chanson bien connue. Le général Niox, directeur du Musée de l'Armée, en avait trop. Ce nom, qui avait souvent figuré dans les échos du *Gil Blas* (première manière) effraya le vieux brave homme. Snob, c'est-à-dire Richard O'Monroy, ou, si l'on préfère, le vicomte de Saint-Geniès, le Jehan des Havettes de fâcheuse mémoire, a raconté la chose, dans un de ses *Potins de Paris* (*Le Rire,* 29 septembre 1906).

M. Auriant lui ayant déjà emprunté un portrait assez bien venu de Maupassant (2), empruntons-lui, à notre tour, cet écho :

La spirituelle et rutilante Valtesse, notre dernière grande courtisane, nous envoie de son splendide château de La Fontaine-du-Roy, une histoire bien amusante qui montre la pudibonderie de cette administration que l'Europe nous envie(?).

Il y avait autrefois, au musée de l'Armée, dans la salle Turenne, un spécimen des colliers de fonte donnés par Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, aux grandes dames de Berlin qui, après Iéna, avaient abandonné leurs bijoux pour payer la rançon du territoire occupé par les troupes françaises.

Cette pièce, très rare, très curieuse, et vraiment à sa place dans le

(1) *Mercure de France,* 15 mars 1937, CLXXIV, pp. 471-497.
(2) *Mercure de France,* 1er février 1937, CCLXXIII, 662-663.

musée de l'Armée, figurait sur un coussin de velours, dans une sorte de reliquaire en cristal, sur lequel flamboyait en lettres d'or :

DON DE M[lle] VALTESSE DE LA BIGNE.

Le général Niox sursauta devant l'inscription qui troublait ses instincts de bourgeois régulier, et le collier de fonte disparut. Puis les années passèrent, les idées marchèrent, et le collier de fonte reparut; mais on le mit dans un coin sombre, avec une minuscule inscription très difficile à déchiffrer :

DON DE M[me] V. DE LA BIGNE.

Un journal, ayant cherché à savoir quelle était la donatrice, reçut de l'administration la réponse suivante : *Don de M[me] la Bigne.*
Un de ces jours, nous lirons que le bijou a été donné par « M[me] Bigne ».

Inutile précaution : s'il n'y avait encore quelques vieux messieurs qui se souviennent et, grâce au ciel, des curieux et d'habiles fureteurs comme notre collaborateur Auriant, que dirait à la génération actuelle le nom de Valtesse? — P. DY.

§

Un prétendu scénario de Verlaine. — A diverses reprises, on s'est enquis dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* de l'origine de cette définition bien connue du

...supplice du pal
Qui commence si bien et qui finit si mal.

On a cité de divers côtés une galanterie en prose d'Albert Glatigny, la « sultane Rozréa », dans laquelle le pal figure bien, mais où sa définition manque. D'autres, mieux renseignés, ayant, en leur jeunesse, connu la gaîté, les biscuits et le vin aigrelet des pensions de lieutenants, ont identifié par ces deux vers une pièce qui, il y a cinquante ans et plus, avait une grande vogue dans les popotes de l'armée d'Afrique et qui longtemps a survécu, les « huiles » une fois parties, les soirs de réception.

C'est là, sans doute, la vérité. La vogue de cette petite histoire fut telle que, de l'armée, elle avait gagné le « civil », les tables de la Brasserie des Martyrs et du Delta, où la recueillirent Albert Glatigny et... Paul Verlaine, que personne (j'en fais mon *mea culpa*), n'a songé à citer.

Cependant — les lecteurs du *Paul Verlaine* d'Edmond Lepelletier (1) le savent — le poète des *Fêtes galantes* avait, dans sa jeunesse, sacrifié, sans grand succès, soit chez Nina de Villard, soit

(1) Paris, *Mercure de France*, 1907, in-8. — Si ce volume doit avoir une nouvelle édition, que l'on corrige, de grâce, l'effroyable coquille qui défigure le dernier vers du beau sonnet *Circonspection* :

La nature, ce *chien* féroce et taciturne.

chez Mme Léon Bertaux, le sculpteur de talent, au dieu hilare et bon enfant de l'opérette. Ainsi glana-t-il la légende du *Pal* et lui prêta-t-il une forme plus littéraire :

> Dans la suite, Verlaine donna à Emmanuel Chabrier, le compositeur d'*Espana*, un scénario d'opérette, qui fut remanié, refait et joué sous le titre de *l'Etoile*, et sous le nom d'un autre auteur. Paul aurait écrit pour cette pièce notamment la Chanson du *Pal*, dont Chabrier nous chantait les couplets, très scandés, qui débutaient ainsi :
>
> Le pal
> Est de tous les supplices
> Le principal,
> Il commence en délices
> Le pal,
> Mais il finit fort mal...

Ces souvenirs de Lepelletier sur Verlaine sont intéressants, mais sujets à caution, témoin toute la fable fondée sur la prétendue inhumation de Nina au cimetière de Bagneux, alors qu'elle eut lieu au cimetière Montmartre, où, peu soignée, on peut encore voir sa tombe.

Peut-être Verlaine avait-il perpétré la Chanson du *Pal*, mais le scénario remis par le poète pourrait bien appartenir à la légende et la chose demanderait à être éclaircie. Non seulement dans son charmant volume sur *Emmanuel Chabrier*, dont ce fut la première opérette, M. René Martineau ne mentionne pas cette collaboration, qui, même simplement ébauchée, l'aurait frappé, mais, après avoir donné les noms des deux librettistes, des spécialistes du genre, Leterrier et Vanloo, qui à défaut du génie de Verlaine, possédaient toutes les ficelles du métier, il semble indiquer que le livret, proposé par ses auteurs, avait précédé la musique :

> Ayant rencontré Chabrier chez le peintre Hirsch, et Chabrier leur ayant fait entendre au piano des mélodies très originales, ils se mirent en rapport avec lui et lui proposèrent l'*Etoile*.
>
> Naturellement Chabrier accepta bien vite et écrivit en très peu de temps une partition dont MM. Leterrier et Vanloo furent enchantés, d'autant plus que contrairement à ce qui se produit en pareil cas, le compositeur se montra fort soumis aux observations de ses auteurs (2).

On est donc loin d'un scénario donné par Verlaine à Emmanuel Chabrier, remanié et refait par des professionnels du couplet. D'ailleurs, si M. René Martineau cite la scène de *l'Evanouissement*, les adieux des fonctionnaires au roi, la Chanson des *Employés de commerce et le Duetto de la Chartreuse verte*, il ne souffle mot, par contre, de la Chanson du *Pal*, qui pourrait bien n'avoir aucun rapport avec l'*Etoile*.

L'opérette de Chabrier, dont la première représentation eut lieu aux Bouffes, le 28 novembre 1877, pour ne quitter l'affiche

(2) *Emmanuel Chabrier*, Paris, Dorbon aîné (1910), in-12.

qu'après quarante-deux représentations consécutives, fut pour le compositeur, faisant encore figure de débutant, un véritable succès. Il était « lancé » et cessait de voir accoler à son nom l'épithète péjorative d' « amateur ». L'interprétation était au surplus excellente : Daubray, Jolly, Paola Marié, Berthe Stuart, une gerbe de souvenirs. On en pourrait dire autant des dessinateurs, costumes, Grévin et Robida.

Les Bouffes avaient bien fait les choses. Mais Verlaine dans tout cela? — P. DY.

§

Louis Dumur au « Scapin ». — Parmi de fort intéressants autographes découverts par M. Georges Andrieux et par ses soins récemment dispersés à l'Hôtel Drouot, figurait cette lettre de Louis Dumur au directeur du *Scapin*, qui avait accepté ses premiers vers :

Paris, 18 janvier 1886.

Monsieur,

Le *Scapin* est vraiment aimable d'insérer mes vers. Voilà donc un journal pour les jeunes! Bravo! Il veut tenir porte ouverte « à toute tentative originale ». C'est une hardiesse, c'est une bonne œuvre. Tous mes vœux pour une entière réussite et pour dix pieds de honte aux gros joufflus de la rive droite.

Quant à mes vers, en les relisant, je trouve de mauvais goût ce qui touche à M. Renan. Si vous êtes de cet avis, effacez le passage et remplacez-le comme suit :

Divine essence de non-être!
Pour cela soit bénie, et pour cela merci!
Que tout poète t'aime et te serve de prêtre!
Que la souffrance humaine apprenne à te connaître
Seul vrai Dieu, seul Dieu bon dans cet enfer d'ici!
Sur ma paillasse, etc...

J'enverrai de la prose un de ces jours.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

LOUIS DUMUR,
2, rue Jacob.

Les vers dont il est ici question étaient une *Ode au Sommeil*, qui parut dans le *Scapin* du 1er février 1886, mais sans que fût retouché le passage jugé par L. Dumur offensant pour l'auteur de la *Vie de Jésus*, et dont voici le texte :

Divine essence du non-être!
Pour cela, sois bénie, et pour cela, merci!
Qu'un chant plein d'onction au ciel fasse connaître
Que, quand je dors, je suis Renan en raccourci.

Louis Dumur donna, outre un fragment d'*Albert* (« la vie fiévreuse »), d'autres vers encore au *Scapin*, et c'est en y collaborant qu'il devait connaître Alfred Vallette qui, en cette même année 1886, publiait en feuilleton dans cette revue *Monsieur Babylas*, plus connu sous le titre que son éditeur lui imposa : *le Vierge*. — AURIANT.

§

Sur les pas de P.-J. Toulet. — Nous sommes informés que M. Jean Marquet qui a déjà fouillé les archives indo-chinoises au sujet de Conrad (Echos du *Mercure*, 1er décembre 1936, page 444), recherche actuellement les traces du passage de P.-J. Toulet en Indo-Chine.

Les amis de ce poète qui pourraient aider M. Jean Marquet dans ses travaux voudront bien lui écrire : Douanes d'Haïphong (Tonkin).

§

Une parodie d'Henry Becque. — Dans le dernier numéro du *Mercure* (15 avril), parlant des poèmes d'Henry Becque, je rappelais le texte de son plus beau sonnet, celui qui commence par ce vers :

> Je n'ai rien qui me la rappelle...

Il manquait à ce menu chef-d'œuvre une consécration qu'a obtenue maintes fois un autre sonnet célèbre, le sonnet d'Arvers : je veux dire les honneurs de la parodie. C'est une lacune qui vient d'être comblée par le poète Paul Fort, comme chacun pourra s'en assurer en ouvrant le trente-huitième recueil des *Ballades Françaises,* qui vient de paraître. (*Joies désolées et tristesses consolées,* Flammarion édit., pp. 270 et suiv.). L'auteur explique qu'ayant à se plaindre d'une jeune personne de la Comédie-Française, qui devait réciter le quatorzain de Becque à une matinée poétique, il ne trouva rien de mieux pour se venger que de glisser au souffleur, à l'instant où la belle entrait en scène, une copie adultérée du poème. Voici donc le texte de la parodie de M. Paul Fort :

> Je n'ai rien qui me la rappelle,
> Pas une dent, — pas de cheveux,
> Car notre soupe au vermicelle
> Chaque jour en contenait deux.
>
> J'étais gourmand et liquoreux,
> Elle était frugale et ficelle.
> Amour d'un homme malheureux
> Pour une cuisine infidèle !
>
> Un jour, nous nous sommes quittés,
> Après tant de fricots ratés,
> Tant de mirotons sans nul charme,
>
> Comme deux ennemis repus
> Que le « frigo » ne soutient plus,
> Ni le bon vieux jambon de Parme.

M. Paul Fort accompagne la publication de cet à-peu-près de son

« repentir », de sa « dévotion à Henry Becque », et des « excuses [qu'il doit] à son ombre ». Il n'a pas tort, car franchement on pouvait mieux. Mais la petite histoire des lettres se devait d'enregistrer cette tentative, en addition à la précieuse *Anthologie du Pastiche* de MM. Pierre Dufay et Léon Deffoux. — FRANCIS AMBRIÈRE.

§

Publications du temps passé.

Mercure de France. — C'est un volume in-8°, qui se débite tous les mois, à raison de 30 fr. Il y a deux tomes en juin et en décembre, ce qui fait 14 volumes par an, lesquels montent à 21 liv. pour l'abonnement.
Il contient différentes pièces en vers et en prose, des dissertations, énigmes, logogriphes, et un extrait des nouvelles de France et étrangères. Les colporteurs le donnent à lire à 5 fr. par volume.

Ainsi disait du *Mercure de France* le *Journal du citoyen* (La Haye, 1 vol. gr. in-8°). C'était en 1754.

Le *Journal du citoyen* signalait, d'autre part, la *Gazette d'Avignon*, dite *le Courrier* :

Cette gazette s'imprime à Avignon, et est bien reçue des gens de lettres qui goûtent avec plaisir la narration de l'auteur; elle arrive les dimanches et les jeudis. On s'abonne *au Bureau des Postes*, moyennant 18 liv. par an; il faut payer six mois d'avance.

Voici pour les *Réflexions sur quelques ouvrages de ce temps* :

C'est une feuille périodique, en forme de Lettres, par M. Fréron, laquelle paraît environ tous les dix jours et coûte 12 fr. Cinq de ces feuilles forment un volume in-12. Cet ouvrage, qui a succédé aux Lettres de M. l'abbé des Fontaines, est fort intéressant et contient l'apologie ou la critique des ouvrages nouveaux.

Parlant des « gazettes anglaises », connues sous les noms de *London Post*, *Crastman*, *Westminster* et *Daily Advertiser*, le *Journal du citoyen* informait :

On les lit gratis chez Duval, au Café de Conti, au bas du Pont-Neuf, au coin de la rue Dauphine.

Suivait ceci, qui se rapportait non seulement à la *Gazette d'Avignon* et aux *Gazettes anglaises*, déjà nommées, mais à la *Gazette de France*, la *Gazette de Hollande*, la *Gazette d'Utrecht*, la *Gazette de Cologne*, la *Gazette de Rome et de Francfort*, la *Gazette de Bruxelles :*

Toutes ces gazettes se lisent *gratis* dans les cafés les plus renommés et les plus fréquentés. On les lit aussi, moyennant un ou deux sols, à la Porte des Tuileries, à celle du Jardin du Palais-Royal, à celle du Luxembourg, dans les Bureaux d'Ecrivains, des Charniers des Saints-Innocents, du Palais-Marchand, Hôtel de Soubise, Place Royale, Quai des Augustins, etc.

Il fallait compter, aussi, cette même année 1754, avec les *Annonces, affiches et avis divers*, le *Journal des Savants*, le *Journal de Trévoux*, le *Journal de Verdun*, le *Journal Economique*, le *Journal étranger*. — J. M.

§

Traduttore, traditore. — Au sujet de notre écho du 15 avril (pages 446-448) par lequel nous avons rappelé qu'un des plus célèbres vers de Vigny lui a été inspiré par un passage de la comédie shakespearienne *Comme il vous plaira*, — passage où Rosalinde évoque une Diane qui n'est pas, comme le croyaient jadis les commentateurs, une statue sur une fontaine de Londres, mais le principal personnage d'un roman espagnol dû à Montemayor, — un lecteur nous a demandé si nous étions sûr de ne pas nous tromper; car, nous dit-il, il a lu, dans une traduction récente de *Comme il vous plaira*, les paroles de Rosalinde rendues dans le français que voici :

Je pleurerai pour rien, comme la statue de Diane qui a deux trous dans les yeux par où l'eau coule dans la fontaine.

Notre correspondant ne nous dit pas quel est l'auteur de cette « traduction ». Mais une chose certaine, c'est que, dans Shakespeare, Rosalinde ne parle ni de statue, ni de trous dans les yeux et déclare simplement : « *I will weep for nothing, like Diana in the fountain.* — Je pleurerai pour rien, comme Diane dans la fontaine. »

Il est très facile de comprendre ce qui s'est passé. Notre « traducteur » aura lu, dans quelque vieux commentateur qui n'est plus à la page, l'explication erronée qui remonte à l'anglais Steevens, c'est-à-dire au dix-huitième siècle, et d'après laquelle Shakespeare aurait voulu faire allusion à une Diane en albâtre élevée dans le quartier de Cheapside, et dont les seins faisaient jaillir une eau amenée de la Tamise. Le dit *traducteur* a cru bon d'incorporer cette explication au texte même de Shakespeare; il a seulement, pour mieux évoquer les pleurs, remplacé les seins par les yeux, sans se douter jusqu'à quel point il dénaturait par ailleurs le sens réel de la phrase.

Traduire Shakespeare est une des manies de nos contemporains. Chaque année, plusieurs de ses œuvres sont écorchées et estropiées par des traducteurs improvisés qui, éprouvant le besoin de se distinguer de leurs prédécesseurs, luttent à celui qui sera le plus singulier, le plus inventif, c'est-à-dire le plus infidèle au texte sacré. — L. M.

§

Errata. — Dans l'article de M. Silvestre de Sacy : *La Poésie de Jules Romains* (*Mercure* du 1er mars), lire :

1° page 313, ligne 21, « intriguer les *facteurs* », au lieu de « intriguer les *lecteurs* »;

2° p. 317, l. 16, « un lyrisme *objectif* », au lieu de *subjectif;*

3° p. 326, l. 34, « admissible », au lieu d' « inadmissible ».

§

Le Sottisier universel.

La légende de Montaigne fuyant la peste ne trouve plus crédit auprès des esprits cultivés. Pour la bonne raison que la peste n'apparut que trois cents ans après la mort de l'auteur des *Essais.* — *Le Petit Journal,* 30 janvier, p. 2.

Les deux aviateurs japonais, en descendant de leur carlingue au Bourget, avaient l'air de trois poupées de cire que l'on aurait habillées en aviateurs. — *Paris-Soir,* 11 avril.

Ce qui augmente l'horreur de la catastrophe d'hier, c'est que six adultes seulement figurent sur la liste des disparus. — *L'Intransigeant,* 20 mars.

— Nous faisons six cents livres par jour! annonçait-il triomphalement à sa femme, et, si cela continue seulement un mois comme il y a beaucoup d'apparence, nous rentrerons à Paris avec cinquante mille livres de bénéfices. — *Le Journal,* feuilleton, 13 avril.

A cet effet, son appareil, un bi-moteur Lockeed, a été aménagé comme le furent, au début du XIXe siècle, les bateaux qui emmenaient ces grands explorateurs dont les noms ont hanté tous les jeunes épris d'aventures : les Drake, les Aston, plus tard les La Pérouse, les d'Entrecasteaux. — *L'Action française,* 17 mars, p. 4.

Cette fois, Mrs Simpson est bel et bien divorcée. Il y a donc chance pour que l'idylle se dénoue par des nœuds définitifs. — *Le Front,* 25 mars.

Espérons qu'il [le squelette de baleine renvoyé à Luc-sur-Mer par la municipalité de Caen] retrouvera là-bas ce caractère attentif qu'il perdit un peu à Caen. — *Journal de Caen,* 28 mars, p. 2.

LE JAPONAIS SE CRAMPONNE A SON SOL. — Dix mille familles étaient parties à la date du 1er février dernier. C'est un gros effort, et on se demande si le Japon pourra trouver les ressources financières propres à l'exécution : 6.000 francs par famille, 6 milliards en tout. Mais il est certain que jusqu'à ce jour on n'a rien imaginé de plus urgent ni de plus indispensable à la cause japonaise pour l'alléger de ce fardeau qui la submerge, la montée des hommes cramponnés à leur sol. — *Petit Dauphinois,* 8 avril.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCLXXV

—

CCLXXV N° 931. — 1er AVRIL

GEORGES DUHAMEL........ *L'Alliance nationale du Livre*..... 5
G. HANET-ARCHAMBAULT... *Titres et Images*................ 9
MIGUEL DE UNAMUNO...... *Le Roman du Joueur d'Echecs*, traduit par Emma H. Clouard.. 31
GUY-CHARLES CROS....... *Trois Poèmes*.................. 68
O. V. DE L. MILOSZ...... *Les Origines de la Nation lithuanienne*................ 70
LUC DURTAIN............ *La Femme en Sandales*, roman (III). 92

REVUE DE LA QUINZAINE. — GABRIEL BRUNET : **Littérature, 124** | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes, 131** | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans, 136** | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre, 141** | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique, 144** | A. VAN GENNEP : **Folklore, 149** | A. MABILLE DE PONCHEVILLE : **Voyages, 153** | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : **Histoire des Religions, 157** | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues, 159** | GASTON PICARD : **Les Journaux, 167** | RENÉ DUMESNIL : **Musique, 172** | BERNARD CHAMPIGNEULLE : **Art, 177** | GEORGES BESSON : **Publications d'art, 183** | HENRY D. DAVRAY : **Notes et Documents littéraires, 190** | JEAN BAUDOUX : **Lettres néerlandaises, 197** | LIOUBO SOKOLOVITCH : **Lettres yougoslaves, 204** | ROLAND DE MARÈS : **Chronique de la vie internationale, 210** | MERCVRE : **Publications récentes, 214; Échos, 216.**

CCLXXV N° 932. — 15 AVRIL

S. ABERDAM............. *Nietzsche et le Troisième Reich*... 225
G. DE LA TOUR DU PIN... *Kilomètre 28*, nouvelle........... 253
MARCEL MARTINET........ *Art poétique. Fragment d'un Poème.* 260
AURIANT................. *Au Théâtre Libre. Documents inédits.* 266
ÉMILE BOREL............ *Éloge du Jeu*.................... 290
A. RIVOALLAN........... *Dublin au Théâtre*............... 299
LUC DURTAIN............ *La Femme en Sandales*, roman (IV). 308

REVUE DE LA QUINZAINE. — ÉMILE MAGNE : Littérature, 340 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 345 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 350 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 357 | ÉMILE LALOY : Histoire, 361 | W. DRABOVITCH : Psychologie, 366 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 369 | HENRI MAZEL : Science sociale, 372 | LOUIS CARIO : Science financière, 377 | A. VAN GENNEP : Ethnographie, 381 | ROBERT CHAUVELOT : Littérature exotique et Questions coloniales, 385 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 392 | GASTON PICARD : Les Journaux, 401 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 407 | Dr G. CONTENAU : Archéologie, 410 | FRANCIS AMBRIÈRE : Notes et Documents littéraires. *Un poème inédit d'Henry Becque*, 416 | GEORGES MARLOW : Chronique de Belgique, 420 | D. ASTÉRIOTIS : Lettres néo-grecques, 427 | ALBERT TURPAIN : Controverses. *A propos de « La découverte de la T. S. F. »*, 433 | ROLAND DE MARÈS : Chronique de la vie internationale. *Du nouveau en Europe centrale*, 434 | MERCVRE : Publications récentes, 439; Échos, 441.

CCLXXV N° 933. — 1er MAI

HENRIETTE PSICHARI......	*Renan et la Mort*..............	449
RENÉ DE WECK..........	*La Vie d'une Reine*..............	465
ANDRÉ FONTAINAS.........	*Deux Poèmes et une Odelette*.....	481
ANDRÉ SPIRE.............	*Ponctuation et Poésie*............	486
GIACOMO ANTONINI........	*La Ronda ou le Retour à la Tradition*..........................	494
PH. PETIT................	*Chateaubriand et Delandine de Saint-Esprit*..................	505
Lt-COLONEL ÉMILE MAYER..	*Points et Virgules*..............	518
LUC DURTAIN.............	*La Femme en Sandales*, roman (V).	537

REVUE DE LA QUINZAINE. — GABRIEL BRUNET : Littérature, 567 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 576 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 581 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 588 | GEORGES BOHN : Le Mouvement scientifique, 591 | A. VAN GENNEP : Folklore, 595 | HENRIETTE CHARASSON : Questions religieuses, 598 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 603 | GASTON PICARD : Les Journaux, 611 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 616 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : Art, 623 | JACQUES CREPET : Notes et Documents littéraires. *Une page retrouvée de Baudelaire?* 628 | PIERRE CLAUDEL : Notes et Documents politiques. *La politique du bon voisin*, 632 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Lettres russes, 636 | MARCEL COULON : Variétés. *L'imagination de Louis le Cardonnel*, 641 | ÉMILE LALOY : Bibliographie politique, 646 | ROLAND DE MARÈS : Chronique de la vie internationale. *Le Saint-Siège et le Reich allemand*, 652 | MERCVRE : Publications récentes, 656; Échos, 659; Table des Sommaires du Tome CCLXXV, 671.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

BULLETIN FINANCIER

L'Emprunt à lots de la Ville de Paris.

n sait que l'Exposition internationale de 1937 impose à la municipalité parisienne tâche exceptionnelle. La Ville de Paris doit réaliser des passages souterrains iciper à l'extension des lignes du Métropolitain, prêter son appui à la création, e les portes Dauphine et Maillot, d'une vaste cité artisanale qui montrera que e pays reste au premier rang de la civilisation.

exécution de ces divers travaux, qui contribuent à résorber le nombre des chô- rs et à faciliter la reprise générale des affaires en France, entraîne nécessaire- t des dépenses exceptionnelles. Aussi bien, la Ville de Paris — dont le crédit est premier ordre tant en France qu'à l'Étranger — doit-elle se procurer des ources exceptionnelles. La réalisation, depuis le 15 avril, d'un Emprunt fixé au imum de 900 millions de francs ne saurait donc surprendre.

es caractéristiques de cet emprunt sont très particulières. Aussi convient-il de signaler, car on peut prévoir qu'en raison des avantages, également excep- nels, accordés aux souscripteurs, les obligations Ville de Paris 1937 seront très ierchées sur le marché financier.

otons tout d'abord que le taux nominal de l'intérêt alloué aux souscripteurs est 1/2 % l'an, soit 55 francs par obligation de 1.000 francs. Mais le prix d'émis- étant fixé à 910 francs seulement, le taux effectif d'intérêt est de 6,04 %.

y a lieu de préciser que l'intérêt annuel de 55 francs, payable par moitié les vril et 1er octobre de chaque année (avec premier coupon à détacher le 1er octo- prochain), est net des impôts présents et futurs sur le revenu des valeurs ilières — 18 % — ainsi que du prélèvement de 10 % institué par le décret-loi 6 juillet 1935. Seule la taxe de transmission demeure à la charge des porteurs. conséquent, le souscripteur qui demande la mise au nominatif de ses titres est iéré de tout impôt. Son revenu net annuel est de 55 francs. C'est là un avantage tablement exceptionnel, puisque, jusqu'ici, seuls les emprunts du Trésor pou- nt être affranchis de toute taxe.

faut noter encore que les nouvelles obligations seront remboursées en 50 ans lus, c'est-à-dire avant 1987. La Ville de Paris s'est interdit de rembourser par :ipation avant le 1er janvier 1941 ; mais, à partir de cette date, elle pourra effec- des amortissements totaux ou partiels.

n ce qui concerne l'amortissement, il y a lieu de retenir :

- d'abord que la prime de remboursement (différence entre le taux d'émission, francs, et le taux nominal de remboursement, 1.000 francs), soit 90 francs titre de 1.000 francs, est déclarée net de l'impôt de 18 % ;

- ensuite que l'amortissement comprend des lots dont le montant est affranchi a taxe de 36 %. Il est prévu deux tirages par an, les 25 février et 25 août. Le nier tirage aura lieu le 25 août 1937, sauf retard d'un mois.

chaque tirage semestriel, pendant toute la durée de l'emprunt, il sera tiré : ot d'un million, deux lots de 100.000 francs, deux lots de 25.000 francs et ots de 5.000 francs, soit 25 lots représentant 1.350.000 francs pour chaque tirage, u total, 50 lots par an pour 2.700.000 francs.

ressort nettement des conditions du nouvel emprunt que la Ville de Paris a u faire participer, avec le maximum d'avantages, tous les épargnants au succès 'Exposition de 1937.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 6 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 110 fr. | 6 mois : 59 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 130 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 36 fr. | Un numéro : 7 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 6 fr.; le tome, autant de fois 6 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1937











